

Galaxie n°11

Collectif

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Galaxie

MARS 1965

N° 11

2 F 50

ROBERT SHECKLEY : LE BALAYEUR DE LORAY
CLIFFORD D. SIMAK : UNE MORT DANS LA MAISON
WILLIAM TENN : COMMANDANT DE MORTS-VIVANTS



Galaxie

L'AVENTURE DANS

L'ANTICIPATION

MARS 1965

N° 11

SOMMAIRE

ROMAN

[Le Prince des Étoiles](#) (fin)

par Jack Vance

NOUVELLES

[Le Balayeur de Loray](#)

par Robert Sheckley

[Commandant de morts-vivants](#)

par William Tenn

[La justice des Spurciens](#)

par J.T. McIntosh

[Une mort dans la maison](#)

par Clifford D. Simak

[Au prochain sommaire de "Galaxie"](#)

[Nouvelles des auteurs de ce numéro](#)

COUVERTURE DE NODEL

Maurice Renault

Directeur

Alain Dorémieux

Rédacteur en chef

LE PRINCE DES ÉTOILES

SUITE ET FIN

par JACK VANCE

ILLUSTRÉ PAR EMSH

Deux d'entre eux étaient humains. Le troisième était un monstre sans nom. Gersen devait risquer sa vie pour parvenir à le démasquer.

RÉSUMÉ DE LA PREMIÈRE PARTIE

Gersen était un homme dont la vie était vouée à l'accomplissement d'une mission.

Encore enfant, il avait vu sa famille détruite au cours d'une attaque menée par un Prince des Étoiles, créature d'apparence humaine, totalement dépourvue de moralité et de pitié. Depuis cette époque, Gersen avait été éduqué et formé en vue de l'accomplissement d'un dessein unique : la

vengeance. Après plusieurs décades au cours desquelles il avait grandi et poussé à fond ses études, il était enfin sur les traces de l'être qui avait détruit son foyer. C'est sur une lointaine planète isolée qu'il avait pour la première fois relevé la piste du monstre, au cours d'une conversation avec un explorateur spatial, un desperado dont la vie ne tenait plus qu'à un fil et qui lui avait fait une description enthousiaste d'un monde merveilleux et entièrement vierge dont il venait de faire la découverte... et que le Prince des Étoiles méditait de s'approprier pour son usage personnel. Gersen s'empara du filament de contrôle de l'explorateur mourant, qui lui permettrait de retrouver la planète vierge. Ses recherches le mirent sur la trace des hommes qui avaient commandité l'explorateur, et il se trouva confronté avec trois personnes : Kelle, Detteras et Warweave, vertueux citoyens en apparence, et témoignant d'un intérêt philanthropique pour l'exploration spatiale... Mais l'identité de l'un d'eux cachait le monstre.

Gersen était persuadé d'avoir enfin découvert la bonne piste, lorsque des spadassins Sarkoys se mirent en travers de sa route. Nés et formés pour tuer selon mille procédés ils n'étaient cependant pas de taille à lutter avec Gersen, dont la vie entière s'était passée à l'étude des moyens propres à parer de telles attaques. Il prit les dispositions nécessaires pour obtenir une entrevue avec les trois hommes, dont l'un était son ennemi.

Dans l'intervalle il fit la connaissance d'une jeune fille charmante, Pallis Atwrode, qui, pour la première fois de sa vie, suscita dans son cœur un sentiment humain. Aucune femme n'était jamais entrée dans son existence. En s'entraînant au combat qui devait l'opposer au monstre, il était devenu lui-même une sorte de monstre.

CHAPITRE 7

« Estimant qu'un dogme dépourvu de substance, issu d'un culte religieux étroitement localisé, constituait une base indigne de servir de point de départ à l'établissement d'une chronologie de l'homme galactique, les membres du présent congrès déclarent que le temps sera dorénavant calculé à partir de l'an 2000 de l'ancien calendrier, qui devient l'année zéro. Le temps de révolution de la Terre autour du soleil demeure l'étalon de base qui servira à l'établissement de l'année, considérée comme mesure

officielle de temps. »

(Déclaration du Congrès Œcuménique pour la normalisation des unités
de mesure.)

« Tout ce dont nous sommes conscients... présente pour nous une signification encore plus profonde, une signification définitive. Et la seule et unique façon de rendre compréhensible cette chose incompréhensible réside en une sorte de théorie métaphysique qui considère que tout ce qui existe dans l'univers entier possède la signification d'un symbole. »

(Oswald Spengler)

« Qui sont nos ennemis fondamentaux ? C'est là un secret qu'ignorent nos ennemis fondamentaux eux-mêmes. »

(Xavier Skoicamp, membre centiphase de l'Institut, en réponse à la question trop indiscrete d'un journaliste.)

Kage Kelle était un petit homme compact avec une grande tête solide et bien proportionnée. Sa peau n'était que légèrement teintée et présentait une pâleur cireuse ; il portait un costume sévère brun foncé et pourpre. Ses yeux étaient clairs et lointains, son nez court et camus ; sa bouche bien dessinée et charnue était corrigée par une expression de fermeté.

Kelle donnait l'impression de s'être fait une vertu de l'impassibilité. Il accueillit Gersen avec une austère courtoisie, écouta son histoire sans commentaires, examina les photographies sans faire montre du moindre intérêt apparent. Choissant ses mots avec soin, il répondit en ces termes :

— « Je regrette de ne pouvoir vous aider. Je n'ai pas commandité l'expédition de Mr. Teebalt ; j'ignore tout de cet homme. »

— « Dans ce cas, me permettrez-vous de faire usage de la grille de décryptage ? »

Kelle demeura un moment immobile, puis il répondit d'une voix sans inflexions :

— « Malheureusement, c'est contraire aux règles du Département. Je serais en butte aux critiques les plus sévères. Cependant...

Il saisit les photographies et les examina une nouvelle fois.

... Il s'agit là, sans aucun doute, d'un monde qui présente des caractéristiques intéressantes. Quel est son nom ? »

— « Je l'ignore, Mr. Kelle. »

— « Je n'arrive pas à comprendre pour quelles raisons vous recherchez le commanditaire de Teehalt. Êtes-vous un représentant de la CCPI ? »

— « Je suis un simple particulier, mais il m'est impossible d'en faire la preuve, naturellement. »

Kelle demeurait sceptique.

— « Chacun travaille pour son intérêt. Si je connaissais vos objectifs, il me serait sans doute possible de faire montre de plus de compréhension. »

— « C'est à peu près ce que m'a déclaré Mr. Warweave, dit Gersen.

Kelle jeta sur lui un regard scrutateur.

— « Ni Warweave ni moi ne sommes ce qu'on pourrait appeler des innocents. »

Il réfléchit un moment puis dit à contrecœur :

— « Au nom du Département, je puis prendre la responsabilité de vous faire une offre pour le filament – quoique à vrai dire, si j'en crois votre récit, il soit en fait la propriété du Département. »

Gersen acquiesça.

— « C'est exactement ce que je voudrais établir. Le filament appartient-il réellement à l'Université ou ai-je le droit d'en disposer ? Si j'arrivais à découvrir le commanditaire de Lugo Teehalt – ou à déterminer si ce commanditaire existe réellement – un nouveau champ de possibilités s'ouvrirait devant moi. »

Kelle n'était pas homme à se laisser émouvoir par l'apparente candeur de Gersen.

— « C'est une situation extraordinaire... Comme je vous l'ai déjà dit, je peux vous faire une offre intéressante pour le filament – éventuellement en mon propre nom, si cela pouvait hâter les choses. Bien entendu, j'insisterais pour qu'on procède à une reconnaissance préalable de la planète. »

— « Vous connaissez mes scrupules en la matière Mr. Kelle. »

Kelle eut un sourire incrédule. Une fois de plus, il étudia les photographies.

— « Ces... euh... dryades sont, je l'avoue, des créatures particulièrement intéressantes. Dans tous les cas je puis vous venir en aide, je vais consulter les archives de l'Université pour me procurer les renseignements concernant Lugo Teehalt. En échange, j'aimerais que vous m'offriez l'occasion d'examiner l'achat de ce monde, au cas où vous ne trouveriez pas le commanditaire. »

Gersen ne put retenir une légère raillerie.

— « Vous m'avez laissé entendre que l'affaire ne vous intéressait pas. »

— « Votre opinion ne m'importe guère, répliqua Kelle placidement. Ceci ne devrait pas vous heurter, car il est clair que vous ne vous préoccupez pas de l'opinion que j'ai de vous. Vous me traitez comme si j'étais un déficient mental, en me racontant des histoires qui n'impressionneraient pas un enfant. »

Gersen haussa les épaules.

— « Mes histoires sont rigoureusement exactes. Naturellement, je ne

vous ai pas tout dit. »

Kelle sourit de nouveau.

— « Eh bien, voyons ce que racontent les archives. »

Il prononça quelques paroles dans le microphone.

La voix inhumaine de la banque de renseignements répondit :

— « Renseignements confidentiels. Prêt. »

— « Le dossier Lugo Teehalt. » Il épela le nom.

Il y eut une série de chuchotements, un sifflement d'outre-tombe. La voix reprit, énumérant les renseignements qu'elle avait rassemblés :

— « Lugo Teebalt : dossier. Contenu : demande d'emploi, vérification et commentaire joints, 3 avril 1480. »

— « Passez, » dit Kelle.

— « Candidature à l'admission au régime préférentiel, vérification et commentaire joints, 2 juillet 1485. »

— « Passez. »

— « Thèse pour examen d'admission au Collège de Symbologie. Titre : Les éléments significatifs des mouvements oculaires des Tuniers de Mizar Six, 20 décembre 1489. »

— « Passez. »

— « Candidature au poste d'instructeur associé, vérification et commentaire, 15 mars 1490. »

— « Passez. »

— « Renvoi de Lugo Teehalt, instructeur associé, pour conduite préjudiciable à la moralité du corps estudiantin, 19 octobre 1492. »

— « Passez. »

— « Contrat entre Lugo Teehalt et le Département de Morphologie Galactique, 6 janvier 1521. »

Gersen exhala un léger soupir de soulagement. Il venait d'être délivré d'une angoisse dont il n'avait même pas eu conscience.

Cette fois, la chose était claire et nette. Lugo Teehalt avait bien été employé comme explorateur par une personne appartenant au Département.

— « Aperçu succinct du contrat, » ordonna Kelle.

— « Lugo Teehalt et le Département de Morphologie Galactique déclarent par la présente souscrire un contrat selon les termes suivants. Le Département fournira à Teehalt un astronef convenable, approvisionné, équipé, en bon état de marche, afin de permettre au dit Teehalt, en qualité d'agent du Département, de se livrer à l'exploration de certaines régions de la galaxie. Le Département avance à Teehalt la somme de cinq mille UVS et lui garantit un bonus calculé sur la valeur des explorations fructueuses. Teehalt s'engage à consacrer ses efforts à la poursuite de ses explorations et à en garder le secret vis à vis de toutes personnes, groupes, agences autres que celles autorisées par le Département Signé : Lugo Teehalt. Ominah Bazerman pour le Département. Pas d'autre renseignement. »

— « Hum, dit Kagge Kelle. Il s'adressa à l'écran. Ominah Bazerman. »

Un déclic, puis une voix.

— « Ici Ominah Bazerman, Secrétaire Général. »

— « Ici Kelle. Il y a deux ans, un certain Lugo Teehalt a été engagé comme explorateur. Vous avez signé son contrat. Vous souvenez-vous des circonstances de cette affaire ? »

Il y eut un moment de silence.

— « Non, Mr. Kelle, je ne m'en souviens pas. Ce contrat a probablement été soumis à ma signature en même temps que d'autres papiers. »

— « Vous ne vous rappelez pas qui a pris l'initiative de ce contrat, qui a commandité cette exploration ? »

— « Non. Il s'agit probablement de vous ou de Mr. Detteras. Ou peut-être de Mr. Warweave. Nul autre ne se permettrait de lancer une telle entreprise. »

— « Je vois. Je vous remercie. »

Kelle tourna vers Gersen un regard doux, presque bovin.

— « Et voilà. Si ce n'est pas Warweave, ce doit être Detteras. En fait, Detteras est l'ancien doyen du Collège de Symbologie. Teehalt faisait peut-être partie de ses relations... »

Rundle Detteras, Directeur de l'Exploration, semblait un homme parfaitement à l'aise – en paix avec lui-même, avec son travail et le monde en général. Lorsque Gersen pénétra dans son bureau, il lui tendit la main avec le plus grand naturel.

Detteras était un personnage de vastes proportions, extraordinairement laid en ce siècle où l'on pouvait corriger un nez mal fait en quelques heures. Il ne cherchait en aucune façon à dissimuler sa laideur. Au contraire, on avait l'impression que la teinte bleu verdâtre de sa peau, presque vert-gris avait été choisie pour accentuer la rudesse de ses traits, la gaucherie brutale de ses mouvements. Sa tête affectait la forme d'une gourde. Le menton lourd appuyait sur sa poitrine sans qu'on pût discerner la présence du cou ; les cheveux hirsutes avaient la couleur de la mousse humide. Des genoux aux épaules, son corps ne variait pas d'épaisseur et son torse ressemblait à un tronc d'arbre. Il portait l'uniforme semi-militaire de Baron de l'Ordre des Archanges : chaussures noires, culotte bouffante écarlate, blouse splendide rayée de vert, de bleu et d'écarlate, avec épaulettes d'or, fourragère et aiguillettes.

Rundle Detteras possédait suffisamment de prestance pour justifier un tel uniforme et faire passer sa bizarre physionomie. Un homme doué d'une moins grande assurance aurait fait immédiatement l'effet d'un excentrique.

— « Eh bien, Mr. Gersen, il n'est pas trop tôt pour goûter mon arrack, je suppose ? »

— « Je sors du lit. »

Après un bref regard surpris, Detteras éclata de rire.

— « Excellent. C'est le moment où je hisse habituellement le pavillon de l'hospitalité. Rouge, rosé ou blanc ? »

— « Blanc, s'il vous plaît. »

Detteras remplit les verres du liquide contenu dans une carafe élançée.

Il leva son verre.

— « Detteras au pouvoir ! » Lança-t-il d'une voix sonore, et il le vida cul sec.

Il se versa une seconde rasade, se renversa dans son fauteuil et tourna vers Gersen un regard à la fois scrutateur et bienveillant.

Lequel des trois ? se demandait Gersen. Warweave ? Kelle ? Detteras ? L'une de ces apparences recelait l'âme féroce d'Attel Malagate le Monstre. Warweave ? Kelle ? Detteras ? Gersen inclinait pour Warweave et maintenant le doute se glissait une fois de plus en lui. Detteras avait une force indéniable, une énergie à la texture rude qui donnait l'impression d'être palpable.

Celui-ci n'éprouvait apparemment pas de hâte à entrer dans le vif du sujet, en dépit de sa réputation d'homme occupé. Il n'était pas invraisemblable qu'il eût communiqué avec Warweave et peut-être avec Kelle.

— « Comme les hommes sont différents ! Ce sera toujours pour moi un mystère ! » dit pompeusement Detteras.

Si Detteras n'était pas pressé, pensa Gersen, lui ne l'était pas davantage.

— « Vous avez certainement raison, dit-il, bien que je ne voie pas le rapport avec la situation présente. »

Detteras émit un gros rire retentissant.

— « C'est normal. Eussiez-vous pensé autrement que j'en aurais été surpris ! Il tendit la main pour prévenir la réponse de Gersen. Vous êtes un homme grave, pragmatique. Vous portez une lourde charge de secrets et de sombres résolutions. »

Gersen buvait son arrack d'un air soupçonneux. Cette pyrotechnie verbale était peut-être destinée à distraire son attention, à endormir sa vigilance. Il se concentra sur l'arrack, les sens en éveil, à l'affût d'une saveur suspecte. Detteras avait rempli les deux verres à la même carafe, il lui avait donné le choix entre deux qualités, avait distribué les verres sans calcul apparent. Un champ immense n'en demeurerait pas moins ouvert à la ruse, qu'aucune vigilance normale ne pouvait démasquer... mais le breuvage était inoffensif, c'est du moins ce que le palais et la langue de Gersen, entraînés à la dure école de Sarkovy, lui apprirent.

Il concentra son attention sur Detteras et sa remarque précédente.

— « Les opinions que vous avez de moi sont fort exagérées. »

Detteras sourit, ce qui était chez lui une grimace.

— « Mais exactes dans l'essentiel ? »

— « C'est possible. »

Detteras hocha la tête complaisamment, comme si Gersen lui avait donné la plus emphatique des approbations.

C'est un don d'observation qui résulte de nombreuses années d'étude. Je m'étais précédemment spécialisé dans la Symbologie et j'avais tondue le pré aussi ras que me le permettaient mes dents. Si bien que je me trouve

aujourd'hui dans la Morphologie Galactique. C'est un champ d'études moins complexe, plus descriptif qu'analytique. Néanmoins il m'arrive fréquemment de trouver un champ d'application pour ma précédente spécialité. Tel est le cas à présent. Vous entrez dans mon bureau, vous m'êtes totalement inconnu. Je fais le bilan de votre symbolisation apparente : couleur de peau, structure corporelle, condition physique, couleur de cheveux, traits, vêtements, allure générale. Vous me direz qu'il s'agit là d'un processus banal. C'est vrai, mais si chacun doit manger, rares sont les véritables gourmets. Je déchiffre ces symboles avec une exactitude minutieuse et ils me fournissent des renseignements sur votre personnalité. Moi, au contraire, je vous dénie toute possibilité de parvenir à des conclusions similaires. Je m'affuble en effet de symboles contradictoires, je suis en état de camouflage permanent, et derrière ce camouflage le véritable Detteras observe, froid et calme comme l'impresario qui assiste pour la centième fois aux extravagances tapageuses d'un défilé carnavalesque.

Gersen sourit.

— « Ma nature pourrait fort bien être aussi flamboyante que vos symboles et je pourrais la dissimuler pour des raisons analogues aux vôtres – quelles qu'elles puissent être. Second point : votre présentation, s'il est possible d'y croire, vous dévoile aussi clairement que l'ensemble de vos symboles naturels. Troisième point : à quoi bon s'en soucier ? »

Detteras paraissait s'amuser énormément.

— « Ah ! vous démasquez le charlatan que je suis ! Et pourtant, je demeure convaincu que vos symboles sont plus révélateurs de votre personnalité que les miens. »

Gersen se renversa sur son siège.

— « Mais le résultat pratique est insignifiant. »

— « Pas si vite ! » s'exclama Detteras. « Envisagez un instant l'aspect négatif de la question. Certains ne peuvent souffrir un tel maniérisme cryptique. Vous prétendez que les symboles ne vous apprennent rien d'important. D'autres s'inquiètent de ne pouvoir assimiler une multitude d'informations. »

Gersen ouvrit la bouche pour répondre. Detteras leva la main.

— « Considérez les Tunlrs de Mizar Six. C'est une secte religieuse. »

— « J'en ai entendu parler il y a quelques minutes. »

— « Ils constituent un groupe religieux ascétique, austère, dévot à un point incroyable. Les hommes et les femmes portent des vêtements identiques, se rasent la tête, font usage d'une langue comprenant huit cent douze mots, consomment des repas identiques à des heures identiques – tout cela pour éviter de se casser la tête à propos des agissements d'autrui. C'est vrai. Telle est la raison fondamentale des mœurs tunker. Pas très loin de Mizar, on trouve Sirène, où pour des raisons similaires, les hommes portent des masques extrêmement stylisés de leur naissance à leur mort. Le visage est pour eux le secret le plus farouchement gardé. »

Il tendit la carafe d'arrack et remplit le verre de Gersen. Puis il continua.

— « Les mœurs d'Alphanor sont plus complexes. Pour des raisons d'attaque et de défense, ou simplement en manière de plaisanterie, nous nous attifons de mille symboles ambigus. Vivre est devenu une chose prodigieusement compliquée. On suscite des tensions artificielles. L'incertitude et la suspicion sont devenues le climat normal. »

— « Et en même temps, suggéra Gersen, la sensibilité s'est accrue d'une manière inconnue des Tunker ou des Siréniens. »

Detteras leva la main.

— « Vous allez trop vite, une fois encore. Je connais ces deux peuples ; ils n'ignorent ni l'un ni l'autre la sensibilité. Si un homme affiche des prétentions supérieures à son véritable rang social, les Siréniens détecteront chez lui la plus petite trace de malaise. Quant aux Tunkers, bien qu'ils me soient moins familiers, je crois qu'il existe entre eux des différences aussi fines et aussi variées qu'entre les Terriens, sinon plus. Pour vous faire comprendre mon idée, j'emprunterais une analogie au domaine de l'esthétique : plus les règles d'un art sont rigides, plus les critères du goût deviennent subjectifs. Je vais me montrer plus didactique même : prenez les Princes des Étoiles. Leur âme a conduit ces êtres non-humains à posséder des qualités surhumaines au sens littéral. Pourtant, ils étaient condamnés à nous affronter vierges de toute humanité, et même de l'inconscient collectif, matrice de notre pensée symbolique. Quand vous retournerez sur Alphanor, n'oubliez pas que les peuples échangent les uns avec les autres autant d'informations valables que d'informations sujettes à confusion. »

— « De quoi s'y perdre en cas d'inattention, » commenta sèchement Gersen.

Visiblement satisfait de son discours, Detteras eut un rire béat.

— « Mr. Gersen, nous n'avons pas mené la même existence. Sur Alphanor, les habitants ont une pensée assez recherchée pour ne pas considérer la vie et la mort comme les deux seuls termes possibles de toute réflexion. Ils savent qu'il est souvent dangereux de ne pas juger les gens à leur juste valeur. »

Il jeta un regard de biais vers Gersen.

— « Qu'est-ce qui vous fait sourire ? »

— « J'ai l'impression que le dossier Kirth Gersen, demandé à la CCPI, met du temps à venir. Dans l'intervalle, vous répugnez à me juger selon mes propres critères, voire les vôtres. »

Detteras se mit à rire à son tour.

— « Vous n'êtes juste ni pour moi ni pour la CCPI. Le dossier nous est parvenu sans retard, quelques minutes avant votre arrivée. Il indiqua une photocopie sur son bureau. J'ai demandé le dossier en tant que fonctionnaire responsable de l'institution. Je crois que la précaution n'était pas inutile. »

— « Qu'avez-vous appris ? » demanda Gersen. Je n'ai pas vu mon dossier récemment.

— « Il est merveilleusement vide. Detteras saisit le papier. Vous êtes né en 1490. Où ? Pas sur l'une des planètes majeures. À l'âge de dix ans, vous vous êtes inscrit dans le Port Spatial de Galilée, sur la Terre, en compagnie de votre grand-père, dont nous ferions peut-être bien de vérifier les antécédents. Vous avez fréquenté les écoles habituelles, vous avez ensuite été agréé par l'Institut en qualité de catéchumène, vous êtes parvenu à la onzième phase à l'âge de vingt-quatre ans. Progression tout à fait normale. Ensuite, vous vous êtes retiré. À partir de ce moment, on perd votre trace, on ignore si vous êtes resté sur Terre de façon permanente ou si vous l'avez quittée illégalement sans vous faire enregistrer. Puisque je vous trouve assis devant moi, je suppose que la seconde éventualité est la bonne. Il est tout de même remarquable, continua Detteras, que l'on puisse vivre jusqu'à votre âge, dans une société aussi complexe que l'Œcumène, avec un dossier aussi maigre ! À quoi vous occupiez-vous pendant toutes ces interminables années de silence ? Quels étaient vos objectifs, vos mobiles ? »

Il tourna vers Gersen un regard interrogateur.

— « Si cela ne figure pas dans mon dossier, c'est tant mieux, » dit Gersen.

— « Bien entendu... il y a fort peu de chose. » Detteras rejeta la photocopie. « Maintenant je suppose que vous êtes anxieux d'obtenir les renseignements que vous cherchez. Je répondrai d'avance à vos questions. Je connaissais Lugo Teehalt depuis longtemps. Ensemble nous avons usé nos fonds de culottes sur les bancs de l'école. Il s'est compromis dans je ne sais quelle histoire louche et je l'ai perdu de vue. Il y a environ un an, il est venu me demander de lui donner un contrat d'explorateur. »

Gersen le regarda, fasciné. C'était donc Attel Malagate qu'il avait devant lui ?

— « Et vous avez fait droit à sa requête ? »

— « J'ai préféré m'abstenir. Je ne voulais pas qu'il dépendît de moi pour le restant de ses jours. J'étais disposé à l'aider, mais pas sur une base personnelle. Je lui ai conseillé de présenter une requête soit au Prévôt Honoraire, Gyle Warweave, soit au Président du Comité des Plans de Recherche, Kegge Kelle ; en se présentant de ma part, ils consentiraient probablement à l'aider. Depuis, je n'ai plus entendu parler de lui. »

Gersen respira profondément. Detteras s'exprimait avec l'accent de la vérité. Mais lequel d'entre eux n'avait pas respiré la sincérité ? Detteras avait du moins confirmé que l'un des trois personnages mentait.

Lequel ?

Aujourd'hui, il avait vu Attel Malagate, il l'avait regardé dans le blanc des yeux, il avait entendu sa voix.

Il eut soudain une impression de malaise. Pour quelle raison Detteras paraissait-il aussi détendu ? S'il était un homme très occupé, comment se faisait-il qu'il perdait tellement de temps ? Gersen se redressa brusquement dans sa chaise.

— « Je vais préciser les motifs de ma visite. »

Il lui répéta ce qu'il avait déjà dit à Warweave et à Kelle et Detteras l'écoutait, un léger sourire se jouant sur ses lèvres rudes. Gersen exhiba les photographies et l'autre jeta sur elles un regard négligent.

— « C'est un monde splendide, » dit-il. « Si j'avais été riche, je vous aurais demandé de me le vendre pour y établir ma résidence personnelle. Malheureusement, ce n'est pas le cas. Bien au contraire. Mais vous paraissez moins anxieux de vendre vos droits de propriété sur cette planète que de retrouver le commanditaire du pauvre Teehalt. »

Gersen fut quelque peu interdit.

— « Je la céderai au commanditaire pour un prix raisonnable. »

Detteras eut un sourire sceptique.

— « Désolé, je ne puis admettre une fausse allégation. Warweave ou Kelle : l'un des deux est l'homme que vous cherchez. »

— « Ils le nient. »

— « C'est curieux. Et après ? »

— « Dans l'état actuel des choses le filament ne m'est d'aucune utilité. Pourriez-vous me fournir la grille de décryptage ? »

— « Je crains que ce soit tout à fait hors de question. »

— « Je l'avais deviné. Je dois donc conclure un marché avec l'un ou l'autre d'entre vous, ou l'Université. Ou bien encore détruire le filament. »

— « Hum. Detteras hocha la tête d'un air songeur. Cela demande qu'on y réfléchisse mûrement. Si vos exigences n'étaient pas excessives... je me laisserais peut-être tenter. Nous pourrions aussi nous arranger, à nous trois, pour parvenir à un accord avec vous. Laissez moi parler à Warweave et à Kelle. Et si vous pouvez revenir demain vers les dix heures, je pourrais peut-être vous faire une proposition ferme. »

— « Très bien. À demain dix heures. »

CHAPITRE 8

« Oui, nous formons une organisation réactionnaire, secrète, maléfique. Nous possédons des agents partout. Nous connaissons mille procédés pour décourager la recherche, saboter les expériences, fausser les renseignements. Et même à l'intérieur des laboratoires de l'Institut, nous procédons avec délibération et discrétion.

» Cependant, permettez-moi de répondre maintenant à quelques questions et accusations qui nous viennent souvent aux oreilles. Les membres de l'Institut jouissent-ils de la richesse, des privilèges de la puissance, sont-ils dispensés d'obéir aux lois ? L'honnêteté nous oblige à répondre : oui, à des degrés divers qui dépendent des circonstances et des contingences.

» Dans ce cas, l'Institut serait un groupe fermé, limité ? En aucune sorte. Nous nous considérons, évidemment, comme une élite intellectuelle. Mais nos portes sont ouvertes à tous, bien que peu de nos catéchumènes franchissent la cinquième phase.

» Notre politique ? Plutôt simple. L'ère spatiale a mis une arme terrible entre les mains des mégalomanes qui se trouvent dans notre sein. Il existe d'autres connaissances qui, si elles étaient mises à leur disposition, pourraient leur assurer un pouvoir tyrannique. C'est pourquoi nous contrôlons la dissémination de la connaissance.

» On nous stigmatise du nom de « divinités autosacralisées » ; on nous accuse de pédantisme, de conspiration, de condescendance, d'arrogance, d'être obstinément persuadés de notre bon droit. Ce sont là les moindres critiques qu'on nous adresse. On nous traite d'insupportables paternalistes et, dans le même temps on nous reproche de nous désintéresser des affaires humaines. Pourquoi n'utilisons nous pas notre influence à soulager la peine des hommes, à prolonger leur vie ? Pourquoi affectons nous de nous retirer sur un plan supérieur ? Pourquoi ne transformons nous pas l'habitat humain en un royaume d'Utopie, alors que nous possédons les moyens d'y parvenir ?

» La réponse est simple – et peut-être décevante. Nous pensons que ce sont là de faux biens, que la paix et la satiété sont synonymes de mort. Malgré sa brutalité et ses excès de cruauté, nous envions à l'humanité archaïque ses expériences ardentes. Nous prétendons que la récompense après l'effort le triomphe après l'adversité, l'accomplissement d'un projet longuement poursuivi, procurent plus de satisfaction qu'une prébende nutritive puisée à la mamelle d'un gouvernement bonasse. »

(Extrait d'une allocution prononcée à la télévision par Madian Carbuke,
Membre centiphase de l'Institut, 2 décembre 1502)

Conversation tenue entre deux centiphases à propos d'une tierce personne.

— « Je viendrais volontiers bavarder chez vous si je ne craignais d'y rencontrer Ramus. »

— « Que lui reprochez vous ? Moi, il m'amuse souvent. »

— « Et moi, il m'irrite au plus haut point. C'est un parasite,

un fat, une vieille grenouille bouffie d'orgueil. »

Question posée à l'occasion aux membres de l'Institut : Les Princes des Étoiles sont-ils inclus dans la Confrérie ?

Réponse habituelle : Nous espérons bien que non.

Devise de l'Institut : Un petit peu de science est une chose dangereuse, une vaste science est un désastre. Ce que les détracteurs de l'Institut paraphrasent dédaigneusement ainsi : L'ignorance du voisin est une bénédiction.

*

* *

Pallis Atwrode vivait en compagnie de deux autres jeunes filles dans un appartement au bord de la mer, au sud de Remo. Gersen attendit dans le hall pendant qu'elle montait aux étages pour changer de vêtements et se reteindre le visage.

Il sortit sur la promenade qui longeait l'océan et s'accouda sur la rambarde. Le grand Rigel étincelant s'abaissait à l'horizon, traçant une ligne de feu depuis le rivage. À portée de la main, dans l'intervalle de la double jetée, une centaine de bateaux étaient amarrés : des yachts à moteur, des catamarans à voiles, des sous-marins à coque de verre, un essaim d'aquaplanes à réactions que l'on menait à folle allure dans les vagues.

L'humeur de Gersen était complexe et l'intriguait lui-même. Il y avait l'attente délicieuse d'une soirée en compagnie d'une jolie fille, sensation qu'il n'avait pas connue depuis des années. Il y avait la mélancolie qu'engendre normalement un coucher de soleil, et ce dernier était une splendeur ; le ciel déployait ses mauves et ses gris-bleus, autour d'une vaste banquise de nuages rouges striés de rose. Ce n'était pas la beauté du paysage qui suscitait sa mélancolie, mais plutôt cette lumière tranquille qui s'évanouissait peu à peu.

Une autre forme de mélancolie – à la fois différente et identique – lui étreignait le cœur à la vue de la population débonnaire qui l'entourait. Les promeneurs étaient tous gracieux, leurs mouvements étaient aisés et leurs corps ignoraient le labeur, la souffrance et la crainte qui étaient le pain quotidien sur d'autres mondes. Gersen enviait leur détachement, leur raffinement social.

Était-il pour cela disposé à échanger sa place contre la leur ? Pas le moins du monde.

Pallis Atwrode vint le rejoindre près de la rambarde. Elle avait passé sur sa peau une belle teinte vert olive, avec une subtile patine d'or ; elle s'était coiffée à présent en casque bouclé et sombre. Elle rit de l'approbation flatteuse de Gersen.

— « J'ai l'impression d'être un rat d'égout, dit-il. J'aurais du changer de vêtements. »

— « Ne vous inquiétez pas de cela, je vous en prie, dit-elle, cela n'a pas la moindre importance. Maintenant, qu'allons nous faire ? »

— « C'est à vous de faire des suggestions. »

— « Très bien. Allons à Avente et asseyons nous sur l'esplanade. Je ne me fatigue jamais de regarder les gens aller et venir. Ensuite, nous verrons. »

Gersen accepta ; ils se rendirent jusqu'au glisseur et prirent la direction du nord tandis que Pallis bavardait avec une candeur ingénue, parlant de son travail, de ses opinions, de ses projets et de ses espoirs.

Elle était née, apprit-elle à Gersen, dans l'île de Singbal, sur la planète Ys. Ses parents étaient prospères, étant les propriétaires de l'unique entrepôt frigorifique de la Péninsule de Lantango. Lorsqu'ils se retirèrent dans les îles de Palmetto, son frère aîné prit la direction de l'entrepôt et possession de la maison familiale. Le frère cadet aurait bien voulu l'épouser, cette union incestueuse étant admise sur Ys, qui avait été colonisée au début par un groupe de Rationalistes Réformés. Mais le frère en question était gros, avec un visage rouge, ne savait rien faire d'autre que de conduire le camion de l'entrepôt, et cette perspective n'avait pas eu l'heur de séduire Pallis.

À ce moment précis, Pallis hésita et changea de conversation. Gersen devina les confrontations dramatiques, les reproches fielleux, les ripostes blessantes qui s'étaient succédé dans la maison. Pallis vivait maintenant à Avente depuis deux ans, et bien qu'elle souffrit de nostalgie pour sa planète natale, elle se sentait, dans l'ensemble, heureuse et contente. Gersen était charmé par son babil. Il n'avait jamais connu de fille aussi dénuée d'artifices.

Ils garèrent le glisseur, déambulèrent le long de l'esplanade, choisirent une table à la terrasse de l'un des nombreux cafés et regardèrent passer les promeneurs. Au-delà s'étendait le noir océan, surmonté d'un ciel prune, gris et indigo, avec une faible trace citronnée indiquant le passage de Rigé.

La nuit était tiède et des gens en provenance de toutes les parties de l'Écumène défilaient devant leurs yeux. La garçon apporta des gobelets de punch. Gersen se détendit peu à peu. Ils demeurèrent silencieux pendant un moment ; puis Pallis se tourna vers lui.

— « Vous êtes tellement silencieux, tellement renfermé. Est-ce parce que vous venez de l'Au-Delà ? »

Faute d'une réponse toute prête, Gersen eut un rire triste.

— « J'espérais que vous me trouveriez détendu et suave, comme tout le monde... »

— « Allons, voyons, dit Pallis d'un ton taquin. Personne n'est pareil à personne. »

— « Je n'en suis pas tellement sûr, c'est une question de relativité, cela dépend de quel point de vue on se place. Même les bactéries possèdent leur individualité. »

— « Vous me prenez pour une bactérie ? dit Pallis. »

— « J'en suis une autre et je vous ennuie. »

— « Pas du tout. Je m'amuse énormément. »

— « Moi aussi. Trop, d'ailleurs. »

— « Que voulez vous dire ? »

— « Je ne puis me permettre le luxe de me laisser aller aux émotions sentimentales – même si je le désirais. »

— « Vous êtes beaucoup trop sérieux pour un jeune homme. »

— « Je ne suis plus jeune. »

Elle fit un geste enjoué :

— « Mais vous avouez que vous êtes sérieux ! »

— « Peut-être. Mais ne me poussez pas trop loin. »

— « Toute femme adore se prendre pour une tentatrice. »

Gersen ne sut que répondre. Il étudia Pallis, assise en face de lui. Comme elle était gaie, chaleureusement, sans la moindre trace de méchanceté ou d'humeur !

À ce moment, Pallis reporta son attention sur lui.

— « Vous êtes un homme tellement tranquille, » lui dit-elle. « Tous les gens que je connais se croient obligés de parler sans cesse et il faut que j'écoute leurs niaiseries. Je suis certaine que vous connaissez des centaines de choses intéressantes, et pourtant vous refusez d'en parler. »

Gersen sourit.

— « Elles sont sans doute moins intéressantes que vous ne pensez. »

— « Je voudrais m'en assurer. Alors parlez moi de l'Au-delà. La vie y est-elle à ce point dangereuse ? »

— « Parfois oui, parfois non. Cela dépend des gens que l'on rencontre. »

— « Mais quelle est votre profession ? Vous n'êtes ni pirate ni trafiquant d'esclaves, je suppose ? »

— « Ai-je l'air d'un pirate ou d'un marchand d'esclaves ? »

— « Vous savez fort bien que j'ignore à quoi ils ressemblent ! Mais je suis curieuse. Seriez-vous... euh... un criminel ? Ce n'est pas obligatoirement une tare, se hâta-t-elle d'ajouter. Des affaires parfaitement normales sur une planète peuvent devenir répréhensibles sur une autre. Par exemple, lorsque j'ai dit à mes amis que j'aurais dû épouser mon frère, je leur ai fait dresser les cheveux sur la tête ! »

— « Je suis désolé de vous décevoir, répondit Gersen, mais je ne suis pas un criminel. » Il pensa qu'il ne commettrait pas d'indiscrétion en lui révélant ce qu'il avait déjà dit à Warweave, Kelle et Detteras. « Je suis venu à Avente dans un dessein particulier... »

— « Allons dîner, dit Pallis. Vous me raconterez cela en mangeant. »

— « Où irons-nous ? »

— « Je connais un restaurant très amusant qui vient justement de s'ouvrir. » Elle se leva d'un bond, saisit sa main avec une aisance naturelle, le contraignit à se lever à son tour. Il l'enlaça, mais son audace s'évanouit et il la

relâcha en riant.

— « Vous êtes plus impulsif qu'on ne pourrait le croire, » dit-elle malicieusement.

Gersen sourit, à demi honteux.

— « Où se trouve ce fameux restaurant ? »

— « Pas loin. Nous irons à pied. Les prix sont élevés, mais j'ai l'intention de payer la moitié de l'addition. »

— « Inutile, l'argent ne pose pas de problèmes à un pirate. Lorsque je me trouve à court de numéraire, il me suffit de puiser dans la poche du voisin. La vôtre, par exemple... »

— « Pour ce que vous y trouveriez... Allons, venez ! » Elle lui prit la main et ils se dirigèrent vers le nord en longeant l'esplanade, se mêlant aux milliers d'autres couples qui respiraient l'air de cette soirée sur Alphanor.

Elle le conduisit à un kiosque entouré de grandes lettres lumineuses de couleur verte : NAUTILUS. Un escalier roulant les descendit à soixante mètres de profondeur, dans un vaste hall octogonal garni de panneaux de rotin. Un majordome les conduisit au long d'un tunnel aux voûtes de verre, disposé sur le fond de la mer. Des salles de restaurant de tailles diverses aboutissaient à l'extrémité du tunnel et ils furent conduits dans l'une d'elles. Ils prirent une table à proximité de la paroi transparente du dôme. La mer se trouvait de l'autre côté, illuminée par des projecteurs qui faisaient apparaître un paysage de sable, de rochers, de plantes marines, de coraux et d'animaux aquatiques.

— « Maintenant, dit Pallis en penchant le buste, parlez moi de l'Au-Delà. Et ne craignez pas de m'impressionner, car j'adore avoir peur, de temps en temps. »

— « La taverne de Smade sur la Planète Smade constitue un bon point de départ, dit Gersen. Y avez-vous été ? »

— « Bien sûr que non. Mais j'en ai entendu parler. »

— « C'est une petite planète, à peine habitable, située en plein milieu de nulle part. Toute en montagnes. Du vent, des orages, un océan noir comme de l'encre. La taverne est le seul bâtiment qui existe sur la planète. Parfois, elle est pleine à craquer ; d'autres fois, il n'y a personne pendant des semaines entières, à part Smade et sa famille. Lorsque je suis arrivé, il n'y avait qu'un Prince des Étoiles pour tout pensionnaire. »

— « Un Prince des Étoiles ? Je m'étais imaginé qu'ils se déguisaient toujours en hommes. »

— « Ce n'est pas une question de déguisement, dit Gersen. Ce sont des hommes, à bien peu de chose près. »

— « Je n'ai jamais rien compris aux Princes des Étoiles. Dites moi exactement ce qu'ils sont. »

Gersen haussa les épaules.

— « Chacun vous fera là-dessus une réponse différente. Voici l'hypothèse

généralement admise. Il y a un million d'années, environ, la planète Lambda Grus III, ou Ghnarumen – il faut éternuer pour obtenir une prononciation à peu près correcte – était habitée par un effroyable assortiment de créatures. Parmi ces dernières, se trouvait un petit bipède amphibie, assez mal armé pour la lutte pour la vie, mis à part une vigilance exceptionnelle et une aptitude particulière à se dissimuler dans la boue. Il devait probablement ressembler à un lézard ou à un phoque sans pelage... L'espèce a frôlé l'extinction une demi-douzaine de fois, mais quelques individus réussirent toujours à survivre et à trouver péniblement leur subsistance parmi des créatures plus sauvages, plus rusées, plus agiles, meilleures nageuses, meilleures grimpeuses, meilleures charognardes qu'eux-mêmes. Ce prototype du Prince des Étoiles n'avait que des avantages d'ordre psychique. La conscience de soi-même. L'esprit de compétition. Un désir de survivre par tous les moyens. »

— « Ils me paraissent assez semblables aux proto-humains de la Terre des premiers âges, dit Pallis. »

— « Nul ne connaît l'exacte vérité. Du moins parmi les hommes. Impossible de deviner ce que savent les Princes des Étoiles. Ces bipèdes différaient de l'homme primitif de plusieurs manières. Ils étaient biologiquement plus adaptables, plus aptes à transmettre les caractères acquis. Second point, il n'existe chez eux qu'un sexe unique. La reproduction de l'espèce se fait par le moyen de spores fertilisantes émises au cours du processus de la respiration. Chaque individu est à la fois mâle et femelle, et les jeunes naissent à partir de gousses comparables aux haricots, qui se développent sous les aisselles. Cette absence de différenciation sexuelle est peut-être la raison de l'absence de toute vanité physique chez les Princes des Étoiles. L'élément moteur fondamental de l'espèce est la tendance à dépasser, à dominer, à survivre à tout prix. Cette souplesse biologique, doublée d'une intelligence rudimentaire, leur procura les moyens d'assouvir leurs ambitions ; ils se mirent consciemment à évoluer pour aboutir à une créature capable de dominer un aussi grand nombre que possible de leurs concurrents moins avantagés.

» Tout cela n'est qu'hypothèses, bien entendu, et ce qui va suivre n'est rien d'autre que de la spéculation fondée sur des bases encore plus fragiles. Supposons qu'une race capable de franchir l'espace se soit abattue un jour sur la Terre. Il pourrait se faire que ce fussent précisément les gens qui ont laissé des ruines sur les planètes de Fomalhaut, ou sur les Hexadelts, ou sculpté les montagnes de Xi Puppis IX.

» On suppose que ces gens venus de l'espace ont pris pied sur la Terre, il y a une centaine de milliers d'années, qu'ils ont capturé une tribu de Néanderthals du Moustérien et les ont emmenés sur Ghnarumen, le monde des proto-Princes des Étoiles. Cette fois, la situation est sérieuse pour les deux parties. Les hommes sont des concurrents autrement dangereux pour les Princes des Étoiles que leurs ennemis naturels déjà vaincus. Les hommes sont intelligents, patients, ingénieux, implacables, agressifs. Sous la pression de

l'environnement, les hommes eux-mêmes évoluent pour aboutir à un type nouveau, plus agile, plus rapide de corps et d'esprit que leur prédécesseur Néanderthal.

» Les proto-Princes des Étoiles subissent des revers, mais ils possèdent leur patience héréditaire en même temps que des armes redoutables : l'instinct de compétition, l'adaptabilité biologique. Les hommes se sont montrés supérieurs. Pour les combattre sur leur propre terrain, ils ont pris leur apparence physique.

» Les deux races se livrent une guerre incessante... et les Princes des Étoiles avouent, à contrecœur d'ailleurs, que certains de leurs mythes ne sont autres qu'une commémoration de ces combats.

» Une autre hypothèse s'avère nécessaire maintenant. Il y a cinquante mille ans, environ, les voyageurs de l'espace reviennent et déposent les Terriens évolués sur leur planète ancestrale. En même temps, peut-être, qu'une poignée de Princes des Étoiles. Qui sait ? Et c'est ainsi que les Cro-Magnons apparaissent en Europe.

» Sur leur propre planète, les Princes des Étoiles sont enfin plus hominiformes que les hommes eux-mêmes. Ils possèdent la suprématie. Les hommes véritables sont exterminés. Les Princes des Étoiles exercent une domination absolue jusqu'à une époque remontant à cinq cents ans. C'est alors que les hommes découvrent la route de l'Au-Delà. Lorsque le hasard les fait débarquer sur Ghnarumen, ils ont la surprise de découvrir des êtres qui leur ressemblent en tous points : les Princes des Étoiles. »

— « Cette théorie me semble tirée par les cheveux, » dit Pallis d'un air de doute.

— « Pas plus que la thèse de l'évolution convergente. Le fait est que les Princes des Étoiles existent, c'est une race qui ne manifeste pas à notre égard d'antagonisme particulier, mais qui n'est pas davantage animée de dispositions amicales à notre endroit. Les hommes n'ont pas le droit de visiter Ghnarumen. Ils ne vous disent sur eux que ce qu'ils veulent et ils envoient des observateurs – ou des espions, si vous préférez – dans toutes les régions de l'Écumène. Il y a probablement des douzaines de Princes des Étoiles dans la ville d'Avente. »

Pallis fit la grimace.

— « Comment peut-on les distinguer des hommes ? »

— « Parfois un médecin lui-même avoue son impuissance, lorsqu'ils ont fini de se travestir et de se déguiser. Il existe des différences, bien sûr. Ils ne possèdent pas d'organes génitaux. Leur région pubienne est déserte. Leur protoplasme, leur sang, leurs hormones sont d'une composition différente. Leur haleine présente une odeur particulière. Mais les espions ou observateurs sont modifiés de telle sorte que les rayons X ne montrent aucune différence avec les hommes. »

— « Comment avez-vous su que la créature de la taverne de Smade était un Prince des Étoiles. »

— « Smade me l'a dit. »

— « Et Smade, de quelle façon l'a-t-il appris ? »

Gersen secoua la tête.

— « Je n'ai pas eu l'idée de lui poser la question. »

Il demeura silencieux, préoccupé par une nouvelle pensée.

Il y avait eu trois pensionnaires dans la taverne de Smade : lui-même, Teehalt et le Prince des Étoiles. S'il fallait en croire Tristano – et pourquoi pas ? – celui-ci était venu en compagnie des seuls Dasce et Suthiro. À condition d'ajouter foi à la déclaration faite par Dasce à Teebalt, Attel Malagate devait être considéré comme le meurtrier de Teehalt. Gersen avait certainement entendu le cri de la victime cependant que le trio – Suthiro, Dasce et Tristano – demeurait dans son champ de vision.

À moins que Smade ne fût Attel Malagate, ou qu'un nouvel astronef ne se fût subrepticement posé sur le terrain – ce qui était improbable – alors Attel Malagate et le Prince des Étoiles devaient n'être qu'une seule et même personne.

En y repensant, Gersen se souvenait que le Prince des Étoiles avait quitté la salle de la taverne assez tôt pour lui donner largement le temps de conférer à l'extérieur avec Dasce.

Pallis Atwrode lui toucha légèrement la joue.

— « Vous me parliez de la taverne de Smade. »

Gersen la regardait pensivement. Elle était certainement très documentée sur les allées et venues de Warweave, Kelle et Detteras. Se méprenant sur la signification de son regard, elle rougit joliment sous sa teinture vert pâle. Gersen eut un rire gêné.

— « Revenons à la taverne de Smade. »

Et il lui raconta les événements de la soirée.

Pallis écoutait, captivée au point d'en oublier de manger.

— « Si bien que le filament se trouve maintenant en votre possession, tandis que le décrypteur est à l'Université ? »

— « C'est cela, et aucun n'a de valeur sans l'autre. »

Ils finirent de dîner. Gersen, qui ne possédait pas de compte en banque sur Alphanor, paya l'addition en espèces et ils remontèrent à la surface.

— « Et maintenant, que faisons nous ? »

— « Peu m'importe, dit Pallis. Retournons pendant un moment à notre table sur l'esplanade. »

La nuit était maintenant complètement tombée, la nuit de velours noir, sans lune, d'Alphanor. Les façades des bâtiments de l'esplanade brillaient faiblement, chacune d'une couleur différente. De la chaussée montait un reflet argenté, la balustrade émettait une phosphorescence agréable, d'un beige ambré à peine perceptible ; partout, apparaissaient de douces lumières, riches en couleurs fantomatiques. Là-haut, dans le ciel d'encre, flottaient les étoiles

grandes et pâles.

Un garçon apporta du café et des liqueurs et ils s'installèrent pour regarder la foule.

— « Vous ne m'avez pas tout dit, » murmura Pallis d'une voix songeuse.

— « Naturellement, » dit Gersen. « En fait... »

Il s'arrêta, aux prises avec une pensée troublante. Attel Malagate pourrait se méprendre sur la nature des sentiments qui le portaient vers Pallis – en particulier s'il n'était autre qu'un Prince des Étoiles asexué, incapable de comprendre quoi que ce soit aux relations entre mâle et femelle.

— « En fait, reprit Gersen, je n'ai pas le droit de vous mêler à mes ennuis. »

— « Je n'ai pas l'impression d'y être mêlée, » dit Pallis en s'étirant paresseusement, « et quand cela serait ? Nous sommes ici dans la ville d'Avente, sur Alphanor ; c'est une planète civilisée. »

Gersen laissa échapper un gloussement sardonique.

— « Je vous ai dit que d'autres s'intéressaient à cette planète. Ce sont des pirates et des marchands d'esclaves aussi dépravés que vous pouvez le désirer. Avez-vous jamais entendu parler d'Attel Malagate ? »

— « Attel Malagate ? le Monstre ? Oui. »

Gersen résista à la tentation de lui apprendre qu'elle prenait des messages et des rendez-vous pour Attel Malagate.

— « Il est presque certain que nous sommes épiés, que des dispositifs d'espionnage nous surveillent. Maintenant, à cette même minute. Et, à l'autre bout du circuit, se trouve probablement Attel Malagate en personne. »

Pallis donna des signes d'inquiétude.

— « Vous prétendez qu'Attel Malagate me surveille ? Vous me donnez des frissons. »

Gersen regarda à droite et à gauche. À deux tables de là, était assis Suthiro, le Vénéfice sartoy.

Rencontrant les yeux de Gersen, Suthiro inclina poliment la tête et sourit. Il se leva et s'approcha de la table.

— « Bonsoir, Mr. Gersen. »

— « Bonsoir. »

— « Puis-je me joindre à vous ? »

— « Je préfère que vous vous absteniez. »

Suthiro se mit à rire doucement, s'assit et inclina sa tête de renard vers Pallis.

— « Et cette jeune demoiselle, avez-vous l'intention de me la présenter ? »

— « Vous la connaissez déjà. »

— « Mais elle ne me connaît pas. »

Gersen se tourna vers Pallis.

— « Je vous présente Scop Suthiro, Maître Vénéfice de Sarkovy. Vous

m'avez fait part de votre intérêt pour les hommes méchants. Vous avez en face de vous un personnage aussi totalement mauvais qu'il soit possible d'en rencontrer. »

Suthiro se mit à rire, parfaitement à l'aise.

— « Mr. Gersen me flatte. Certains de mes amis me surpassent. J'espère que vous ne les trouverez pas sur votre route. Hildemar Dasce, par exemple, qui se fait fort de paralyser un chien d'un seul regard. »

La voix de Pallis laissait percer son trouble.

— « Je préfère en effet l'éviter. »

Elle regarda Suthiro avec des yeux fascinés.

— « Vous admettez en toute franchise que vous êtes mauvais ? »

Suthiro laissa échapper un nouveau rire subtil et étouffé.

— « Je suis un homme. Je suis un Sarkoy. »

— « Je venais tout juste de décrire notre rencontre, à la taverne de Smade, à Miss Atwrode. Dites-moi ; qui a tué Lugo Techalt ? »

Suthiro parut surpris.

— « Qui d'autre qu'Attel Malagate ? Nous étions tous trois attablés à l'intérieur. Mais ce détail n'a aucune importance. J'aurais pu m'en charger, ou Dasce, ou Tristano... À propos, Tristano est très malade. Il a été victime d'un terrible accident mais il espère vous voir lorsqu'il sera rétabli. »

— « Il peut s'estimer heureux, » dit Gersen.

— « Il est honteux, dit Suthiro. Il s'imagine être adroit. Je lui ai dit qu'il est moins adroit que moi. »

— « En parlant d'adresse, êtes-vous capable d'exécuter le coup du papier ? »

Suthiro inclina la tête sur le côté.

— « Naturellement. Où vous a-t-on parlé de cela ? »

— « À Kalvaing. »

— « Et qu'est-ce qui vous amenait à Kalvaing ? »

— « J'étais venu rendre visite à Coudirou, le Vénéfice. »

Suthiro fit la moue. Il s'était teint la peau en jaune et sa tignasse brune luisait d'huile capillaire.

— « Coudirou est aussi fort que quiconque. Quant au coup du papier... »

Gersen lui tendit une nappe. Suthiro la saisit entre le pouce et l'index, la laissant pendre verticalement, et l'effleura de sa main droite. Elle tomba sur la table en cinq rubans.

— « Parfaitement exécuté, » dit Gersen et, s'adressant à Pallis : « Il a les ongles durcis et tranchants comme des rasoirs. Naturellement, il ne gâcherait pas du poison sur du papier, mais chacun de ses doigts est une tête de serpent venimeux. »

Suthiro acquiesça complaisamment.

Gersen se retourna vers lui.

— « Où se trouve le Beau Dasce ? »

— « Pas bien loin. »

— « Avec son visage rouge et le reste ? »

Suthiro secoua tristement la tête à l'évocation du mauvais goût dont témoignait Dasce dans le choix de ses teintures faciales.

— « C'est un homme très habile et très étrange. Vous êtes vous jamais posé des questions au sujet de son visage ? »

— « Chaque fois que j'ai pu me résoudre à y poser mes regards. »

— « Vous n'êtes pas de mes amis. Vous m'avez élégamment joué. Et pourtant je vais vous donner un conseil : ne vous mettez jamais sur le chemin de Dasce. Il y a quelque vingt ans, il s'est trouvé lésé dans je ne sais quelle petite opération. Il s'agissait d'obtenir de l'argent d'un personnage entêté. Par suite de circonstances malheureuses, il se trouva en position d'infériorité. Il fut assommé et ficelé comme un saucisson. Le vainqueur eut le mauvais goût de lui couper le nez et les paupières... Hildemar parvint à s'échapper et, depuis, on l'appelle le Beau Dasce. »

— « C'est affreux ! » murmura Pallis.

— « Vous avez raison. »

La voix de Suthiro se fit dédaigneuse.

— « Un an plus tard, Hildemar se paya le luxe de capturer cet homme. Il l'a séquestré dans l'un de ses domaines, où l'autre a vécu jusqu'à ce jour. De temps en temps, se souvenant de l'outrage qui lui a valu de perdre les traits les plus caractéristiques de son visage, Hildemar retourne à son domaine pour se livrer à des représailles sur le coupable. »

Pallis posa des yeux vitreux sur Gersen.

— « Et ces gens sont vos amis ? »

— « Non. Nous ne sommes entrés en relations qu'à propos de Lugo Teehalt. »

Suthiro parcourait des yeux l'esplanade. Gersen lui demanda nonchalamment :

— « Vous travaillez en équipe avec Dasce et Tristano ? »

— « Souvent, en effet, mais je préfère opérer pour mon propre compte. »

— « Et Lugo Teehalt a eu la malchance de venir se jeter dans vos jambes à Brinktown ? »

— « Il est mort rapidement. Godogma prend tous les hommes un jour ou l'autre. Est-ce là de la malchance ? »

— « On n'aime guère hâter la venue de Godogma ! »

— « C'est vrai. »

Suthiro examina ses mains agiles et puissantes, puis se tourna vers Pallis.

— « Sur Sarkovy, mille dictons populaires expriment la même idée. »

— « Qui est Godogma ? »

— « Le Grand Dieu de la Destinée ; il porte une fleur et un fléau, et se déplace sur roues. »

Gersen affecta une expression concentrée.

— « Je vais vous poser une question. Vous n'êtes pas obligé de répondre. Peut-être ne le pourrez-vous pas mais je suis intrigué. Pourquoi Attel

Malagate, un Prince des Étoiles, désire-t-il avec autant de véhémence la possession de ce monde particulier ? »

Suthiro haussa les épaules.

— « C'est une question dont je ne me suis jamais préoccupé. Selon toute apparence, ce monde possède de la valeur. On me paie. Je ne tue que lorsque la chose me rapporte, voilà tout. »

Il s'adressa à Pallis.

— « En réalité je ne suis pas tellement mauvais, qu'en pensez vous ? Bientôt je rentrerai sur Sarkovy et je terminerai mes jours en parcourant les steppes de Gorobundur. Ah ! Parlez moi de cette vie ! Lorsque j'envisage l'avenir, je me demande pourquoi je croupis ici dans cette odieuse humidité ! »

Il fit une grimace à l'adresse de la mer et se leva.

— « Il est peut-être présomptueux de ma part de vous donner des conseils, mais, pourquoi ne pas être raisonnable ? Vous ne viendrez jamais à bout d'Attel Malagate. Abandonnez donc ce filament ! »

Gersen réfléchit un moment puis :

— « Pour reconnaître la générosité qui vous anime, je répondrai à votre conseil par un autre : tuez Hildemar Dasce à la première occasion, et même avant, si possible. »

Suthiro fronça ses sourcils broussailleux avec stupéfaction et leva les yeux l'espace d'un éclair.

Gersen poursuivit :

— « Nous sommes surveillés par un détecteur mobile, je le sais, bien que je ne l'aie pas repéré. Son microphone aura probablement enregistré notre conversation. Avant de l'avoir entendu de votre bouche, je ne m'imaginais pas que le Prince des Étoiles, à la taverne de Smade, était Attel Malagate. Cela présente pour moi un grand intérêt et constitue probablement un secret. »

— « Taisez vous ! » siffla Suthiro dont les yeux luirent soudain d'une colère noire.

Gersen baissa la voix.

— « Hildemar Dasce recevra vraisemblablement mission de vous punir. Si vous tenez à esquiver le fléau de Godogma, si vous désirez conduire un jour votre chariot dans les steppes de Gorobundur, tuez Dasce et partez aussitôt. »

Suthiro siffla quelque chose entre ses dents, leva la main comme pour lancer un projectile, puis, tournant les talons, se perdit dans la foule.

Pallis se détendit et s'enfonça dans son fauteuil. D'une voix incertaine, elle dit :

— « Je ne suis pas aussi aventureuse que je me l'imaginais. »

— « Je suis navré, dit Gersen, je n'aurais jamais dû vous proposer de sortir. »

— « Non, non. C'est simplement que je ne puis me faire à ce genre de conversation, ici, dans cette paisible cité. Mais au fond, je crois que j'en suis ravie. Si vous n'êtes pas un criminel, qu'êtes-vous donc ? »

— « Kirth Gersen. »

— « Vous travaillez pour la CCPI ? »

— « Non. »

— « Alors vous faites partie du Comité Spécial de l'Institut. »

— « Je suis simplement Kirth Gersen. » Il se leva. « Marchons un peu. »

Ils se dirigèrent vers le nord en longeant l'esplanade. À leur gauche, s'étendait la mer sombre ; sur la droite, Avente se découpait sur l'horizon : clochers lumineux sur la sombre nuit d'Alphanor.

Pallis prit bientôt le bras de Gersen.

— « Et si Attel Malagate est bien un Prince des Étoiles ? Qu'est-ce que cela signifie ? »

— « Je me le demandais moi-même. »

En fait, Gersen s'efforçait de se remémorer les traits du Prince des Étoiles. S'agissait-il de Warweave, de Kelle, de Detteras ? Le noir dont sa peau était enduite avait brouillé ses traits ; le bonnet rayé dissimulait ses cheveux. Gersen avait l'impression que le Prince des Étoiles était plus grand que Kelle, mais de taille inférieure à Warweave. Par contre, la teinture noire aurait-elle suffi à camoufler les traits rudes et grossiers de Detteras ?

Pallis venait de prendre le parole :

— « Vont-ils réellement tuer cet homme ? »

Gersen leva les yeux dans l'espoir de découvrir l'espion mobile, mais en vain.

— « Je ne sais pas. Il est utile. Incidemment... »

Gersen hésita, se demandant de nouveau s'il était juste de mêler Pallis à ces affaires sordides.

— « Incidemment... quoi ? »

— « Rien. »

La crainte de l'espion mobile l'empêchait de s'enquérir des mouvements du trio. Pour l'instant, Attel Malagate n'avait aucune raison de soupçonner l'intérêt qu'il portait à sa personne.

D'une voix blessée, Pallis reprit :

— « Je ne comprends toujours pas dans quelle mesure tout cela vous affecte. »

Une fois de plus, Gersen choisit d'être discret. L'espion mobile pouvait être aux écoutes, Pallis Atwrode elle-même pouvait être un agent d'Attel Malagate, bien que ce fût hautement improbable. C'est pourquoi il répondit :

— « Cela ne m'affecte pas le moins du monde, sauf dans l'abstrait. »

— « Mais n'importe lequel de ces gens... (elle indiquait les passants) pourrait être un Prince des Étoiles. Comment le distinguer des hommes normaux ? »

— « C'est très difficile. Sur leur propre planète – je n'essaierai plus de prononcer son nom – ils obtiennent maintes approximations de l'homme. Ceux qui voyagent dans le monde connu, comme observateurs – ou espions, si

vous préférez, et ce qu'ils espèrent apprendre je n'arrive pas à l'imaginer – sont pratiquement des fac-similés parfaits d'hommes véritables. »

Pallis parut soudain se désintéresser de toute l'affaire. Elle ouvrit la bouche pour parler, la referma et fit enfin un geste désinvolte de la main.

— « Oublions les. Il y a de quoi vous donner des cauchemars. Vous allez bientôt me faire voir des Princes des Étoiles partout. Même à l'Université... »

Gersen plongea ses yeux dans le visage qui se levait vers lui.

— « Savez vous ce que j'aimerais faire ? »

Elle eut un sourire provocant.

— « Non. »

— « D'abord dépister ce maudit espion mobile, ce qui n'est pas un bien grand problème. Et puis... »

— « Et puis... ? »

— « Aller dans un endroit tranquille où nous pourrions être seuls. »

Elle détourna les yeux.

— « Je veux bien. Il y a un coin sur la côte. On l'appelle Les Sirènes. Je n'y suis jamais allée. »

Elle eut un rire embarrassé.

— « Mais j'en ai entendu parler. »

Gersen la prit par le bras.

— « Il faut d'abord dépister l'espion... »

Pallis entra dans la manœuvre avec un abandon enfantin. Considérant le gai petit visage, Gersen se demandait ce que valait sa résolution de ne pas se laisser entraîner dans une intrigue sentimentale.

S'ils se rendaient aux Sirènes, si la nuit les amenait à se plonger dans une intimité encore plus étroite, qu'adviendrait-il ? Gersen écarta ses alarmes. Il s'attaquerait aux problèmes à mesure qu'ils se présenteraient.

L'espion, s'il exista jamais, se trouva bientôt déjoué et perdu ; ils retournèrent au garage. Il y régnait une lumière parcimonieuse ; les formes fuselées rangées côte à côte luisaient faiblement.

Ils parvinrent près du glisseur. Gersen hésita puis, entourant de ses bras la jeune fille vacillante, il posa ses lèvres sur le visage qui se tendait vers lui.

Derrière lui, il y eut un mouvement furtif, devant, un déplacement rapide. Gersen se retourna juste à temps pour voir une horrible face rouge sang avec des joues d'un bleu empoisonné. Le bras de Hildemar Dasce s'abattit.

Un poids immense fit fléchir la tête de Gersen. Il trébucha et s'affaissa sur les genoux. Dasce se pencha sur lui. Gersen tenta d'esquiver le coup. Le monde vacilla autour de lui et s'écroula, il vit Suthiro qui souriait comme une hyène malade, en entourant de ses mains le cou de la jeune fille. Dasce frappa de nouveau et le monde s'évanouit.

Gersen eut le temps de s'adresser d'amers reproches avant qu'un nouveau coup d'assommoir fit sombrer sa conscience.



CHAPITRE 9

Extraits de *Quand l'homme n'est pas un Homme*, par Pod Hachinsky, article paru dans *Cosmopolis*, juin 1500.

«... À mesure que les hommes ont voyagé d'étoile en étoile, ils ont rencontré la vie sous bien des formes, intelligente et non intelligente (à juger selon un point de vue arbitraire et anthropocentrique). Guère plus d'une demi-douzaine de ces formes de vie méritent le qualificatif d'« humanoïde ». Et à l'intérieur de cette demi-douzaine, une seule espèce ressemble très étroitement à l'homme : les Princes des Étoiles de Ghnarumen.

» Dès le premier contact stupéfiant avec cette race, la question s'est posée et reposée sans cesse : font-ils partie de la famille de l'homme – ce « polygame monocéphale bibrachial bifurqué », comme le désigne plaisamment Tallier Chantron – ou non ? La réponse dépend évidemment des définitions.

» Un premier point peut être immédiatement élucidé. Les Princes des Étoiles ne peuvent être classés sous l'étiquette *homo sapiens*. Mais si l'on désigne par là une créature

parlant un langage humain, susceptible de pénétrer dans une mercerie et de se vêtir en choisissant les éléments de son habillement sur des étagères, de faire une partie de tennis, de disputer un tournoi d'échecs, d'assister aux cérémonies royales de Stockholm ou aux fêtes sylvestres de Strylvania, sans provoquer un haussement de sourcils supérieur – alors ce sont des hommes.

» Homme ou pas, le Prince des Étoiles type est un individu courtois, au caractère égal, même s'il est susceptible et imperméable à l'humour. Rendez lui un service, il vous remerciera, offensez le, il explosera d'une fureur démoniaque et vous tuera sur-le-champ – si les circonstances le mettent à l'abri des lois humaines. Si une telle action risque d'entraîner des sanctions pénales, au contraire, il oubliera instantanément l'injure et ne vous gardera pas rancune. Il est implacable mais non cruel, et les perverses manifestations humaines désignées sous le nom de sadisme, masochisme, fanatisme religieux, flagellation, suicide, le plongent dans un abîme de perplexité. D'autre part, il témoignera de toute une série d'habitudes particulières et d'attitudes qui ne seront pas davantage explicables de notre point de vue et qui sont le résultat de ses conflits internes.

» Dire que ses origines suscitent d'âpres discussions équivaut à affirmer que Crésus était fortuné. Il existe au moins une douzaine de théories s'efforçant d'expliquer la remarquable similitude qui existe entre l'homme et le Prince des Étoiles. Aucune n'est entièrement convaincante. Si les Princes des Étoiles connaissent le secret de leur origine, ils n'en laissent rien paraître. Puisqu'ils s'opposent à toute expédition anthropologique et archéologique sur leur planète, ils ne nous est pas possible d'obtenir les éléments susceptibles de vérifier ou de réfuter ces théories.

» Sur les planètes habitées par les hommes, ils modèlent scrupuleusement leur conduite sur celle des meilleurs sujets, mais leur comportement demeure néanmoins caractéristiques de leur origine.

» En poussant la simplification à ses limites extrêmes, on peut dire que leur trait dominant est la passion d'exceller, de battre un concurrent sur son propre terrain. Du fait que l'homme est la créature dominante dans l'Œcumène, les Princes des Étoiles le considèrent comme un champion que l'on doit défier et abattre de son piédestal. C'est pourquoi ils s'efforcent de surpasser l'homme dans tous les domaines

de son activité.

» Si cette ambition (fréquemment couronnée de succès) nous paraît artificielle et incompréhensible, les caprices que détermine en nous la sexualité ne leur semblent pas moins étranges ; en effet, les Princes des Étoiles se reproduisent par parthénogenèse, selon un processus qui sort du cadre de cet article. Ignorant la vanité, indifférents à la beauté autant qu'à la laideur, ils ne visent à la beauté physique que pour marquer des points dans le match qu'ils livrent aux êtres humains.

» Quelles sont leurs qualités maîtresses ? Ils sont d'excellents constructeurs, des ingénieurs audacieux, des techniciens éprouvés. C'est une race pragmatique, assez peu douée pour les mathématiques ou les sciences abstraites. Il est difficile de concevoir qu'ils auraient pu donner naissance à un Jarnell, qui découvrit la fragmentation de l'espace par le plus grand des hasards. Leurs cités offrent un spectacle imposant, s'élevant des terres plates comme une excroissance de cristaux métalliques. Chaque Prince des Étoiles, devenu adulte, se construit un clocher ou une tour personnelle. Plus grande est son ambition et plus élevé son rang social, plus splendide est sa tour (dont il ne semble apprécier la valeur que du point de vue monumental). À sa mort, la tour peut être temporairement occupée par quelque individu plus jeune, qui y demeurera le temps d'accumuler les richesses nécessaires à l'édification de sa propre tour.

» Aussi prestigieuses que paraissent ces cités, vues à une certaine distance, elles manquent des commodités municipales les plus élémentaires. C'est ainsi que les intervalles entre les tours ne comportent pas de pavés et sont encombrés de poussière et d'immondices. Les usines et les complexes industriels sont abrités par des dômes de faible hauteur, construits avec une austérité rigoureusement utilitaire, et leur fonctionnement est assuré par les individus les moins agressifs et les moins évolués – car la race n'est en aucune façon homogène.

» Pour se faire une idée approximative de leur société, il n'est que de se représenter une collectivité humaine où se trouveraient, indistinctement mêlés, Pithécantropes, Sinantropes, Néanderthals, Magdaléniens, Solutréens, Grimaldis, Cro-Magnons et toutes les races de l'humanité moderne. »

Vers minuit, un groupe de jeunes gens arrivèrent au garage, riant et chantant. Ils avaient festoyé avec munificence dans un restaurant, avaient visité Llanfelfair, Lost. Star Inn, Haluce, le Casino Plageale. Ils étaient passablement ivres, mais autant de leur propre exubérance que de l'ingestion des vins, fumées, perfusions, chants et autres attractions fournies par les établissements visités. Le jeune homme qui trébucha sur le corps de Gersen poussa d'abord une malédiction joviale puis une exclamation apitoyée.

Ses compagnons se rassemblèrent autour de lui. L'un d'eux se précipita vers son véhicule et appuya sur le bouton police secours ; deux minutes après, un véhicule de police descendit du ciel, suivi bientôt d'une ambulance.

Gersen fut conduit à l'hôpital et soumis à un traitement consistant en irradiations diverses, massages et médications revigorantes. Il reprit bientôt connaissance et demeura plongé pendant un moment dans ses pensées.

Puis il fit un brusque mouvement et voulut sortir du lit. Les internes à son chevet lui conseillèrent de se recoucher, mais, sans tenir compte de leurs objurgations, il se mit debout péniblement et, tout chancelant, s'écria :

— « Donnez moi mes vêtements ! »

— « Ils sont enfermés dans le placard. Couchez-vous, je vous prie. L'agent de police va recueillir votre déposition. »

Gersen obéit avec agitation. L'enquêteur de police s'approcha, c'était un jeune homme aux traits aigus, vêtu de la tunique jaune-brun et des culottes noires de la police de la Province Océanique. Il s'adressa poliment à Gersen, s'assit et ouvrit le volet qui recouvrait les lentilles de l'enregistreur.

— « Maintenant, dites moi ce qui s'est passé. »

— « J'avais passé la soirée avec une jeune femme. Lorsque nous sommes revenus à notre voiture, j'ai été assommé et je ne sais ce qu'il est advenu d'elle. Lorsque je l'ai vue pour la dernière fois, elle se débattait entre les bras d'un homme auquel elle tentait d'échapper. »

— « Combien étaient vos agresseurs ? »

— « Deux. Je les ai reconnus. L'un s'appelle Hildemar Dasce et l'autre, je ne le connais que sous le nom de Suthiro : c'est un Sarkoy. Ce sont tous deux des gens de l'Au-Delà. »

— « Je vois. Le nom de la jeune personne et son adresse ? »

— « Pallis Atwrode, Appartements Merioneth, Remo. »

— « Nous allons immédiatement vérifier si elle n'est pas rentrée. Maintenant, si vous le voulez bien, reprenons tout par le commencement. »

D'une voix sans timbre, Gersen donna un récit détaillé de l'attaque, décrit Hildemar Dasce et Suthiro. Tandis qu'il parlait, on remit à l'enquêteur un

rapport du Service de Contrôle. Pallis Atwrode n'était pas rentrée à son appartement. Les routes, les voies aériennes et les ports de l'espace étaient mis sous surveillance. La CCPI avait été appelée à participer à l'enquête.

— « Maintenant, dit l'enquêteur d'une voix neutre, puis-je vous demander votre profession ? »

— « Explorateur. »

— « C'est en cette qualité que vous entretenez des rapports avec ces deux hommes ? »

— « Pas le moins du monde. Je les ai vus à l'œuvre sur la Planète Smade. Ils me considèrent apparemment comme un ennemi. J'ai l'impression qu'ils font partie de l'organisation d'Attel Malagate le Monstre. »

— « Il est étrange qu'ils aient osé se livrer à cette agression avec autant d'impudence. En fait, pour quelle raison ne vous ont-ils pas tué ? »

— « Je n'en sais rien. »

Gersen se leva une fois de plus. L'enquêteur l'observait avec une attention professionnelle.

— « Quelles sont vos intentions, Mr. Gersen ? »

— « Je voudrais avant tout retrouver Pallis Atwrode. »

— « C'est compréhensible, mais il vaudrait mieux que vous n'interveniez pas. La police est plus efficace qu'un homme isolé. Nous aurons sans doute des nouvelles incessamment. »

— « Je crains que non, » dit Gersen. « Maintenant, ils se trouvent déjà dans l'espace. »

L'enquêteur, en se levant, admit implicitement que tel était le cas.

— « Bien entendu, nous vous tiendrons au courant. »

Il s'inclina et prit congé.

Gersen s'habilla immédiatement, aidé à contrecœur par un interne. Il se sentait les genoux faibles. Sa main flottait comme si elle avait concentré en elle toute la souffrance de son corps endolori. Il avait les oreilles bourdonnantes de toutes les drogues ingérées.

Un ascenseur le déposa directement dans une station de métro. Debout sur le quai, Gersen s'efforçait d'établir un plan d'action cohérent. Une phrase l'obsédait comme un ver qui eût creusé des galeries dans les circonvolutions de son cerveau : pauvre Pallis, pauvre Pallis.

Faute de trouver un meilleur plan, il prit place dans une capsule et débarqua dans une station située sous l'esplanade. Il sortit mais, au lieu de se diriger vers son glisseur, il pénétra dans une brasserie et but du café. « Elle doit déjà se trouver dans l'espace », se dit-il une fois de plus. « Et c'est ma faute, ma faute. »

Il aurait dû prévoir ce qui était arrivé. Pallis Atwrode connaissait Warweave, Kelle et Detteras ; elle les voyait chaque jour, entendait tous les potins. Attel Malagate le Prince des Étoiles, Attel Malagate le Monstre était l'un des trois, et Pallis Atwrode possédait des renseignements qui, ajoutés aux indiscretions de Suthiro, rendaient fragile l'incognito d'Attel Malagate. C'est

pourquoi il fallait la mettre hors circuit. L'avait-on tuée ? Vendue comme esclave ? Dasce l'avait-il accaparée pour son usage personnel ?... Pauvre Pallis, pauvre Pallis.

Le jeune homme regarda l'océan. Une bande couleur lavande se formait à l'horizon, présageant l'aube. Les étoiles commençaient à pâlir.

« Il faut que je fasse front, » se dit-il. « Je suis responsable de tout. S'ils lui ont fait le moindre mal...Mais non, je tuerai Hildemar Dasce dans tous les cas. »

Suthiro, le traître à face de renard, était déjà pratiquement mort. Il y avait ensuite Attel Malagate lui-même, l'architecte de toute cette construction diabolique. Sa condition de Prince des Étoiles le rendait un peu moins haïssable : un serpent dont on écrasait la tête sans la moindre émotion.

Accablé de haine, de chagrin et de désespoir, il se rendit au glisseur qui se trouvait seul dans le parking désert. Voici l'endroit où s'était tenu Dasce. C'était ici qu'il était demeuré évanoui – misérable imbécile insouciant qu'il était ! Quelle honte pour son grand-père ! Il y avait de quoi le faire se retourner dans sa tombe !

Il mit le glisseur en marche et rentra à son hôtel. Il n'y avait pas le moindre message pour lui.

L'aube s'était levée sur Avente. Rigel lançait des rayons horizontaux entre les lointaines collines de Catiline. Gersen régla son réveil-matin, absorba des pilules soporifiques qui lui assuraient deux heures de sommeil et se jeta sur son lit.

Il se réveilla avec une sensation de tristesse et d'accablement encore plus intense. Le temps avait passé : le destin de Pallis Atwrode était en train de s'accomplir. Gersen commanda du café. Il ne pouvait se résoudre à manger.

Il examina quelle conduite il convenait d'adopter. La CCPI ? Il serait contraint de révéler tout ce qu'il savait. La CCPI pourrait-elle agir avec davantage d'efficacité s'il lui fournissait tous les renseignements ? Il pouvait leur confier qu'il soupçonnait l'un des administrateurs de l'Université de la Province Océanique d'être l'un des Princes Démons. Et après ? La CCPI, force de police d'élite, avec les vertus et les vices caractéristiques d'une semblable organisation, était ou n'était pas digne de confiance. Les Princes des Étoiles avaient pu noyauter l'organisation ; dans ce cas, Attel Malagate serait averti. Et comment sa démarche contribuerait-elle à délivrer Pallis Atwrode ? Hildemar Dasce était le ravisseur. Gersen l'avait déclaré dans sa déposition et nul renseignement ne pouvait être plus explicite.

Autre possibilité : la libération de Pallis Atwrode en échange du monde vierge.

Gersen ne serait que trop content d'accepter le marché – mais avec qui traiter ? Il lui était toujours impossible d'identifier Attel Malagate. La CCPI avait certainement les moyens de le repérer. Et après ? À ce moment, l'échange ne serait plus concevable. Alors se produirait peut-être une

exécution discrète – bien qu'en général la CCPI n'intervint que sur la requête formelle d'une agence gouvernementale autorisée. Et dans l'intervalle, que deviendrait Pallis Atwrode ? Elle serait perdue, cette délicieuse petite étincelle de vie, oubliée.

Mais si Gersen connaissait l'identité d'Attel Malagate, son pouvoir en serait considérablement accru. Il pourrait lui faire des offres avec assurance. La logique de la situation semblait pousser Gersen à persévérer dans sa conduite précédente. Mais avec quelle lenteur !

Quoi qu'il en soit, Hildemar Dasce s'était enfui dans l'Au-Delà, et tous les efforts de Gersen ou de la CCPI ne pouvaient rien contre ce fait brutal. Seul Attel Malagate avait le pouvoir d'ordonner son retour. Si Pallis vivait encore...

La situation n'avait pas changé. Comme auparavant, le soin le plus urgent était d'identifier Attel Malagate. Puis conclure un marché – ou faire appel à la force.

Ayant ainsi dégagé la voie à suivre, Gersen se sentit quelque peu rasséréné. Sa volonté et sa résolution retrouvaient une ardeur nouvelle. La haine lui conférait une sensation enivrante d'omnipotence. Nul ni rien ne pourrait s'opposer à une exaltation aussi intense !

L'heure de son rendez-vous avec Warweave, Kelle et Detteras approchait. Gersen s'habilla, descendit au garage, en sortit son véhicule et se dirigea vers le sud.

Parvenu à l'Université, il gara son glisseur, traversa le quadrilatère pour se rendre au collège de Morphologie Galactique. Espérant contre tout espoir, avec un soudain coup au cœur, il tourna ses yeux vers le bureau de réception. Une autre secrétaire avait pris la place de Pallis. Il s'informa :

— « Savez vous où se trouve Miss Atwrode ce matin ? »

— « Non, monsieur. Elle ne s'est pas présentée au bureau. Peut-être ne se sent-elle pas bien. »

Peut-être, en effet, pensa Gersen. Il mentionna son rendez-vous et se dirigea vers le bureau de Rundle Detteras.

Warweave et Kelle s'y trouvaient déjà. Décidément, le trio avait dû parvenir à un accord sur la ligne de conduite commune. Gersen les dévisagea tour a tour. L'une de ses créatures n'avait d'humain que l'apparence. Il avait entrevu celui qu'il cherchait à la taverne de Smade. Il essaya de se rafraîchir la mémoire. Aucune image ne répondit à ses efforts. La peau teinte en noir et le costume exotique constituaient un déguisement qu'il se trouvait incapable de percer. Il observait furtivement les trois personnages. Lequel ? Warweave : visage aquilin, yeux froids, arrogant ? Kelle : précis, austère, sans humour ? Ou Detteras, dont la jovialité semblait factice, contrefaite ?

Impossible de fixer son choix. Il se contraignit à prendre une attitude de courtoisie et formula sa première proposition.

— « Simplifions les choses, dit-il. Je suis prêt à acheter la grille de décryptage. J'imagine que le collège trouverait bien à employer un millier

d'UVS. C'est en tout cas la proposition que je désire vous faire.

Ses adversaires, chacun à sa manière, parurent surpris. Warweave haussa les sourcils, Kelle ouvrit des yeux ronds, Detteras arbora un sourire à demi intrigué.

— « Mais, dit Warweave, nous avons compris que vous vouliez vendre ce que vous considérez comme vos droits dans cette affaire. »

— « Je veux bien vendre, » dit Gersen, « si vous me faites une proposition intéressante. »

— « Et qu'appellez-vous une proposition intéressante ? »

— « Un million d'UVS, peut-être deux, peut-être trois, si vous êtes disposés à payer ce prix. »

Kelle renâcla. Detteras secoua la tête.

— « On ne verse pas des indemnités aussi importantes à des explorateurs, » dit Warweave.

— « A-t-on établi lequel d'entre vous avait commandité Teehalt ? » demanda Gersen.

— « En quoi cela vous intéresse-t-il ? » s'enquit Warweave. « Il est clair que c'est l'argent qui est votre mobile. Celui qui en a pris l'initiative a, soit tout oublié, soit des raisons pour ne pas se révéler. »

— « À mon avis, la chose n'a pas d'importance, » remarqua Detteras. « Maintenant, Mr. Gersen, nous avons décidé de vous faire collectivement une offre – infiniment moins grandiose que les chiffres auxquels vous faites allusion... »

— « Combien proposez-vous ? »

— « Nous irons peut-être jusqu'à cinq mille UVS. »

— « Ridicule. Il s'agit d'un monde exceptionnel. »

— « Qu'en savez-vous ? » intervint Warweave. « Vous n'y avez jamais mis les pieds, de votre propre aveu. »

— « Et nous pas davantage, ce qui est encore plus important, » fit Kelle sèchement.

— « Vous avez vu les photographies, » dit Gersen.

— « C'est bien cela, » dit Kelle, « et rien de plus. Chacun sait qu'il est très facile de trafiquer des photographies. Je n'ai pas la moindre intention de vous verser un capital important sur le vu de trois simples photos. »

— « C'est compréhensible, » dit Gersen, « mais pour ma part, je n'entends pas bouger le petit doigt si l'on ne me fournit pas de garanties. »

— « Montrez-vous raisonnable, » intervint Detteras avec rudesse. « En l'absence du décrypteur, le filament n'est que le plus banal rouleau de fil. »

— « Ce n'est pas entièrement exact. L'analyse de Fourier pourrait éventuellement percer le code. »

— « En théorie. C'est un procédé long et onéreux. »

— « Moins onéreux que d'abandonner le filament pour trois fois rien. »

La discussion se poursuivit pendant une heure. On finit par prendre la

décision de déposer une caution de 100.000 UVS, la vente ne devenant définitive qu'après vérification d'un certain nombre de caractéristiques physiques du monde en question.

Les parties en présence étant tombées d'accord, on se mit en relation par télévision avec le Bureau des Actes et Contrats d'Avente. Les quatre hommes déclinerent leur identité de façon officielle et le contrat fut enregistré en bonne et due forme.

Un second appel à la Banque d'Alphanor permit de déposer la caution prévue.

Les trois administrateurs tournèrent ensuite leurs regards vers Gersen qui, à son tour les dévisagea l'un après l'autre.

— « Voilà une question réglée. Lequel d'entre vous m'accompagnera pour jeter un coup d'œil sur ce monde ? »

Les trois personnages échangèrent un regard.

— « Personnellement, la chose me conviendrait assez, » dit Warweave.

— « J'allais justement proposer ma candidature, » dit Detteras.

— « Dans ce cas, j'aimerais autant vous accompagner, » dit Kelle. « Il y a un moment que j'ai besoin de changer d'air. »

Gersen bouillait de dépit. Il avait espéré qu'Attel Malagate aurait offert ses services – les aurait même imposés – et, dans ce cas, Gersen aurait pu refuser et proposer un autre marché : le filament en échange de Pallis Atwrode. Après tout, quel intérêt présentait pour lui cette nouvelle planète ? Il n'avait qu'un but : percer l'identité d'Attel Malagate pour le tuer ensuite.

Mais ce plan était déjoué. Si les trois administrateurs se rendaient à la planète de Techalt, l'identification d'Attel Malagate naîtrait obligatoirement de circonstances nouvelles. Et, pendant ce temps, le destin de Pallis Atwrode serait de plus en plus compromis.

Gersen souleva une ultime objection.

— « Mon vaisseau est bien petit pour loger quatre passagers. Il serait préférable qu'un seul d'entre vous m'accompagnât. »

— « Pas de problème, affirma Detteras. Nous prendrons un vaisseau du Département. On y est tout à fait à l'aise. »

— « Autre chose, » reprit Gersen brutalement. « Un travail des plus urgents m'attend. Je suis navré pour le dérangement, mais nous devons partir aujourd'hui même. »

Ses trois interlocuteurs protestèrent en termes vigoureux : chacun d'eux avait des rendez-vous, des affaires, et des engagements qui l'immobilisaient pour une semaine au moins.

Gersen se força à la colère.

— « Messieurs, vous m'avez fait perdre assez de temps. Ou nous partons aujourd'hui ou je propose le filament ailleurs ou bien même je le détruis. » Il observa le visage des trois hommes dans l'espoir de surprendre une déception sur celui de Malagate. Warweave dardait un regard haineux en sa direction, Kelle le toisait comme un gamin désobéissant, Detteras hochait tristement la

tête. Un silence s'établit. Qui, en dépit de ses réticences, céderait le premier à son ultimatum ?

— « Je trouve, dit Warweave d'une voix sans timbre, que vous adoptez une position tyrannique insupportable. »

— « Bon sang, » grommela Detteras. « Je ne peux tout remettre en cinq minutes. »

— « L'un d'entre vous au moins devrait pouvoir se rendre libre, proposa Gersen qui sentait son espoir renaître. Nous ferions une inspection préliminaire suffisante pour que je puisse empocher l'argent et retourner vaquer à mes occupations. »

— « Homph, » grogna Detteras.

— « Je pourrais peut-être me libérer, » avança Kelle lentement.

— « Et moi repousser mes rendez-vous, » intervint Warweave, « mais non sans une grande gêne. »

Detteras leva les bras au ciel, se tourna vers l'écran, appela sa secrétaire.

— « Annulez tous mes rendez-vous. Une affaire importante exige ma présence ailleurs. »

— « Pendant combien de temps, monsieur. »

— « Je l'ignore, » répondit Detteras en foudroyant Gersen du regard. « Indéfiniment. »

Gersen n'avait cessé d'épier ses trois interlocuteurs. Detteras, seul, avait trahi de l'irritation. Kelle, en apparence, considérait le voyage comme une distraction inattendue et Warweave affichait un détachement total.

Voilà un autre de mes pièges déjoué, songea Gersen en gagnant la porte.

— « Nous nous retrouverons à l'astroport, d'accord ? Disons : à sept heures. J'apporterai le filament et l'un de vous trois devra se munir de la bande de décryptage. »

Les trois hommes acquiescèrent. Gersen sortit.

En revenant à Avente, Gersen réfléchissait à l'avenir. Quel péril devrait-il affronter en face de ces trois personnages, dont l'un était Attel Malagate. Il serait téméraire de ne pas prendre des mesures de sécurité.

Tel était le résultat de l'entraînement procuré par son grand-père qui s'était appliqué, avec méthode, à discipliner les tendances innées de son petit-fils à l'improvisation.

Revenu à l'hôtel, il examina ses effets personnels, opéra un tri, puis fit ses valises et sortit. Après de laborieuses manœuvres destinées à déjouer les espions humains ou électroniques, il se rendit à une succursale du Service de Distribution Incorporé, une de ces nombreuses sociétés qui possédaient des agences sur toutes les parties de l'Écumène. Dans une cabine spécialement prévue à cet effet, il consulta des catalogues qui lui offraient le choix parmi un million de produits fabriqués par des milliers d'industriels. Ce choix fait, il appuya sur quelques boutons et se rendit aux comptoirs de livraison.

Il attendit trois minutes tandis que la machinerie automatique explorait

les étagères du gigantesque entrepôt souterrain, puis le mécanisme que Gersen avait commandé apparu sur un convoyeur. Il l'examina, paya le vendeur, sortit du magasin et prit le métro en direction du port spatial. Il s'enquit de l'emplacement de l'astronef universitaire auprès d'un préposé qui le conduisit sur une terrasse, d'où il lui indiqua une longue rangée de vaisseaux de l'espace.

— « Voyez-vous cet appareil rouge et jaune avec sa plate-forme latérale ? C'est celui-là. Il prend le départ aujourd'hui, n'est-ce pas ? »

— « En effet. Vers sept heures. Comment le savez-vous ? »

— « L'un des passagers a déjà pris place à bord. J'ai dû l'y conduire. »

— « Je vois. »

Gersen descendit sur le terrain, suivit la piste qui longeait la rangée de vaisseaux. À l'ombre de l'appareil voisin, il examina le vaisseau de l'Université. Il possédait un profil particulier, comme d'ailleurs l'emblème compliqué qui ornait la proue. Cette vue éveilla un souvenir dans sa mémoire. Il avait sûrement vu cet appareil quelque part. Où ? Sur la Planète Smade, sur le terrain d'atterrissage entre les montagnes de l'océan noir. C'était le vaisseau dont s'était servi le Prince des Étoiles.

La silhouette d'un homme passa devant l'un des hublots d'observation. Lorsqu'il eut disparu, Gersen franchit l'espace qui séparait les deux astronefs.

Avec prudence, il poussa le panneau d'accès. Celui-ci s'ouvrit devant lui. Il pénétra dans la chambre de transition, jeta un regard par le hublot, dans le salon principal de l'appareil. Suthiro, le Sarkoy, travaillait sur un objet qu'il avait apparemment fixé sous une étagère.

L'être de Gersen s'emplit d'un sentiment qui tenait plus de la férocité que de la joie. Il essaya la porte intérieure. Elle était fermée du dedans. Il existait, néanmoins, un déverrouillage de secours qui libérait la porte lorsque la pression s'équilibrait entre la cabine et l'atmosphère extérieure. Gersen actionna le commutateur de secours. Il y eut un déclic perceptible. Tout était silencieux à l'intérieur du vaisseau. N'osant montrer son visage dans le hublot, Gersen appuya son oreille contre le panneau. En vain. Aucun bruit ne franchissait la structure lamellaire. Il attendit une minute puis se risqua à jeter un nouveau regard discret dans la cabine.

Suthiro n'avait rien entendu. Il s'était déplacé vers l'avant et semblait occupé à lier un objet autour d'une poutrelle. Sa tête massive et aplatie était penchée, ses lèvres déformées par une moue.

Gersen fit glisser le panneau et pénétra dans la cabine, braquant un projac sur la vaste boucle carrée qui constituait le harnais de coureur de steppe de Suthiro.

— « Scop Suthiro, » dit-il. C'est un plaisir que je n'osais plus espérer.

Les yeux bruns de Suthiro se fermèrent et s'ouvrirent ; un large sourire fendit son visage.

— « J'attendais justement votre arrivée. »

— « Vraiment ? Et pourquoi donc ? »

— « Je voulais poursuivre notre discussion de la nuit dernière. »

— « Nous parlions de Godogma, le Marcheur aux Longues Jambes qui porte des Roues aux Pieds. Il est clair qu'il s'est mis en travers de votre route et que vous ne conduirez plus jamais votre chariot dans les steppes de Gorobundur. »

Suthiro se figea dans une immobilité de statue, mesurant Gersen du regard.

— « Qu'est-il arrivé à la jeune fille ? » demanda posément Gersen.

Suthiro réfléchit, puis renonça à feindre l'ignorance.

— « C'est le Beau Dasce qui l'a enlevée. »

— « Avec votre complicité. Où est-elle en ce moment ? »

Suthiro haussa les épaules.

— « Il avait reçu l'ordre de la tuer. Pourquoi ? Je n'en sais rien. On me confie fort peu de choses. Mais Dasce ne la tuera pas avant d'avoir tiré d'elle tout le parti possible. C'est un khet. »

Cette épithète mettait Dasce au rang d'un certain putois sarkovien à la fécondité proverbiale.

— « Il a quitté Alphanor ? »

— « Certainement. »

Suthiro paraissait surpris de la naïveté de Gersen.

— « Il a probablement pris la direction de sa petite planète personnelle. »

Il fit un mouvement nerveux qui le rapprocha d'une dizaine de centimètres de Gersen.

— « Où se trouve cette planète ? »

— « Ah ! Vous pensez peut-être qu'il m'a confié son secret... ou à quelqu'un d'autre ? »

— « Dans ce cas... Mais je dois vous demander tout d'abord de reculer. »

— « Bah, dit Suthiro avec pétulance. Je peux vous empoisonner quand je voudrai. »

Gersen laissa un pâle sourire errer sur ses lèvres.

— « Je vous ai déjà empoisonné. »

Suthiro leva les sourcils.

— « Quand ? Vous ne vous êtes jamais approché de moi. »

— « La nuit dernière. Je vous ai touché lorsque je vous ai tendu le papier. Regardez le dos de votre main droite. »

Suthiro regarda avec une horreur lente la cicatrice rouge.

— « Du cluthe ! »

Gersen hocha la tête.

— « Du cluthe, en effet. »

— « Mais pourquoi avez-vous fait cela ? »

— « C'est tout ce que vous méritez. »

Suthiro bondit comme un léopard ; le projac que Gersen tenait à la main libéra de l'énergie sous la forme d'un rayon bleuâtre. Suthiro chut sur le pont où il demeura étendu, les yeux fixés sur Gersen.

— « Je préfère encore le plasma au cluthe, » murmura-t-il dans un souffle rauque.

— « Vous mourrez par le cluthe, dit Gersen. »

Suthiro secoua la tête.

— « Pas tant que je disposerai de mes propres poisons. »

— « Godogma vous appelle. Ressentez-vous de la haine pour Hildemar Dasce ? »

— « Oui, je hais Dasce. »

Suthiro semblait surpris, comme si l'on pouvait ne pas haïr Dasce.

— « Je voudrais tuer Dasce. »

— « Vous n'êtes pas le seul. »

— « Où se trouve sa planète ? »

— « Dans l'Au-Delà. Je n'en sais pas davantage. »

— « Quand deviez-vous le revoir ? »

— « Jamais. Je meurs, et Dasce descendra plus bas que moi aux enfers. »

— « Mais si vous viviez ? »

— « Jamais. Je devais rentrer à Sartow. »

— « Qui sait où se trouve cette planète ? »

— « Attel Malagate... peut-être. »

— « Nul autre ?... Tristano ? »

— « Non. Dasce parle peu Cette planète ne comporte pas d'atmosphère. »

Suthiro se recroquevilla. « Je sens déjà la peau qui me démange. »

— « Écoutez, Suthiro. Vous haïssez Dasce, n'est-ce pas ? Et vous me haïssez, parce que je vous ai empoisonné. Pensez-y. Vous, un Sarkoy, empoisonné par moi, et avec une telle facilité. »

— « Je vous hais, oui, » murmura Suthiro.

— « Alors dites moi comment faire pour retrouver Dasce. L'un de nous doit tuer l'autre. Cette mort sera votre œuvre. »

Suthiro agita sa tête couverte d'une épaisse toison avec une fureur désolée.

— « Mais je ne peux pas vous dire ce que j'ignore. »

— « Que vous a-t-il dit de cette planète ? En parle-t-il même ? »

— « Il se vante. Dasce n'est qu'un misérable prétentieux. Elle est peu hospitalière, seul un homme comme lui pouvait s'en accommoder. Il vit dans le cratère d'un volcan éteint. »

— « Et l'astre ? »

Suthiro se ramassa encore sur lui-même.

— « Il est pâle. Oui, il doit être rouge. On a demandé à Dasce pourquoi il se teignait le visage en rouge. Pour imiter son soleil qui est de la même couleur et guère plus grand. »

— « Une naine rouge, » réfléchit Gersen.

— « C'est possible. »

— « Réfléchissez ! Quoi encore ? Quelle direction ? Quelle constellation ? Quel secteur ? »

— « Il n'a rien dit, et maintenant... je me désintéresse de tout cela. Je ne pense plus qu'à Godogma. Retirez-vous que je puisse me tuer décemment. »

Gersen observait la forme accroupie sans émotion.

— « Que faisiez-vous ici, dans ce vaisseau ? »

Suthiro regarda sa main avec curiosité, puis se frotta la poitrine.

— « Je la sens qui bouge. Puis il examina Gersen. Eh bien, puisque vous voulez assister à ma mort, regardez. »

Il porta les mains à son cou, serra les doigts. Les yeux bruns s'écarquillèrent.

— « Encore trente secondes. »

— « Qui peut connaître la situation de la planète de Dasce ? A-t-il des amis ? »

— « Des amis ? »

Dans les dernières secondes de son existence, Suthiro trouva la force de railler.

— « Où loge-t-il à Avente ? »

— « Au nord de Sailmaker Beach. Dans une vieille cabane sur les hauteurs de Melnoy. »

— « Qui est Attel Malagate ? Quel est son nom ? »

Suthiro parla dans un souffle.

— « Un Prince des Étoiles n'a pas besoin de nom. »

— « Sous quel nom est-t-il connu sur Alphanor ? »

Les lèvres épaisses s'ouvrirent et se fermèrent. Quelques mots sortirent péniblement de la gorge contractée.

— « Vous m'avez tué. Si Dasce échoue, que ce soit Attel Malagate qui vous tue à votre tour. »

Les paupières frissonnèrent. Suthiro se renversa en arrière, se raidit, puis ne fit plus aucun mouvement.

Gersen regarda le corps. Il en fit le tour, l'étudia. Les Sarkoys étaient bien connus pour leur trahison. Du bout de l'orteil, il essaya de le retourner la face contre le plancher. Rapide comme la détente du serpent, le bras jaillit, les ongles en avant. Gersen fit un bond en arrière ; le projac émit un nouveau rayon. Cette fois, Suthiro était bien mort.



Gersen fouilla le corps. Dans une poche, il découvrit une somme d'argent qu'il transféra dans son propre portefeuille. Il y avait une trousse à poisons qu'il examina, mais faute d'en comprendre la subtile nomenclature, il la rejeta, de même qu'un appareil pas plus large que le pouce, destiné à lancer des aiguilles de cristal infectées de poison ou de virus par le moyen d'un jet d'air comprimé. Un homme pouvait se trouver contaminé à quinze mètres et n'en être averti que par la plus légère des démangeaisons. Suthiro portait un projac identique au sein, trois stylets et un paquet de bonbons aux fruits dont l'ingestion était probablement mortelle. Gersen remplaça les armes à l'endroit où

il les avait trouvées, traîna le corps jusqu'à un réduit qui servait à l'éjection des immondices et l'y enferma à l'abri des regards. Une fois dans l'espace, il suffisait de presser un bouton pour se débarrasser à jamais de Suthiro le Sarkoy. Il se préoccupa ensuite de découvrir ce que l'empoisonneur préparait avec tant de soin, au moment où il avait pénétré dans le vaisseau.

Sous l'étagère, il découvrit un petit contacteur connecté à une série de fils qui le menèrent à un relais, lequel à son tour commandait l'ouverture de quatre réservoirs à gaz, placés à des endroits différents de la cabine où ils étaient soigneusement dissimulés. Il démontra l'un de ces réservoirs et y découvrit une étiquette imprimée en rudes caractères sarkoys. *Narcotique instantané TIRON VIRASKO – soporifique inodore ne laissant pratiquement aucune trace.*

Il apparaissait qu'Attel Malagate avait préparé le terrain avec non moins de méthode que Gersen.

Ce dernier emporta les quatre réservoirs jusqu'à l'écoutille d'accès, les vida de leur contenu et les remplaça à l'endroit exact où il les avait trouvés. Il laissa en place le contacteur posé par Suthiro, mais en changea la fonction.

Cela fait, Gersen déballa ses propres batteries, le mouvement d'horlogerie qu'il avait acheté dans le magasin et une grenade provenant de son arsenal personnel.

Après un instant de réflexion, il disposa l'appareillage dans la chambre du réacteur, à l'endroit où il produirait le maximum de dommages, et où il pourrait, en même temps, le retrouver en cas de besoin.

Il jeta un coup d'œil sur sa montre. Il était une heure. Il se demanda s'il aurait le temps de terminer tout ce qui lui restait à faire. Il quitta le vaisseau en refermant la porte à clé derrière lui. Revenu au terminus, il prit le métro jusqu'à Sailmaker Besch.

Derrière la gare, il choisit un scooter monoplace de location, à équilibrage gyroscopique, muni d'une carrosserie transparente. Deux UVS, glissés dans la fente prévue à cet effet, lui en assuraient la disposition pendant une heure. Il prit place à bord de l'engin et se dirigea vers le nord à travers les rues bruyantes de Sailmaker Beach.

La cité possédait une atmosphère tout à fait particulière. Avente, ville cosmopolite et raffinée, se distinguait à peine de cinquante autres agglomérations de l'Écumène. Sailmaker Beach ne ressemblait à aucune autre localité de l'univers connu. Les maisons étaient basses, munies de murs épais, construits pour la plupart de coquina pilé incorporé au ciment et recouverts d'un enduit blanc ou coloré. Dans la lumière éclatante de Rigel, même les tons pastel prenaient une valeur intense. C'est probablement pour cette raison que le ton lavande, le bleu pâle et le blanc connaissaient une telle faveur.

Le district était peuplé de gens venus de tous les horizons qui formaient des colonies possédant chacune ses propres spécialités, ses propres restaurants, ses propres magasins d'alimentation caractéristiques. En dépit de leurs origines disparates, de leurs mœurs et de leurs physionomies différentes,

les habitants étaient uniformément volubiles, mi-méfiants, mi-naïfs, méprisant les étrangers et se méprisant entre eux. Ils vivaient du tourisme, exerçant les professions de gens de maison, de journaliers, de petits boutiquiers, d'artisans, d'amuseurs ou de musiciens dans les innombrables tavernes, maisons de tolérance et restaurants.

Au nord, s'élevaient les hauteurs de Melnoy. À cet endroit, l'architecture affectait un autre style. C'étaient des immeubles élevés, d'une hardiesse quasi gothique, dont chacun semblait guigner, par-dessus l'épaule de l'autre, Sailmaker Beach et ses constructions plus conventionnelles. C'est sur les hauteurs de Melncy, avait dit Suthiro, que logeait Hildemar Dasce.

Autant que le temps et son impatience le lui permettaient, Gersen essaya méthodiquement de glaner des renseignements à son sujet.

Cependant l'annuaire de Melnoy ne faisait nulle mention de Hildemar Dasce – ce qui n'était pas pour étonner Gersen. L'homme ne cherchait pas à attirer l'attention et tenait à passer pour un citoyen moyen.

Gersen fit le tour des tavernes, décrivant l'homme de haute taille, au nez coupé, à la peau rouge, aux joues bleues. Il rencontra bientôt des gens qui l'avaient remarqué, mais ce n'est qu'à la quatrième taverne qu'il entra en contact avec des personnes qui lui avaient effectivement adressé la parole.

— « Vous voulez parler du Beau Dasce, » dit le barman personnage grassouillet à la peau orangée, aux cheveux roux finement bouclés. Gersen contemplait, fasciné, la chaîne taillée dans de la turquoise qui unissait sa narine gauche au lobe de son oreille gauche. « Le Beau Dasce entre souvent pour boire un verre. Il se dit homme de l'espace, mais cela je ne saurais l'affirmer. Je me suis souvent proclamé un grand amoureux. Nous mentons tous, autant et plus qu'il n'est nécessaire. La légende veut que Ponce Pilate ait demandé : "Qu'est-ce que la vérité ?" Moi, je réponds : "Un agrément aussi répandu que l'air et que nous dissimulons comme une pierre précieuse". »

Le barman paraissait enclin à se lancer dans un exposé philosophique. Gersen le ramena au sujet.

— « Où loge le Beau Dasce ? »

— « Sur les hauteurs, quelque part derrière. » Il fit un geste vague. « Je ne peux vous en dire plus car je n'en sais pas plus. »

Gersen conduisit son véhicule par les sentiers abrupts et les méandres des hauteurs de Melnoy. Il poursuivit la série de ses fastidieuses questions dans les tavernes, les boutiques, et obtint finalement des renseignements précis sur la retraite de Dasce. Parvenu dans une petite route non pavée qui menait au quartier des grands appartements, Gersen contourna une colline rocheuse abrupte, sur laquelle des bandes d'enfants grimpaient comme des chèvres. Au bout de la route s'élevait un pavillon isolé, de construction rustique mais solide. Il commandait une vue magnifique sur la mer, Sailmaker Beach, la grande esplanade qui se perdait au loin vers le sud et, à peine perceptibles dans la brume, les tours d'habitation de Remo.

Gersen s'approcha du pavillon avec précautions, et pourtant quelque chose d'indéfinissable dans son aspect l'avertissait qu'il était vide. Il en fit le tour, regardant par les fenêtres, sans rien voir d'intéressant. Après un bref coup d'œil jeté à droite et à gauche, il brisa la vitre d'une fenêtre en retrait et, avec précaution, au cas où Dasce eût disposé des pièges, il pénétra dans la maison.

L'odeur de Dasce régnait dans les lieux ; une odeur légèrement aigre, combinée avec une atmosphère plus subtile que l'odeur, qui évoquait une puissance fastueuse, une pompe quelque peu barbare. La maison comprenait quatre pièces selon la distribution habituelle. Gersen opéra quelques rapides investigations et concentra son attention sur le salon.

Le plafond était de plâtre moulé, peint en jaune pâle. Le parquet était recouvert d'un tapis de fibre d'un jaune verdâtre, quant aux murs, ils étaient dissimulés sous un damier de carreaux bruns, en bois dur. À l'extrémité opposée, Dasce avait disposé une table et une lourde chaise. Le mur au-dessus de la table de travail était tapissé de douzaines de photographies, Dasce dans toutes les poses imaginables, dans une variété de décors. Il y avait Dasce en gros plan impressionnant, révélant chaque pore de sa peau, le cartilage sectionné de son nez, ses yeux bleus sans paupières ; Dasce en costume de lanceur de flammes Bernal – cuirassé de plaques vernies noires, hérissé d'antennes, de croissants, de cornes qui le faisaient ressembler à quelque scarabée gigantesque, Dasce dans un palanquin de rotin jaune, tendu de soie saumon, porté par six jeunes filles aux cheveux noirs.

Sur le coin du mur, s'étalait une série de photos représentant un homme qui n'était pas Dasce. Apparemment, elles avaient été prises au cours d'une période qui s'échelonnait sur plusieurs années. La première montrait le visage d'un homme de trente ans ; une figure de bouledogue, résolu, satisfait de lui-même, serein et confiant. La physionomie avait changé de façon alarmante dans la seconde photographie. Les joues étaient creuses, les yeux sortaient des orbites, les nerfs temporaux apparaissaient dans leur réseau compliqué. À mesure que l'on avançait dans l'ordre des épreuves, le visage devenait de plus en plus hagard... Gersen examina une rangée de livres, de la pornographie d'une nature infantile, des traités sur les armes, un catalogue des poisons sartoys, une édition récente du *Manuel des Planètes* une table des matières se rapportant à la micro-bibliothèque de Dasce, un *Répertoire des Étoiles*.

La table de travail, elle-même, était extrêmement belle, les panneaux latéraux en bois foncé étaient sculptés et représentaient des griffons et des serpents ailés dans une jungle ; la surface supérieure était composée d'incrustations d'opales polies. Gersen examina les tiroirs et les compartiments. Ils étaient complètement vides. Gersen se redressa, sentant monter en lui une vague de désespoir. Il consulta sa montre. Dans quatre heures, il devrait rejoindre Warvreave, Kelle et Detteras au port spatial. Il se plaça au centre de la pièce, étudiant chaque article du mobilier. Un indice sur la planète secrète devait bien se trouver quelque part ; comment le

reconnaître ?

Il se dirigea vers l'étagère à livres, saisit le *Répertoire des Étoiles*, examina la reliure. Si la naine rouge de Dasce était répertoriée, il l'avait certainement trouvée dans le volume. S'il l'avait consulté à plusieurs reprises, le nom de l'étoile en question devait être marqué d'une façon quelconque, par un pli, une tache, une décoloration. Aucune marque de ce genre n'était visible. Le jeune homme saisit le volume par ses deux couvertures et le laissa pendre. Au tiers du livre, les pages se séparèrent de l'épaisseur d'un cheveu. Gersen ouvrit le volume à cet endroit, suivit la liste. Chaque étoile – la page en comportait deux cents – était décrite suivant dix caractéristiques : numéro de répertoire, situation de la constellation par rapport à la Terre, type stellaire, renseignements planétaires, masse, mouvement, diamètre, densité, coordonnées de repérage, remarques.

Les naines rouges se trouvaient au nombre de vingt-trois. Huit d'entre elles étaient doubles. Onze demeuraient solitaires dans l'espace, faibles étincelles perdues dans l'immensité. Quatre comportaient des planètes, au nombre de huit en tout. Ce furent ces quatre étoiles que Gersen étudia avec un soin particulier. À contrecœur, il dut s'avouer qu'aucune de ces planètes ne pouvait être considérée comme habitable. Cinq d'entre elles étaient trop chaudes, une autre complètement couverte de méthane liquide, deux possédaient une masse trop grande pour que l'homme pût y supporter la pesanteur. Gersen était profondément déçu. Rien. Pourtant la page avait certainement été consultée fiévreusement à une certaine époque ; il devait y avoir là des renseignements dont Dasce avait eu besoin. Gersen arracha la page et la glissa dans sa poche.

La porte d'entrée s'ouvrit ; Gersen fit volte-face. Sur le seuil, se tenait un homme d'âge mûr dont la taille n'excédait pas celle d'un garçon de dix ans. Il avait une tête ronde, les traits épais, de longues oreilles pointues, une bouche lippue et protubérante. C'était un Troll venu des Highlands de Krokinole, l'une des races les plus spécialisées de la Constellation. Il s'avança et demanda d'une voix où ne perçait nulle peur :

— « Qui êtes-vous ? Que faites-vous dans la maison de Mr. Spock ? Vous fouillez dans ses affaires ? Vous êtes un cambrioleur ? »

Gersen remit en place le livre qu'il tenait à la main et le Troll reprit :

— « C'est l'un de ses volumes les plus précieux. Ça ne lui plairait sûrement pas de vous voir y mettre vos doigts sales. Je vais appeler la police. »

— « Venez ici dit Gersen. Qui êtes-vous ? »

— « Je suis le gardien, ne vous en déplaie. C'est d'ailleurs ma terre, ma maison. Mr. Spock est mon locataire. »

— « Mr. Spock est un criminel ! » dit Gersen.

— « Si c'est le cas, c'est la preuve que les voleurs n'ont pas d'honneur. »

— « Je ne suis pas un voleur, » dit Gersen doucement « La CCPI est aux troussees de votre locataire. »

— « Vous êtes de la CCPI ? Montrez-moi votre carte. »

Présumant qu'un Troll de Krokinole ne savait pas reconnaître une carte de la CCPI, Gersen exhiba une feuille transparente portant sa photographie sous une étoile d'or à sept branches. Il la leva jusqu'à son front et elle brilla d'un éclat factice qui impressionna le Troll. Instantanément, il se montra d'une cordialité pleine d'effusions.

— « Je pensais bien que Mr. Spock ne valait pas grand-chose. Il finira mal, vous pouvez me croire ! Qu'a-t-il fait à présent ? »

— « Rapt, assassinat. »

— « Ce sont de mauvaises actions. Il faudra que je fasse la morale à Mr. Spock. »

— « C'est un méchant homme. Depuis combien de temps vit-il ici ? »

— « Plusieurs années. »

— « Vous devez bien le connaître ? »

— « En effet. Qui boirait avec lui alors que chacun se détourne de lui comme s'il sentait la peste ? Moi ! Je bois avec lui, et souvent. J'ai pitié de lui. »

— « Alors vous êtes l'ami de Spock ? »

Les traits épais du Troll se contractèrent et se déformèrent pour exprimer successivement la bienveillance, l'avidité, la vertueuse indignation :

— « Moi ? Certainement pas. Ai-je une tête à fréquenter les criminels ? »

— « Mais, voyons, vous avez certainement entendu Spock parler. »

— « Ça, oui ! Et les histoires qu'il peut raconter ! Le Troll roula des yeux vers le plafond. Quant à le croire, c'est une autre histoire ! »

— « L'avez-vous jamais entendu parler d'une planète secrète où il s'est ménagé une cachette ? »

— « Sans cesse. Il l'appelle le Ravin de l'Ongle du Pouce ! Pourquoi ? Il secoue toujours la tête lorsqu'on lui en demande la raison. C'est un homme renfermé, Mr. Spock, en dépit de ses rodomontades. »

— « Qu'a-t-il dit encore de cette planète ? »

Le Troll haussa les épaules.

— « Le soleil est rouge sang et suffit à peine pour lui fournir le strict minimum de chaleur. »

— « Et où se trouve ce monde ? »

— « Là-dessus, il est muet comme la tombe. Il n'y a pas moyen de lui tirer un mot. J'y ai pensé bien des fois ; supposez que Mr. Spock vienne à tomber malade sur son monde perdu, comment ferait-on pour prévenir ses amis ? »

Gersen sourit :

— « Et cet argument ne l'a jamais convaincu de se confier à vous ? »

— « Jamais. Pourquoi vouliez-vous le savoir ? »

— « Il a enlevé une innocente jeune fille et l'a emmenée dans sa planète. »

— « L'ignoble individu ! »

Le Troll secoua la tête avec un sentiment de compassion dont n'était pas exclue une certaine envie.

— « Désormais, je refuse de lui louer ma terre et ma maison. »

— « Réfléchissez. Que vous a-t-il dit concernant cette planète ? »

Le Troll plissa les yeux.

— « Le Ravin de l'Ongle du Pouce. La Planète est plus grosse que son propre soleil. C'est stupéfiant, non ? »

— « S'il s'agissait d'une naine rouge, ce n'est pas tellement étonnant, après tout. »

— « Et les volcans ! Il y a des volcans en activité sur ce monde. »

— « Des volcans ? C'est bizarre. Une planète naine rouge ne devrait pas posséder de volcans. Elle est trop vieille. »

— « Vieille ou non, les volcans sont bien en activité. Mr. Spock vit dans un cratère éteint d'où il peut voir toute une rangée de volcans qui fument à l'horizon. »

— « Quoi d'autre ? »

— « Je ne vois rien. »

— « Combien de temps faut-il pour se rendre sur cette planète ? »

— « Cela, je ne peux pas le dire. »

— « Vous n'avez jamais rencontré aucun de ses amis ? »

— « Des relations de brasserie. Rien de plus. Pardon. Il y en a un. Il y a moins d'un an – un Terrien, un gros homme cruel. »

— « Tristano ? »

— « J'ignore tout de son nom. Mr. Spock rentrait à peine d'un voyage d'affaires dans l'Au-Delà – une planète appelée Nouvelle Espérance. La connaissez-vous ? »

— « Je n'y suis jamais allé. »

— « Ni moi, bien que j'aie roulé ma bosse un peu partout. Mais le jour même de son retour, nous étions dans le saloon de Gelperino, et voilà qu'entre le Terrien. "Où avez vous été ?" Demande-t-il. "Je suis ici depuis dix jours et nous avons quitté Nouvelle Espérance ensemble." Mr. Spock le toise de toute sa hauteur : "Si vous voulez tout savoir, j'ai fait une escale d'une demi-journée dans ma petite cachette. Des obligations spéciales y requièrent ma présence, vous le savez bien". Et le Terrien n'ajouta plus un mot. »

Gersen réfléchit un moment et, soudain, il éprouva le besoin de partir au plus vite.

— « Que savez vous d'autre sur Spock ? »

— « Rien de plus. »

Gersen procéda à un nouvel examen de la maison, sous les yeux inquisiteurs du Troll, puis il s'en fut, sans s'occuper des réclamations en dommages et intérêts du nain qui venait de découvrir la fenêtre brisée. Il revint en suivant les avenues sinueuses jusqu'à Avente, après avoir traversé Sailmaker Beach. Puis il se rendit au Service Consultatif Technique Universel

et s'adressa à un préposé.

— « Je voudrais que vous me donniez la solution du problème suivant, dit-il. Deux vaisseaux quittent la planète Nouvelle Espérance ensemble. L'un se dirige directement sur Avente, l'autre se rend sur le satellite d'une naine rouge, y passe une demi-journée, puis arrive dix jours plus tard à Avente. Je voudrais la liste des naines rouges qu'il aurait pu atteindre en ces neuf jours et demi. »

Le préposé réfléchit.

— « Nous nous trouvons devant un ellipsoïde, dont les foyers sont Nouvelle Espérance et Alphanor. Nous devons prendre en considération les temps de décélération et d'accélération, les durées des différentes périodes d'approche et des manœuvres d'atterrissage. Nous en déduirons le lieu des probabilités maxima et les régions de probabilités décroissantes. »

— « Établissez l'énoncé du problème de telle sorte que la machine donne l'ordre des étoiles dans l'ordre des probabilités. »

— « Dans quelles limites ? »

— « Oh ! dans le rapport d'une chance sur cinquante. Ajoutez-y les constantes de ces étoiles telles qu'elles sont données dans ce répertoire. »

— « Très bien, monsieur. Ce sera vingt-cinq UVS. »

Gersen versa la somme demandée ; l'opérateur transcrivit le problème en langage précis, parla dans un microphone. Trente secondes plus tard, une feuille de papier apparut dans une fente. L'opérateur y jeta un coup d'œil, y signa son nom et la tendit à Gersen, sans proférer une parole.

Quarante-trois étoiles se trouvaient énumérées sur la liste. Gersen la compara à la page qu'il avait arrachée au Répertoire de Dasce. Une seule étoile apparaissait sur les deux listes. Il fronça les sourcils, éberlué. L'étoile en question était double et ne possédait pas de planète. C'était... Bien sûr ! pensa Gersen, comprenant soudain. Des volcans en activité ne pouvaient exister sur le satellite d'une naine rouge ! Le monde de Dasce n'était pas une planète mais une étoile obscure : une surface morte qui, peut-être, retenait encore un reste de chaleur. Gersen avait entendu parler de semblables mondes. Ils étaient généralement trop denses, d'une masse trop importante pour permettre à l'homme d'y vivre, mais si une petite étoile, au cours de deux ou trois milliards d'années, rejetait suffisamment de scories pour construire autour d'elle une épaisse croûte de matériaux légers, l'attraction gravitationnelle pouvait fort bien se trouver réduite à un chiffre supportable.

À sept heures moins dix, Warweare, Kelle et Detteras firent leur apparition sur le port, revêtus de combinaisons spatiales et la peau teinte de la couleur bleu brunâtre qui, selon l'ancienne croyance populaire, protégeait l'organisme de certains mystérieux effluves de Jarnell et qui était devenue, au cours des années, partie intégrante de l'accoutrement du voyageur de l'espace. Ils firent halte au milieu du hall, scrutèrent les alentours, aperçurent Gersen et se portèrent à sa rencontre. Celui-ci les accueillit avec un sourire ambigu.

— « Il me semble que nous sommes tous prêts à partir. Je vous remercie, messieurs, de votre exactitude. »

— « Exactitude qui nous a coûté, » déclara Kelle.

— « Le moment venu, la raison de cette précipitation vous apparaîtra clairement, » dit Gersen. « Vos bagages ? »

— « On les dirige vers l'astronef, dit Detteras.

— « Lorsqu'ils seront embarqués, nous prendrons le départ. Possédons nous les autorisations nécessaires ?

— « Tout est réglé, » répondit Warweave.

Le petit groupe quitta le bâtiment et se dirigea vers les quais de garage, dont s'approchait déjà une grue automotrice.

Les bagages, qui se composaient de quatre grandes malles et d'autant de valises plus petites, furent rassemblés auprès du vaisseau.

Warweave ouvrit les écoutilles d'accès ; Gersen et Kelle transportèrent les malles dans la cabine. Detteras, payant d'audace, fit une tentative pour prendre le commandement.

— « Nous disposons de quatre compartiments à bord ; Kelle, vous vous installerez dans le tribord arrière ; Warweave dans le bâbord avant, Gersen dans le tribord avant. Nous pourrions aussi bien retirer nos bagages des cabines. »

— « Un moment, dit Gersen, il est un problème qu'il importe de résoudre avant toute chose. »

L'épais visage de Detteras se rembrunit.

— « Comment ? »

— « Notre groupe se compose au moins de deux parties intéressées. Aucune d'elles ne fait confiance à l'autre. Nous allons nous rendre dans l'Au-Delà, c'est à dire dans une zone où n'existe plus aucune législation. Conscients de ce fait, nous nous sommes tous munis d'armes. Je propose que nous enfermions ces armes dans le cabinet de sécurité ; que nous déballions nos bagages et, si nécessaire, que nous nous mettions nus pour faire la preuve que toutes les armes ont été déclarées. Puisque vous êtes trois contre un, l'avantage, s'il existe, se trouvera de votre côté. »

— « C'est là un procédé extrêmement humiliant, » gronda Detteras.

Plus conciliant, Kelle intervint.

— « Gersen ne fait qu'exprimer la réalité des faits. En un mot, je suis de son avis. Et cela d'autant plus que je n'ai pas apporté d'armes. »

Warweave fit un geste d'indifférence.

— « Fouillez moi, fouillez mes bagages ; mais, au nom du ciel, mettons nous en route. »

Detteras secoua la tête, ouvrit sa malle, en retira un projac de très haute puissance, le jeta sur la table.

— « Je conserve des doutes sur la sagesse de cette mesure. Personnellement, je n'ai rien contre Mr. Gersen – mais supposons qu'il nous emmène vers une planète lointaine où l'attendent des complices, que ceux-ci

s'emparent de nous et ne nous remettent en liberté que contre une coquette rançon ? On a vu des choses encore plus étranges. »

Gersen se mit à rire.

— « Si vous vous croyez vraiment en danger, il ne tient qu'à vous de rester ici. Il m'importe peu que vous veniez tous ou un seul d'entre vous. »

— « Que faites-vous de vos propres armes ? » demanda sèchement Warweave.

Gersen apporta son arsenal : une paire de stylets, un projac, une dague et quatre grenades de la taille de marrons.

— « Ma parole, dit Detteras, vous n'y allez pas de main morte. »

— « C'est qu'il m'arrive d'en avoir besoin, » dit Gersen. « Maintenant, les bagages... »

Toutes les armes furent enfermées dans un cabinet dont l'ouverture était commandée par quatre serrures, dont chacun des hommes garda une clé.

La grue s'approcha du vaisseau ; le bras vira lentement. Des crochets s'engagèrent dans des étriers ; l'appareil tressaillit, se trouva suspendu, fut transporté sur le terrain.

Detteras s'approcha du tableau de commande principal, enfonça un bouton qui fit allumer une rangée de lampes vertes.

— « Tout est paré ! Dit-il. Les réservoirs sont pleins, la machinerie en bon état de fonctionnement. »

Kelle s'éclaircit la gorge, apporta une caissette de bois élégamment garnie de cuir rouge.

— « Voici l'un des rationalisateurs du Département, vous détenez le filament de Mr. Techalt, je présume ? »

— « Oui, dit Gersen, j'ai le filament sur moi. Mais rien ne presse. Avant de faire intervenir le moniteur, nous devons atteindre le point zéro, qui est encore fort éloigné. »

— « Très bien, dit Detteras. Quelles sont les coordonnées ? »

Gersen exhiba un papier.

— « Si vous voulez bien me permettre, dit-il poliment, je vais les enregistrer sur le pilote automatique. »

Detteras se leva de mauvaise grâce.

— « Il me semble que nous n'avons plus aucune raison de nous méfier les uns des autres. Nous nous sommes débarrassés de toutes nos armes, tous les problèmes ont été réglés. Il ne nous reste donc plus qu'à nous détendre et à nous conduire amicalement les uns envers les autres. »

— « Avec plaisir, » dit Gersen.

Le vaisseau fut déposé sur l'aire de lancement, la grue se dégaugea et prit du champ. Le petit groupe s'installa dans les sièges de départ ; Detteras déclencha la séquence de lancement automatique. Il y eut une secousse, une sensation d'accélération, et bientôt Alphanor rétrécit à vue d'œil derrière eux.

CHAPITRE 10

Extrait du chapitre *Attel Malagate le Monstre*, dans le livre *Les Princes Démons* par Caril Carphen, publié par la Presse Elucidarienne, New Wexford, Aloysius, Vega :

«...Au cours de ce rapide examen, nous avons constaté à quel point chaque Prince Démon est unique, hautement individualisé et agit selon un style caractéristique.

» Cela est d'autant plus remarquable que l'échelle des crimes de base est limitée et que les doigts suffisent pour les énumérer. Il y a le crime ayant l'intérêt pour mobile : extorsion, vol (qui comprend la piraterie et les raids effectués sur les communautés de colons), escroquerie sous tous ses aspects. Il y a l'esclavagisme dans toutes ses manifestations : capture, vente et usage des esclaves. Le meurtre, la coercition et la torture ne sont que des pratiques accessoires à ces activités. Les diverses catégories de dépravation personnelle sont également limitées et peuvent être classées sous les rubriques : débauche sexuelle, sadisme, actes de violence provoqués par le dépit, le désir de vengeance ou le vandalisme.

» Ce catalogue est sans doute incomplet, et peut-être même illogique, mais je vous le donne au fil de la plume. Je voulais simplement en mettre en évidence la pauvreté fondamentale afin d'illustrer le point suivant : chacun des Princes Démons, en se livrant à l'une ou l'autre de ces atrocités, lui imprime son propre style au point qu'il paraît avoir inventé un crime nouveau.

Dans les précédents chapitres, nous avons examiné le maniaque Kokkor Hekkus et ses théories de l'épouvante absolue ; l'aberrant Viole Faluste, épicurien, sybarite, amateur de cénesthésie.

» Tout différent est Attel Malagate le Monstre, du point de vue du style et de la méthode. Plutôt que de se magnifier, de projeter un contour macroscopique de sa personne et de ses actes dans le but d'hypnotiser ses victimes et d'intimider ses ennemis, Attel Malagate préfère le procédé non moins impressionnant du silence, de l'invisibilité, de l'incognito impersonnel. On ne connaît pas de description de lui. « Malagate » est sans aucun doute un surnom emprunté à quelque légende épique de la Terre antique. Il agit avec une cruauté implacable mais jamais morbide, et

s'il entretient un palais pour ses plaisirs personnels, à la manière de Viole Falushe ou de Howard Alan Trcesong, le secret en est bien gardé.

» Les activités de Malagate sont, au premier chef, l'extorsion et l'esclavagisme. Au Conclave de 1500, qui se tint sur la Planète Smade, auquel prirent part cinq Princes Démons et toute une série de personnages de moindre importance, dans le but de définir et de circonscrire leurs activités, Malagate se vit allouer ce secteur de l'Au-Delà qui se concentre sur l'essaim de Ferrier. Il comprenait une centaine de colonies, de villes et banlieues, sur lesquelles Malagate étend maintenant son pouvoir. Il se heurte rarement à des protestations ou à des plaintes car il lui suffit de citer l'exemple de Mount Plessant, une ville de 5 000 habitants, qui refusa de se plier à ses exigences. Au cours de l'année 1499, il invita quatre autres Princes à se joindre à lui. La junte fondit sur la ville, captura la population tout entière et la réduisit en esclavage.

» Sur la Planète Grabborne, il dirige une plantation d'environ trente mille kilomètres carrés, avec une population d'esclaves évaluée à vingt mille âmes. On y trouve des fermes merveilleusement cultivées, des usines qui construisent des meubles d'une facture exquise, des instruments de musique et des mécanismes électroniques. Les esclaves ne sont pas ouvertement maltraités mais les heures de travail sont longues, les dortoirs insalubres et les commodités sociales réduites au strict minimum. Les punitions consistent en un stage dans les mines, auquel peu survivent.

» L'intérêt que porte Malagate à ses affaires est en général assez diffuse et dépourvu de toute passion, mais il lui arrive fréquemment de le concentrer sur un individu. La Planète Caro se trouve dans un secteur sur lequel aucun autre Prince Démon n'a de prétentions. Le maire de la ville de Desdo, Janow Paradiglia, se fit le propagandiste et l'avocat d'une milice et d'une marine spatiales susceptibles d'assurer la protection de Caro et de détruire Malagate ou tout autre Prince Démon qui s'aviserait de venir attaquer la planète. Malagate s'empara de Janew Paradiglia, le tortura pendant trente-neuf jours, en télévisant la séance entière aux cités de Caro, à toute les planètes de son secteur, et, par un acte de bravade dont il n'était guère coutumier, à la Constellation de Rigel.

» Comme nous l'avons déjà noté, ses appétits personnels

nous sont inconnus. Selon une rumeur qui court avec insistance, il paraîtrait que Malagate se plaît à livrer des combats au sabre, genre gladiateurs, avec ses ennemis les plus habiles. On prétend qu'il fait montre d'une force et d'une habileté surhumaines, et qu'il semble prendre un plaisir particulier à hacher lentement ses adversaires en petits morceaux.

Comme certains autres Princes Démons, Malagate s'assure une réputation de respectabilité et de discrétion dans les territoires de l'Œcumène et, si ce que l'on murmure est exact, il occupe une situation prestigieuse dans l'un des mondes les plus importants de l'Univers...»

*

* *

Alphanor ne fut bientôt plus qu'un disque pâle et flou, perdu dans les étoiles. À l'intérieur du vaisseau, les quatre hommes avaient déjà adopté le rythme de vie serein qui convient aux voyages de longue durée. Kelle et Warweave avaient entrepris une paisible conversation. Detteras, installé devant un hublot, contemplait l'immensité criblée d'étoiles. Quant à Gersen, il observait ses compagnons.

L'un des membres de ce trio n'était qu'un pseudo-humain, Attel Malagate le Monstre, mais lequel ?

Gersen croyait le savoir.

Il ne possédait pas encore de certitude ; sa conviction était basée sur des indices, des probabilités, des suppositions. Pour sa part, Attel Malagate croyait être en sécurité à l'abri de son incognito. Il n'avait aucune raison de soupçonner les véritables desseins de Gersen. Il devait encore le considérer comme un simple explorateur entreprenant, avide de tirer de l'occasion le plus grand profit possible. Tant mieux, pensait Gersen, si ce rôle lui permettait d'identifier son ennemi avec plus de sûreté. Il n'avait d'autre dessein que d'obtenir la libération de Pallis Atwrode, d'exécuter Attel Malagate et, bien entendu, Hildemar Dasce. Si jamais Pallis était morte... Malheur à Dasce.

Gersen observait le suspect à la dérobée. Était-ce bien le véritable Malagate qu'il avait en face de lui ? Quel supplice de toucher au but et d'être condamné à l'inertie. Attel Mahgate, naturellement, possédait ses propres plans. Derrière ce crâne d'apparence humaine, se tramaient des desseins sans commune mesure avec les siens et dont l'aboutissement demeurerait encore obscur.

Gersen pouvait définir au moins trois secteurs d'incertitude dans la situation. Premier point Attel Malagate était-il encore en possession d'armes, avait-il à sa disposition d'autres armes dissimulées préalablement à bord ? Ce

n'était pas impossible, mais Attel Malagate pouvait également se reposer complètement sur les réservoirs de gaz soporifique installés par les soins de Suthiro.

Second point : les deux autres hommes pouvaient être ses complices. C'était une éventualité à envisager, mais beaucoup moins probable.

Troisième point qui s'appuyait sur un jeu de circonstances infiniment moins simple : qu'advierait-il lorsque l'astronef se poserait sur l'étoile morte de Dasce ? L'équation comportait de nombreuses inconnues. Attel Malagate connaissait-il l'existence de la cachette de Dasce et, dans ce cas, la reconnaîtrait-il à vue ? Dans les deux cas, les réponses étaient : Oui, probablement.

Le problème à résoudre consisterait alors à déterminer comment surprendre et capturer ou tuer Hildemar Dasce sans provoquer l'intervention d'Attel Malagate.

Gersen prit une décision. Detteras avait insisté pour qu'une atmosphère amicale règne à bord du vaisseau. Une chose était certaine, elle serait mise à rude épreuve avant longtemps.

Le temps passait. La vie à bord s'écoulait suivant une routine imprégnée de vigilance. Sitôt que l'occasion propice se présenta, Gersen lâcha dans l'espace le cadavre de Suthiro. Avec une vitesse stupéfiante, le vaisseau glissait sans effort vers les étoiles et sa propulsion s'opérait par des moyens qui étaient à peine compréhensibles aux hommes qui le dirigeaient.

On atteignit bientôt les limites de la civilisation humaine et de ses lois. L'astronef pénétra dans l'Au-Delà et se dirigea vers les limites de la galaxie. Gersen exerçait une surveillance constante, mais discrète, sur ses trois compagnons, se demandant lequel témoignerait le premier d'inquiétude, d'anxiété ou de soupçons quant à la destination immédiate.

Ce fut Kelle, mais il était possible que tous trois se fussent concertés à l'écart.

— « Où diable nous menez vous ? » Demanda-t-il d'un ton hargneux. « Je ne vois pas ce qui pourrait attirer un explorateur dans cette région. Nous nous trouvons pratiquement dans l'espace intergalactique. »

Gersen accueillit la question avec calme.

— « Je dois vous avouer que je n'ai pas fait preuve d'une franchise totale envers vous. »

Trois visages se tournèrent d'une pièce, trois paires d'yeux se braquèrent sur lui.

— « Que voulez vous dire ? » intervint Detteras.

— « Rassurez vous, ce n'est rien de sérieux. Je me suis trouvé dans l'obligation de faire un détour. Lorsque j'aurai accompli une certaine mission, nous reprendrons le cours normal de notre voyage. Il leva la main en voyant Detteras s'apprêter à parler. Il ne servirait à rien de me faire des reproches. La situation ne me laissait pas le choix. »

— « Et de quelle situation s'agit-il ? » intervint Warweave d'une voix glaciale.

— « Je me ferai un plaisir de vous fournir toutes les explications désirables et je suis persuadé que vous comprendrez les mobiles qui ont déterminé ma conduite. Avant tout, il semble que je me sois attiré l'inimitié d'un criminel notoire. Il est connu sous le nom de Malagate le Monstre. »

Gersen examina tour à tour ses interlocuteurs.

— « Vous avez certainement entendu parler de lui. C'est l'un des Princes Démons. La veille de notre départ, l'un de ses lieutenants, un individu appelé Hildemar Dasce, a enlevé une jeune femme à laquelle je m'intéresse et l'a emmenée sur sa planète personnelle. J'ai des obligations envers cette jeune femme. Elle expie durement une faute qu'elle n'a pas commise, car en s'attaquant à elle, Attel Malagate espère me punir ou m'intimider. Je crois avoir repéré la planète de Dasce. J'ai l'intention de délivrer cette jeune femme et j'espère que vous voudrez bien m'accorder votre concours. »

Detteras prit la parole d'une voix que la rage rendait méconnaissable.

— « Pourquoi ne nous avez vous pas parlé de vos projets avant le départ ? Vous insistiez pour partir, vous nous avez contraints d'annuler nos rendez vous, ce qui nous a causé le plus grand préjudice... »

— « Je comprends votre ressentiment, » répondit doucement Gersen, « mais comme je ne dispose moi-même que d'un temps limité, j'ai pensé qu'il valait mieux combiner les deux projets. »

Il sourit tandis que le cou de Detteras s'enflait de fureur.

— « Le ravisseur aurait emmené la jeune femme dans une planète située dans cette région ? » dit Kelle d'un ton songeur.

— « Je le pense, ou du moins je l'espère. »

— « Et vous comptez sur notre participation pour la libérer ? »

— « Oh ! d'une manière passive. Je vous demande simplement de ne pas intervenir. »

— « Supposons que le ravisseur vous tue. »

— « Cette éventualité n'est pas exclue, mais je possède l'avantage de la surprise. Il doit se sentir en parfaite sécurité et je n'aurai probablement pas beaucoup de peine à le maîtriser. »

— « À le maîtriser ? » s'enquit Warweave sur un ton délicatement sarcastique.

— « À le maîtriser ou à le tuer. »

À ce moment se produisit un déclic dans le Jarnell et l'appareil reprit progressivement la vitesse de croisière. Devant le vaisseau, était apparue une étoile d'un rouge sombre. Si elle était double, sa compagne demeurerait encore invisible.

— « Comme je vous l'ai dit, reprit Gersen, la surprise constitue mon principal atout et, pour cette raison, je dois vous demander de ne plus faire usage dorénavant de la radio, soit par inadvertance, soit par malice. »

Il avait déjà rendu le poste de radio temporairement inutilisable, mais il ne voyait aucune raison de mettre Attel Malagate sur ses gardes.

— « Je vais vous exposer mon plan afin d'éviter toute méprise. Je vais amener l'appareil suffisamment près, pour examiner la surface de l'étoile, mais cependant hors de la portée des radars qui pourraient détecter notre présence. Si j'aperçois l'habitation de Dasce, je m'éloignerai à l'autre bout de l'astre et je reviendrai en vol rasant pour me poser le plus près possible de sa retraite. Ensuite, je me servirai de la plate-forme volante pour accomplir le reste de ma mission. Votre rôle se bornera à attendre mon retour. À ce moment, nous reprendrons notre voyage vers la planète de Teehalt. Je sais que je puis compter sur votre concours, parce que j'emporterai le filament du moniteur pour le cacher dans un endroit connu de moi seul. Si je suis tué, le filament sera perdu. Naturellement, j'aurai besoin des armes qui se trouvent dans le compartiment de sécurité, mais je ne vois pas ce que vous pourriez objecter à cela. »

Nul ne souffla mot. Gersen étudiait leurs visages avec amusement. Attel Malagate devait se trouver en présence d'un dilemme exaspérant. Qu'il intervînt pour prévenir Dasce, et Gersen risquait de se faire tuer. Dans ce cas, il pouvait dire adieu à la planète de Teehalt. Demanderait-il la grâce de Dasce en échange de la planète ? Gersen était certain de sa décision ; la dureté d'Attel Malagate était bien connue.

Detteras poussa un profond soupir.

— « Gersen, vous êtes un homme subtil. Vous nous avez mis dans une situation telle que la raison la plus élémentaire nous commande de nous plier à vos désirs. »

— « Je vous assure que les mobiles de ma conduite sont irréprochables. »

— « Je sais, je sais : la demoiselle en détresse. Tout cela est très beau ; nous ne voudrions pas lui refuser la chance d'être sauvée. Ce qui m'exaspère, ce n'est pas votre objectif mais votre manque de franchise – vous auriez dû nous dire la vérité. »

N'ayant rien à perdre, Gersen affecta la contrition.

— « En effet, j'aurais dû vous mettre au courant. Mais j'ai tellement l'habitude d'agir seul. Quoi qu'il en soit, la situation est maintenant telle que je l'ai décrite. Puis-je compter sur votre concours à tous ? »

— « Hum, » dit Warweave, « nous n'avons guère le choix et vous le savez parfaitement. »

— « Mr. Kelle ? » demanda Gersen.

Kelle inclina la tête.

— « Mr. Detteras ? »

— « Comme l'a fait remarquer Warweave, nous n'avons pas le choix. »

— « Dans ce cas, je vais poursuivre l'exécution de mon plan. Le monde sur lequel nous allons nous poser est une étoile morte et non pas une planète. »

— « Et la pesanteur ? Ne rendra-t-elle pas le séjour pénible ? » intervint

Kelle.

— « Nous le saurons bientôt. »

Warweave tourna les talons et s'approcha du hublot pour examiner la naine rouge qui grossissait à vue d'œil. Son obscure compagne était devenue maintenant visible. C'était un vaste disque d'un gris brunâtre marbré de noir et d'ocre foncé, dont le diamètre était de trois fois celui d'Alphanor. Gersen éprouva une surprise agréable en découvrant l'espace adjacent riche en matière. L'écran radar indiquait des douzaines de minuscules planétoïdes et de satellites qui orbitaient autour de chacune des étoiles. On pouvait s'approcher de l'étoile morte sans guère risquer d'être détecté. Le pilote automatique réduisit la vitesse une première fois. Une seconde manœuvre l'amena à une allure réduite, à quatre cent mille kilomètres au-dessus de la masse imposante de l'étoile.

La surface apparaissait floue et sans grands reliefs, avec de vastes étendues couvertes d'une matière qui ressemblait à des océans de poudre de chocolat. L'astre se découpait avec netteté et précision sur l'espace d'un noir profond, ce qui était l'indice d'une atmosphère fort ténue. Gersen s'approcha du macroscope afin d'inspecter la surface. Le relief jaillit aussitôt dans la perspective. Des chaînes de montagnes volcaniques parsemaient la surface ; le sol était creusé par un véritable réseau de crevasses et de fissures, au milieu duquel surgissaient maints pitons volcaniques isolés, des centaines de volcans, les uns en activité, les autres morts ou assoupis. Gersen orienta le réticule de l'appareil sur un pic aigu situé sur la ligne de démarcation entre le jour et la nuit. L'objet paraissait immobile par rapport à la ligne d'ombre. Apparemment l'astre éteint tournait toujours la même face vers sa compagne. Si tel était le cas, la retraite de Dasce devait presque à coup sûr se trouver du côté éclairé, probablement près de l'équateur, sensiblement au sommet de la calotte éclairée. Il étudia soigneusement la région intéressée sous un très fort grossissement. La surface était étendue et comportait des douzaines de cratères volcaniques, grands et petits.

Gersen chercha pendant une heure. Warweave, Kelle et Detteras l'observaient avec des degrés divers d'impatience et d'hostilité sardonique.

Gersen vérifia la logique de ses déductions ; il ne semblait pas qu'il eût commis d'erreur. La naine rouge avait figuré dans la page du Répertoire de Dasce dont l'aspect témoignait d'un usage fréquent ; elle se trouvait bien dans le volume elliptique prévu par le calcul ; enfin, elle était double. Et selon toute vraisemblance, le cratère de Dasce devait se trouver quelque part dans la région ensoleillée que l'appareil survolait.

Une curieuse formation du relief attira son regard : c'était un plateau carré d'où rayonnaient cinq chaînes de montagnes, comparables aux doigts d'une main. Ce qu'avait dit le Troll de Melnoy lui revint en mémoire : « Le Ravin de l'Ongle du Pouce. » En poussant le grossissement au maximum, Gersen examina la région qui correspondait à l'ongle du pouce. Un petit cratère s'y trouvait effectivement. Il apparaissait d'une couleur légèrement différente,

d'une structure sensiblement dissemblable des voisins. Et, à l'endroit où le soleil venait frapper la paroi intérieure du ravin, n'y avait-il pas un éclair ? Et au-dessous, un petit trait blanc ?

Gersen réduisit le grossissement pour étudier le terrain environnant. Bien que Dasce fût probablement dans l'incapacité de détecter la présence d'astronefs à des distances planétaires, ses radars pouvaient fort bien l'avertir de l'approche de vaisseaux se préparant à l'atterrissage. Si Gersen se laissait choir derrière l'horizon pour revenir en rase-mottes se poser à proximité du plateau formant la paume de la main, il aurait toutes les chances de surprendre Dasce. Il inséra dans l'ordinateur le programme nécessaire, enclencha le pilote automatique. Le vaisseau vira et commença la descente. Kelle, incapable de contenir sa curiosité, demanda :

— « Eh bien, avez-vous trouvé ce que vous cherchiez ? »

— « Je crois ! » dit Gersen.

— « Si vous avez la maladresse de vous faire tuer, vous nous laisserez dans de beaux draps, » dit Kelle.

Gersen hocha la tête.

— « C'est justement ce que je tentais de vous faire comprendre il y a quelques minutes. Je suis persuadé que vous ne me refuserez pas votre concours, au moins passif. »

— « Nous nous sommes déjà mis d'accord là-dessus. »

L'étoile sombre était maintenant toute proche. L'appareil se posa sur un redan de pierre brune ; à quatre cents mètres d'une levée de collines basses et noires. La pierre avait la texture de la brique. La plaine environnante offrait une surface qui ressemblait à de la boue séchée de couleur brune.

Au-dessus de leurs têtes, la naine rouge déployait son large disque. L'appareil produisit une ombre portée d'un noir intense. Un vent léger faisait voler de légères boucles de poussière à travers la plaine, poussant une poudre d'un bleu verdâtre dans les fissures disposées en arêtes de poisson.

Detteras paraissait préoccupé.

— « Je ne trouve pas juste que vous emportiez le filament. Pourquoi faire de nous les victimes de votre échec ? »

— « Je n'ai pas l'intention de me laisser tuer, Mr. Detteras. »

— « Les plans les mieux établis ne réussissent pas obligatoirement. »

— « Dans ce cas, vos ennuis seraient bien peu de chose comparés aux miens. Puis-je disposer de mes armes ? »

Le compartiment fut ouvert. Les trois hommes surveillaient étroitement Gersen pendant qu'il s'armait. Il scruta les trois visages. Dans le cerveau de l'un de ces hommes, s'échafaudaient fiévreusement de perfides machinations. Observerait-il la neutralité promise ?

C'était une chance à courir. À supposer qu'il se soit trompé : que la planète ne fût pas celle de Dasce et qu'Attel Malagate en fût averti – à supposer qu'intuitivement, Attel Malagate soupçonnât ses desseins – ne serait-

il pas prêt à renoncer à la planète de Techalt afin d'abandonner Gersen sur l'étoile morte ? Mais Gersen pouvait prendre une assurance contre une telle éventualité ; il aurait été fou de s'en priver. Il revint à la salle des machines et démontra un appareil minuscule mais dont la présence conditionnait le fonctionnement du réacteur. Ingéniosité et patience suffisaient à procurer une rechange en cas de besoin. Il le glissa dans sa poche en compagnie du filament.

Warweave, debout sur le seuil, assista à l'opération mais ne fit aucun commentaire.

Gersen revêtit une combinaison étanche avec réservoirs d'air comprimé et quitta le vaisseau. Il ouvrit l'écotille de proue et fit descendre la petite plateforme volante, y chargea une combinaison de rechange, des réservoirs d'oxygène supplémentaires et, sans autre cérémonie, se mit en route pour le Ravin de l'Ongle du Pouce, volant en rase-mottes, l'atmosphère ténue sifflant contre le pare-brise.

Le paysage était étrange, même pour des yeux accoutumés aux planètes les plus excentriques : le sol était constitué par une surface spongieuse sombre, interrompue ça et là par des pitons volcaniques et un moutonnement de collines noires et basses. Il s'agissait peut-être de véritable matière stellaire – scories demeurées après l'extinction des feux ou encore sédiments tombés de l'espace. Probablement des deux. La conscience qu'il avait de survoler la surface d'une étoile morte contribuait-elle à lui donner cette impression d'étrangeté et d'irréalité ? L'atmosphère ténue était d'une transparence absolue. Les horizons étaient prodigieusement lointains, le panorama semblait infini. Et au-dessus de sa tête, l'énorme sphère de la naine rouge occupait le huitième du firmament.

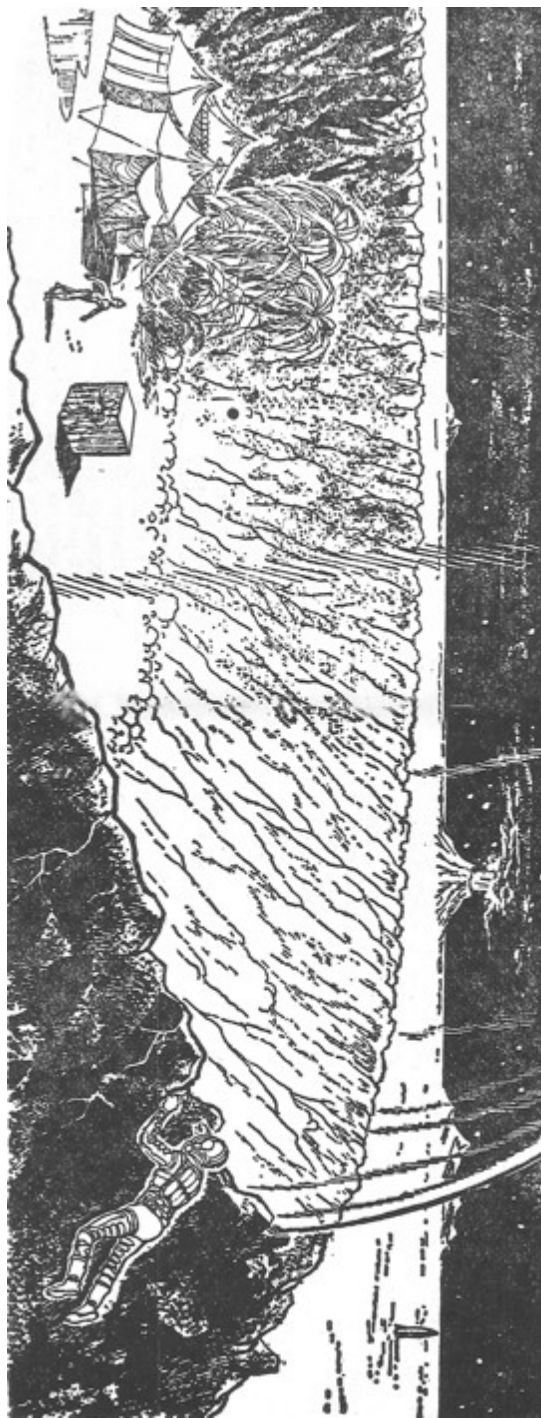
Le sol s'éleva bientôt pour former l'épaule du plateau, lequel constituait la paume de la main qui avait été édifée par une gigantesque coulée de lave. Gersen vira sur la droite. Au loin, il pouvait apercevoir une rangée de collines noires qui semblaient s'accroupir sur le paysage comme un monstrueux tricératops pétrifié. C'était le « pouce » à l'extrémité duquel s'élevait le volcan de Dasce. Gersen rasait le sol, se dissimulant autant que possible derrière tous les obstacles qui se présentaient sur sa route, les contournant en suivant au plus près les parois du plateau et se rapprochant ainsi de la ligne des pics noirs en dents de scie.

Lentement, avec des précautions infinies, il commença l'ascension des pentes, le ronronnement des réacteurs réduit à un murmure par l'air raréfié. Dasce aurait pu installer des détecteurs sur les pentes, mais la chose était peu probable. De telles précautions eussent été superflues. Pourquoi attaquer du sol, lorsqu'il était si simple de lancer une torpille de l'espace ?

Gersen atteignit la crête. Devant lui, à quelque trois kilomètres, se trouvait le volcan qui devait abriter le repaire de Dasce. Sur le côté, posé à même la plaine qui s'étendait à perte de vue, se trouvait un objet dont la vue

lui procura le plus grand sentiment de soulagement qu'il lui eût jamais été donné de ressentir : un petit astronef.

Son hypothèse se trouvait vérifiée. Ici se trouvait, en toute certitude, le Ravin de l'Ongle du Pouce ; ici se trouvait le repaire de Hildemar Dasce. Et Pallis Atwro. Gersen atterrit sur la plate-forme et poursuivit son chemin à pied, se dissimulant derrière tous les accidents de terrain, évitant les endroits qui auraient pu abriter des détecteurs. Ces mesures de prudence ne lui paraissaient que de simples formalités. Le destin ne l'avait pas conduit jusque là pour le vouer à l'échec. Il gravit les pentes où se mêlaient le basalte, l'obsidienne et le tuf. Parvenu sur la crête du cratère, il risqua un œil. Un peu plus loin, s'élevait un dôme transparent constitué par un réseau de câbles minces et recouvert d'une fine membrane, distendue par la pression interne. Le cratère ne présentait qu'une faible largeur et ses parois, de verre volcanique strié, affectaient une forme cylindrique presque parfaite.



Au fond du cratère, Dasce s'était livré à quelques aménagements sommaires destinés à figurer un semblant de paysage. Il y avait là une mare d'eau saumâtre, un bouquet de palmiers, un enchevêtrement de végétation

rude. Gersen ressemblait à un dieu implacable, au dieu de la vengeance.

Au centre du cratère, on apercevait une cage et, dans cette cage ; un homme nu était assis. Grand, hagard, son visage était ravagé, son corps tordu, sillonné de centaines de cicatrices. Gersen se souvint comment, aux dires de Suthiro, Dasce avait perdu ses paupières. Un nouveau regard lui remit en mémoire les photographies qui tapissaient le salon de Dasce. C'était cet homme qu'elles représentaient.

Il promena son regard alentour. Immédiatement au-dessous de lui, se trouvait une sorte de pavillon en tissu noir, une série de tentes intercommunicantes. Pas le moindre signe de Hildemar Dasce. On accédait probablement au cratère par un tunnel creusé dans le flanc du volcan.

Gersen se déplaça avec précaution le long de la crête et embrassa du regard l'ensemble du paysage. La plaine poreuse d'un noir brunâtre s'étendait à perte de vue dans trois directions. À proximité, se trouvait l'astronef qui, dans cette atmosphère limpide, ressemblait plutôt à un jouet d'enfant.

Gersen reporta son attention vers le dôme qui se trouvait à portée de sa main. Avec son couteau, il fit une petite entaille dans la membrane, puis s'installa pour attendre les événements.

Dix minutes se passèrent avant que la chute de pression déclenchât un signal d'alarme. À ce moment, de l'une des tentes, surgit Hildemar Dasce.

Il ne portait pour tout vêtement que des culottes blanches bouffantes. Son torse, teint de pourpre passé, était couvert de muscles saillants. Il écarquillait ses yeux sans paupières, et ses joues bleues faisaient un contraste saisissant avec son fond de teint vermillon.

Il traversa le fond du cratère. Le prisonnier qui se trouvait à l'intérieur de la cage le suivait d'un regard attentif.

Dasce disparut. Gersen se dissimula dans une crevasse. Dasce apparut bientôt sur la plaine en combinaison pressurisée, portant un coffret à la main. Il escalada les parois du cratère à longues enjambées souples, passant non loin de Gersen.

Il déposa le coffret à ses pieds, en tira un projecteur, balaya la surface du dôme avec le pinceau lumineux. L'air intérieur était évidemment additionné d'un produit fluorescent, car la fuite se signala immédiatement en jaune. Dasce se dirigea vers l'entaille et se pencha pour l'examiner. Gersen perçut le soupçon qui naquit aussitôt dans l'esprit de l'homme accroupi. Celui-ci se redressa, explora du regard les alentours, cependant que Gersen se faisait tout petit au fond de sa crevasse.

Lorsqu'il risqua un œil, à nouveau, Dasce s'était mis à réparer l'entaille au moyen d'un emplâtre et de colle. L'opération ne demanda guère plus d'une minute. Puis Dasce remplaça le matériel dans son coffret et se redressa. Il jeta un nouveau regard scrutateur sur le bord du volcan, la pente et la plaine ; puis, n'apercevant rien de suspect, il entreprit de redescendre la pente.

Gersen sortit de sa cachette et le suivit à moins de cinq mètres de distance.

Dasce, bondissant de roche en roche, ne jetait pas un regard en arrière – jusqu'au moment où Gersen heurta un caillou qui dégringola bruyamment la pente. Dasce fit halte et se retourna brusquement. Gersen avait déjà disparu derrière un rocher.

L'homme reprit sa route. Gersen le suivait de près. Parvenu au bas de la pente, un son, une vibration lui donna l'éveil. Une fois de plus il se retourna... et se trouva nez à nez avec une silhouette qui bondissait sur lui. Gersen vit la bouche molle s'ouvrir sous le coup de la surprise, puis il frappa. Dasce s'écroula, culbuta, roula, bondit sur ses pieds et se mit à courir gauchement en direction du sas. Gersen visa l'une des longues cuisses et appuya sur la détente. L'homme tomba.

Gersen le saisit par les chevilles, le traîna jusqu'au sas, claqua la porte extérieure. Dasce se débattait et donnait force coups de pied, tandis que son visage rouge et bleu grimaçait hideusement. Gersen braqua sur lui son projac, mais l'autre essaya de le faire sauter d'un coup de pied. Gersen tira de nouveau, immobilisant la seconde jambe du personnage. Cette fois, l'autre demeura immobile, roulant des yeux de sanglier aux abois. Au moyen d'un rouleau de ruban adhésif qu'il avait apporté pour cet usage, Gersen ligota les chevilles de Dasce. Puis il saisit son bras avec toutes les précautions d'usage, le tordit et le ramena en arrière, ce qui eut pour effet de mettre son adversaire le nez contre terre. Bientôt, après une courte lutte, Dasce se trouva proprement ligoté, les mains derrière le dos.

Le mécanisme du sas avait automatiquement rempli l'espace d'air. Gersen retira le globe transparent qui recouvrait le visage de Dasce.

— « Nous refaisons connaissance, » dit Gersen d'une voix mondaine.

L'autre ne souffla mot.

Gersen le traîna sur le sol du cratère. Le prisonnier qui se trouvait dans l'intérieur de la cage bondit sur ses pieds et se pressa aux barreaux, contemplant Gersen comme s'il avait devant lui un archange tombé du ciel avec ailes, trompette et auréole.

Gersen s'assura de la solidité des liens qui immobilisaient Dasce et partit en courant vers la tente, le projac au poing, s'attendant à voir surgir un serviteur ou un spadassin. Le prisonnier le regardait faire avec des yeux incrédules.

Pallis Atwrode était recroquevillée sous un drap sale, le visage tourné contre la paroi. Il n'y avait personne d'autre dans le repaire. Gersen toucha son épaule nue et, avec une sorte de fascination, vit sa peau se hérissier. L'horreur se mêla à l'exaltation et lui noua l'estomac avec une violence qu'il n'aurait jamais imaginée.

— « Pallis, » dit-il, « Pallis, c'est moi, Kirth Gersen. »

Les mots lui parvenaient étouffés par le casque que Gersen portait encore ; pour toute réponse, elle se contenta de se recroqueviller encore davantage. Il la fit basculer sur le dos. Elle tenait les paupières closes. Son

visage autrefois espiègle et charmant était livide.

— « Pallis, » reprit Gersen, « ouvrez les yeux. C'est Kirth Gersen ! Vous êtes sauvée. »

Elle secoua légèrement la tête, sans desserrer les paupières.

Gersen tourna les talons. Sur le seuil de la tente, il fit volte-face. Elle avait les yeux grands ouverts mais elle les referma instantanément.

Gersen la quitta et visita le cratère de fond en comble, s'assurant qu'il n'avait à redouter la présence d'aucun autre ennemi. Puis il revint vers Dasce.

— « Jolie propriété que vous avez là, » dit-il sur le ton de la conversation. « Un peu difficile à trouver, lorsque les amis veulent vous faire une visite surprise. »

— « Comment avez-vous fait pour me découvrir ? » interrogea Dasce d'une voix gutturale. « Nul ne connaît l'emplacement de ma retraite. »

— « Sauf votre patron. »

— « Il l'ignore. »

— « Comment croyez-vous que je l'ai découverte ? »

Dasce demeura silencieux. Gersen se dirigea vers la cage, ouvrit la porte et fit signe au prisonnier de sortir se demandant si l'homme avait perdu l'esprit au cours de sa captivité.

— « Sortez ! »

Le prisonnier sortit clopin-clopat.

— « Qui êtes-vous ? »

— « Qu'importe ? Vous êtes libre. »

— « Libre ? »

L'homme mâchonna le mot de ses mâchoires décharnées, se retourna pour contempler Dasce.

— « Et *lui* ? » Dit-il d'une voix respectueuse.

— « Je vais bientôt le tuer. »

— « Je dois rêver, » dit l'homme doucement.

Gersen revint auprès de Pallis. Elle était assise sur le lit, enveloppée du drap. Ses yeux étaient ouverts. Elle regarda Gersen, se leva et s'évanouit.

Gersen la souleva dans ses bras et la transporta jusqu'au sol du cratère. L'ex captif contemplait toujours Dasce à distance respectueuse.

— « Comment vous appelez-vous ? » lui demanda Gersen. L'homme eut un moment d'affolement.

— « Je suis Robin Rampold, » dit-il d'une voix à peine perceptible. « Et vous... vous êtes son ennemi ? »

— « Je suis son exécuteur. »

— « C'est merveilleux, » souffla Rampold. « Il y a tant d'années... je ne me souviens même plus depuis combien de temps je suis ici. »

Les larmes se mirent à ruisseler sur ses joues. Il regarda la cage, s'en approcha, l'étudia, puis reporta son regard sur Gersen.

— « Je connais cet endroit comme ma poche, depuis la moindre fissure,

la moindre crevasse, jusqu'au plus infime fragment de cristal ou de métal. » Sa voix s'évanouit. Soudain il demanda : « En quelle année sommes-nous ? »

— « En 1524. »

Rampold parut rapetisser à vue d'œil.

— « Je ne me doutais pas qu'il y eût si longtemps. J'ai tellement oublié. Il leva les yeux vers le dôme. Ici, il n'y a ni jour ni nuit... rien que cet éternel soleil rouge. Lorsque Dasce s'en va, il ne se passe plus rien... Je suis demeuré dix-sept ans dans cette cage. Et maintenant je suis libre. »

Il s'approcha de Dasce et l'examina. Gersen le suivit. Rampold reprit :

— « Il y a de cela longtemps, bien longtemps, nous étions des gens différents. Je lui ai donné une leçon. Je l'ai fait souffrir. C'est ce seul souvenir qui m'a fait vivre. »

Dasce eut un rire qui ressemblait au croassement d'un corbeau.

— « J'ai fait mon possible pour vous payer de retour ! » Il leva les yeux vers Gersen. « Profitez de votre avantage pour me tuer, sinon je vous traiterai de la même manière. »

Gersen réfléchissait. Dasce devait mourir. Il n'éprouverait pas le moindre scrupule lorsque le moment serait venu. Mais, derrière ce front rouge, se trouvaient des renseignements dont il avait besoin. Comment les obtenir ? Par la torture ? Gersen se doutait bien que Dasce ne ferait que rire pendant qu'on le dépècerait membre à membre. Par la ruse ? Il scruta le brutal visage rouge et bleu. Dasce ne cilla pas. Gersen se tourna vers Rampold.

— « Pourriez-vous piloter l'astronef de Dasce ? »

L'homme secoua tristement la tête.

— « Dans ce cas, il faudra bien que vous m'accompagniez. »

— « Et *lui* ? » dit Rampold d'une voix agitée.

— « Je le tuerai peut-être. »

— « Donnez le moi, » dit Rampold à voix basse.

— « Non ! »

Gersen revint auprès de Dasce. D'une façon ou d'une autre, il fallait l'amener à révéler l'identité d'Attel Malagate. Une question directe serait plus nuisible qu'utile.

— « Dasce, » demanda-t-il, « pourquoi avez-vous amené Pallis Atwrode ici ? »

— « Elle était trop belle pour que je la tue, » répondit Dasce avec désinvolture. « Pourtant, j'adore tuer les jolies femmes. »

Gersen sourit. Dasce espérait peut-être le faire sortir de ses gonds.

— « Peut-être vivrez-vous pour regretter vos crimes, peut-être pas. »

— « Qui vous a envoyé ici ? » demanda Dasce.

— « Quelqu'un qui savait. »

Dasce secoua lentement la tête.

— « Il n'y en a qu'un, et celui-ci ne vous a pas envoyé. »

Raté, pensa Gersen. Il était difficile de tromper Dasce. Tant pis. Il l'emmènerait à bord du vaisseau. Dans ce milieu, une réaction finirait bien par

se produire.

Nouveau problème. Il n'osait pas laisser Rampold seul en tête à tête avec Dasce... même pas le temps nécessaire pour ramener la plate-forme. Rampold pouvait tuer Dasce à moins que celui-ci ne le persuade de le libérer.

Après une servitude de dix-sept années, était-il capable de résister à la volonté de son tortionnaire ? Et Pallis Atwrode ?

Se retournant, il la découvrit qui s'encadrait dans la porte. Enroulée dans un drap, elle le fixait, les yeux hagards. Elle se recroquevilla à son approche. Gersen n'aurait su décider si elle l'avait ou non reconnu.

— « Pallis, c'est moi, » Kirth Gersen.

L'air lugubre, elle hocha la tête.

— « Je sais. » Elle jeta un coup d'œil à la masse informe d'Hildemar Dasce. « Vous l'avez attaché, » dit-elle d'une voix où l'étonnement se mêlait à l'inquiétude.

— « C'est le dernier de ses soucis. »

Elle lui lança un regard circonspect. Gersen ne parvenait pas à deviner ses pensées.

— « Vous n'êtes... Vous n'êtes donc pas amis tous les deux ? »

Un malaise inconnu jusqu'alors s'empara de Gersen.

— « Non, bien entendu, je ne suis pas un ami de Dasce. C'est ce qu'il vous a dit ? »

— « Il a dit... il a dit... » Pallis se détourna et posa un regard perplexe sur le prisonnier.

— « Il ne profère que des mensonges. »

Gersen scruta le visage de la jeune fille pour essayer de mesurer les ravages causés par le choc qu'elle avait reçu.

— « Tout... va bien ? »

Pallis évita son regard.

— « Je vous ramène à Avente, » annonça doucement Gersen. « Vous êtes sauvée. »

Le visage toujours dépourvu d'expression, elle acquiesça. Si au moins elle avait trahi une émotion quelconque, le soulagement, la souffrance, la colère même !

Avec un soupir, Gersen tourna la tête. Il ne savait toujours pas comment se transporter sur la plate-forme. Il n'osait laisser Pallis ou Rampold seuls avec Dasce ; leur servitude avait duré trop longtemps.

Replaçant le casque transparent sur la tête de Dasce, il traîna son corps par le tunnel jusqu'à la plaine, hors de la vue des deux autres.

Ses réacteurs fonctionnant à plein régime, la plate-forme surchargée contourna précipitamment le plateau, en soulevant un nuage de poussière qui retomba avec une rapidité surprenante dans l'atmosphère raréfiée. Devant lui, se dressait l'astronef, dérisoire sur le vaste horizon. Gersen se posa le plus près possible de l'écouille d'accès. Le projac à portée de la main, il gravit l'échelle

de coupée.

De l'intérieur, Attel Malagate avait observé son approche, identifié son chargement. Il lui était impossible de deviner ce que Dasce lui avait dit. Il devait être la proie d'une cruelle indécision. En reconnaissant le vaisseau, Dasce pourrait soupçonner qu'Attel Malagate se trouvait à bord, mais sans en être sûr.

Le sas se ferma, les pompes entrèrent en action, la porte intérieure s'ouvrit. Gersen pénétra dans la cabine. Kelle, Detteras et Warweave se trouvaient en des coins divers de la pièce. Ils le regardèrent venir sans aménité. Aucun ne fit un mouvement.

Gersen retira son casque.

— « Me voici de retour. »

— « C'est ce que nous voyons, » dit Detteras.

— « J'ai réussi, » dit Gersen, « je ramène un prisonnier : Hildemar Dasce. Je vous préviens : cet homme est un assassin sans vergogne. Il est prêt à tout. J'ai l'intention de le soumettre à un régime rigoureux. Je vous demande aux uns et aux autres de ne pas intervenir ni entrer en communication avec cet individu. Les deux autres personnes sont un homme que Dasce a séquestré pendant dix-sept ans dans une cage et la jeune femme qu'il a récemment enlevée. Cette épreuve semble avoir provoqué des répercussions sur sa raison. Elle logera dans ma cabine. J'enfermerai Dasce dans la soute. L'autre homme, Robin Rampold, ne sera que trop heureux de se contenter d'un divan. »

— « Ce voyage devient plus abracadabrante d'heure en heure, » dit Warweave.

Detteras se leva dans un mouvement d'impatience.

— « Pourquoi ramener ce Dasce à bord ? Vous auriez mieux fait de le tuer. »

— « Mettons que je sois trop délicat pour accomplir un meurtre de sang-froid. »

Detteras fit entendre un rire sarcastique.

— « Reprenons notre route. Nous avons tous hâte de terminer ce voyage aussi rapidement que possible. »

Gersen fit monter Rampold à bord du vaisseau, en compagnie de Pallis Atwrode ; puis, au moyen d'un palan, il réintégra la plate-forme volante dans la soute avec Dasce à bord, après quoi il lui retira son casque.

Le prisonnier darda sur lui ses yeux furibonds sans prononcer une parole.

— « Peut-être verrez-vous ici un personnage qui ne vous est pas inconnu, dit Gersen. Pour éviter toute interférence avec ses plans, il se refuse à livrer sa véritable identité à ses deux collègues. Vous feriez mieux de tenir votre langue. »

Dasce ne répliqua pas. Gersen se mit en devoir de l'immobiliser avec un luxe de précautions. Au centre d'un long câble, il pratiqua une boucle qu'il noua et assujettit étroitement au cou de Dasce. Cela fait, il lia les extrémités du câble aux parois opposées de la soute, en lui imprimant la plus grande

tension possible. Le prisonnier se trouvait maintenant isolé au centre de la soute, maintenu par le câble qui s'étendait de part et d'autre de son corps, à une distance de trois mètres des cloisons. Même en disposant de ses mains, il lui serait impossible de se libérer.

Gersen trancha les liens qui réunissaient ses chevilles et ses poignets. Instantanément, l'autre frappa. Gersen esqua le coup et lui asséna un coup de crosse sur le crâne. Dasce demeura suspendu au câble, évanoui. Gersen lui retira sa combinaison pressurisée, fouilla sa culotte blanche, mais ne trouva rien. Il vérifia une dernière fois les liens puis revint au salon principal, après avoir verrouillé la soute derrière lui.

Rampold s'était débarrassé de sa combinaison et s'était assis dans un coin. Detteras et Kelle avaient fait de même pour Pallis Atwrode et lui avaient passé des vêtements de rechange. Kelle jeta un regard de reproche à Gersen.

— « C'est Miss Atwrode, la secrétaire du bureau de réception de notre Département. Que diable fait-elle en ce lieu ? »

— « La réponse est d'une simplicité enfantine, » dit Gersen. « J'ai fait sa connaissance le premier jour où je me suis rendu à l'Université et je lui ai demandé de sortir en ma compagnie le soir même. Par méchanceté pure, Hildemar Dasce l'a enlevée après m'avoir assommé. Il était de mon devoir de voler à son secours, je pense ! »

Kelle eut un mince sourire.

— « Je ne pense pas que nous puissions vous le reprocher. »

— « Je pense qu'à présent nous allons pouvoir reprendre notre destination originelle, » dit Warweave d'une voix sèche comme le claquement d'un fouet.

— « Oui, » grommela Detteras.

— « Telle est bien mon intention. »

— « Nous y allons ? »

— « Oui, » grommela Detteras. « Plus tôt nous aurons terminé ce voyage fantastique, mieux cela vaudra. »

L'étoile sombre et sa rouge compagne se confondirent bientôt dans l'espace. Dans la soute, Hildemar Dasce avait repris ses sens et murmurant une bordée de jurons, il s'efforça de desserrer ses liens s'acharna sur les nœuds à s'en écorcher les doigts et ne cessa d'attaquer les fibres métalliques du câble que lorsqu'il eut les ongles brisés. Puis il essaya une nouvelle méthode. Prenant appui sur le plancher, il s'efforçait, en se lançant à droite puis à gauche de desserrer les nœuds qui le retenaient aux cloisons opposées. Il ne réussit qu'à se blesser le cou.

Convaincu qu'il n'y avait rien à faire, bien que ses mains et ses pieds fussent libres, il mit fin à ses inutiles exercices, le souffle haletant. Il bouillait de rage et de dépit. Comment Gersen avait-il fait pour découvrir l'étoile rouge ? Nul autre que lui-même – et Attel Malagate – ne connaissait sa situation. Dasce passa en revue les occasions dans lesquelles il avait trompé ou circonvenu Attel Malagate et se demanda s'il n'allait pas recevoir le

châtiment de ses trahisons.

Dans le salon, Gersen s'était assis sur un divan, plongé dans ses réflexions. Les trois administrateurs d'université – dont l'un n'était pas un homme – faisaient bande à part, côté proue. Il y avait Kelle : manières suaves, dédaigneuses, physique compact ; Warweave : distant, taciturne ; Detteras : massif, agité, d'humeur obligeante. Gersen surveillait son suspect, analysant chacun de ses actes, de ses mots, de ses gestes, cherchant le signe qui lui fournirait la certitude absolue dont il avait besoin. Pallis Atwrode était assise à quelque distance, perdue dans une songerie vague. De temps en temps, son visage était secoué par un tic et ses doigts s'enfonçaient dans ses paumes.

Gersen n'éprouverait pas le moindre scrupule à tuer Hildemar Dasce.

Robin Rampold se tenait, absorbé, devant la bibliothèque contenant les microfilms ; il parcourait le répertoire en passant ses doigts sur son long menton osseux. Il se retourna, jeta un regard dans la direction de Gersen, traversa la pièce avec une démarche de loup et, d'une voix polie au point d'en être obséquieuse, demanda :

— « Et *lui*... est-il vivant ? »

— « Pour le moment. »

L'homme hésita, ouvrit la bouche, la referma. Enfin, il demanda timidement :

— « Que comptez-vous faire de lui ? »

— « Je ne sais pas encore, » dit Gersen. Je veux me servir de lui.

Rampold se fit très pressant. Il parlait à voix basse, comme s'il craignait d'être entendu par les autres occupants du salon.

— « Pourquoi ne pas le confier à ma charge ? Vous seriez débarrassé du soin de le garder et de le nourrir. »

— « Non, » dit Gersen.

Le visage de Rampold devint encore plus hagard, plus désespéré, s'il était possible.

— « Mais... il le faut ! »

— « Comment cela ? »

L'autre hocha la tête.

— « Vous ne pouvez pas comprendre. Pendant dix-sept ans, il a été... »

Il ne trouvait pas les mots. Finalement il poursuivit :

— « Il a été le centre de mon existence, une sorte de dieu personnel. C'est lui qui me dispensait le boire, le manger, la souffrance. Une fois il m'a apporté un chaton – un magnifique chaton noir. Il m'observait avec une expression presque bienveillante, pendant que je lui prodiguais des caresses. Mais cette fois, j'ai déjoué ses plans. J'ai tué la petite bête immédiatement, car j'avais deviné ses intentions. Lorsque je me serais attaché à l'animal, il l'aurait torturé sous mes yeux... Bien entendu, il m'a fait payer sa déception. »

Gersen poussa un soupir.

— « Il possède une trop grande emprise sur vous, c'est pourquoi je ne puis vous faire confiance. »

Les yeux de Rampold se remplirent de larmes. Il prononça une suite de phrases décousues.

— « C'est étrange. Je me sens comme peiné. Ce que je ressens pour lui, je ne peux pas le traduire en mots. C'est une haine insensée, à ce point démentielle qu'elle tourne à la tendresse. Il y a des substances si sucrées qu'elles laissent un goût amer sur la bouche, d'autres si aigres qu'elles paraissent salées... Oui, je consentirais à tout pour m'occuper de lui. Je voudrais lui consacrer le reste de ma vie. Il tendit les mains dans un geste de supplication. Donnez le moi. Je ne possède rien, sinon je vous aurais largement indemnisé. »

Gersen ne put que secouer la tête.

— « Nous en reparlerons plus tard. »

Rampold acquiesça par une profonde inclinaison de tête et retourna à sa place. Gersen porta son regard vers le groupe des trois hommes qui poursuivaient une conversation à bâtons rompus. Selon toute apparence, ils étaient tombés d'accord pour se désintéresser des nouveaux passagers. Gersen eut un sourire farouche. Celui d'entre eux qui était Attel Malagate ne se souciait pas d'affronter Hildemar Dasce. Celui-ci n'était pas un homme subtil ; on pouvait craindre qu'il ne laissât échapper des propos révélateurs. Attel Malagate s'efforcerait de le rassurer et de l'avertir en quelques mots discrets. Peut-être saisisrait-il la première occasion de le supprimer non moins discrètement.

La situation se trouvait en état d'équilibre instable. Tôt ou tard, elle finirait bien par basculer pour se situer sur son plan réel. Gersen fut tenté de précipiter la crise, en amenant Dasce dans le salon ou en conduisant le trio dans la soute, mais décida de choisir le moment le plus favorable.

Il avait conservé ses armes. Les trois universitaires, apparemment rassurés sur ses bonnes intentions, ne lui avaient pas demandé de les réintégrer dans le compartiment de sécurité. Étonnant, pensa Gersen. Même en ce moment, Attel Malagate ne possédait pas la moindre raison de soupçonner que Gersen était sur sa piste. Il n'en serait que moins méfiant et pourrait, sous prétexte de curiosité, chercher à voir le prisonnier.

Vigilance, pensa Gersen. Il lui vint à l'esprit que Rampold pourrait, en l'occurrence, lui servir d'allié précieux. En dépit de l'aliénation et de la déformation dont dix-sept années de captivité avaient imprégné sa cervelle, il ne montrerait pas moins de vigilance que Gersen... pour tout ce qui concernait Hildemar Dasce.

Gersen se leva, se dirigea vers la poupe, traversa la salle des machines et pénétra dans la soute. Dasce, qui n'affectait aucune prétention à la résignation stoïque, l'accueillit avec des regards pleins de haine. Gersen remarqua ses doigts ensanglantés. Déposant son projac sur une étagère afin d'éviter de se le voir arracher par le prisonnier, il s'approcha pour vérifier ses liens. Aussitôt, Dasce rua sauvagement. Gersen lui asséna un maître coup derrière l'oreille, du

tranchant de la main, et l'autre s'immobilisa. Gersen vérifia les nœuds qui assuraient le câble autour du cou de Dasce et recula pour se mettre hors de portée.

— « Il me semble, » dit Gersen, que votre situation ne s'améliore guère.

Dasce cracha dans sa direction.

Gersen fit un bond en arrière.

— « Votre situation ne vous permet pas ce genre d'insulte. »

— « Peu ! Que pouvez vous faire de plus ? Croyez vous que j'aie peur de la mort ? Je ne vis que de haine. »

— « Rampold a demandé à s'occuper de vous. »

Dasce ricana.

— « Lui ? Il rampe à mes pieds. C'est une chiffre molle. Je ne trouvais même plus de plaisir à le faire souffrir. »

— « Je me demande combien de temps il lui faudra pour vous mettre dans le même état. »

Dasce cracha une fois de plus.

— « Dites moi comment vous avez fait pour découvrir mon étoile. »

— « On m'a fourni des renseignements. »

— « Qui ça ? »

— « Que vous importe ? » dit Gersen. Le moment était peut-être venu de lui suggérer une idée. « Vous n'aurez jamais l'occasion de vous venger de lui. »

Dasce retroussa les lèvres en une grimace horrible.

— « Qui se trouve à bord de ce vaisseau ? »

Gersen ne répondit pas. Debout parmi les ombres de la soute, il observait son prisonnier. Celui-ci devait être pratiquement sûr qu'Attel Malagaté était au nombre des passagers ; son incertitude égalait sans doute celle de Malagaté.

Gersen élaborait et rejetait une demi-douzaine de questions, calculées pour arracher à son prisonnier l'identité de Malagaté. Elles étaient toutes ou trop frustes ou trop subtiles ; elles révéleraient à Dasce que Gersen s'efforçait d'obtenir ce renseignement et n'auraient d'autre résultat que de le mettre sur ses gardes.

Dasce tenta une manœuvre de séduction.

— « Allons ! Je suis, comme vous le dites, entre vos mains. Je voudrais bien connaître le nom de celui qui m'a trahi. »

— « Et de qui s'agit-il, à votre avis ? »

Dasce sourit ingénument.

— « J'ai pas mal d'ennemis. Le Sarkoy, par exemple. Est-ce lui ? »

— « Le Sarkoy est mort. »

— « Mort ! »

— « Il vous a prêté la main pour enlever la jeune fille. Je l'ai empoisonné. »

— « Peu ! » dit Dasce, « une de perdue, dix de retrouvées. Il n'y avait pas de quoi vous énerver. Je suis riche et je vous donnerai la moitié de ma

fortune... si vous me révélez le nom de celui qui m'a trahi. »

— « Ce n'était pas Suthiro le Sarkoy. »

— « Tristano ? Sûrement pas. Comment aurait-il pu savoir ? »

— « Lorsque j'ai rencontré Tristano, il avait fort peu de choses à dire. »

— « Mais qui alors ? »

— « Très bien, dit Gersen, je vais vous donner la réponse. Pourquoi pas ? C'est l'un des administrateurs de l'Université de la Province Océanique qui m'a donné le renseignement. »

Dasce passa sa main sur la bouche et jeta un regard de biais à son interlocuteur, un regard plein de doute et de soupçon.

— « Pourquoi aurait-il fait une pareille chose ? » Murmura-t-il. « Je n'y comprends rien. »

Gersen avait espéré surprendre une exclamation arrachée à la faveur de la surprise.

— « Savez vous à qui je fais allusion ? » Demanda-t-il.

Dasce se contenta de le regarder avec des yeux inexpressifs. Gersen ramassa son projac et quitta la soute.

Revenu au salon, il trouva la situation inchangée. Il fit signe à Rampold qui se trouvait dans la salle des machines.

— « Vous désirez toujours assurer la surveillance de Dasce ? »

— « Oui, répondit Rampold en tremblant de surexcitation. »

— « Il m'est impossible d'accéder à votre désir, mais j'ai besoin de votre concours pour le garder. »

— « J'accepte, bien entendu. »

— « Dasce est rusé. Il ne faudra jamais pénétrer dans la soute. »

Rampold fit une grimace déçue.

— « Autre recommandation non moins importante : ne permettez à quiconque d'approcher de la soute. Ces gens sont les ennemis mortels de Dasce. Ils pourraient fort bien le tuer. »

— « Non, non, s'écria Rampold. Il ne faut pas qu'il meure ! »

Une nouvelle idée traversa l'esprit de Gersen. Attel Malagate avait ordonné la mort de Pallis Atwrode, craignant qu'elle ne vint à révéler son identité par une parole imprudente. Dans son état présent, elle n'offrait guère de danger, néanmoins, elle pouvait se remettre. Attel Malagate n'hésiterait peut-être pas à la supprimer, s'il pouvait le faire sans risque.

— « Vous devrez également veiller sur Pallis Atwrode, et vous assurer que nul ne vienne la déranger. »

Rampold se montra infiniment moins intéressé par cette consigne.

— « Je ferai ce que vous me demandez. »

CHAPITRE 11

Extrait de L'apprenti d'Avatar, dans le Scroll tiré de la Neuvième Dimension :

L'intelligence ? demanda Marmaduke durant l'un des intervalles autorisés, tandis qu'il assistait son EMINENCE sur le Parapet. Qu'est-ce que l'intelligence ?

Eh bien, répondit son EMINENCE, ce n'est rien d'autre qu'une occupation humaine ; un exercice que les hommes imposent à leur cerveau, de même qu'une grenouille détend ses cuisses pour nager : c'est un critère dont les hommes, dans leur égocentrisme, font usage pour mesurer des races différentes et peut-être plus nobles, qui se trouvent, par là même, réduites au silence.

Cela signifie-t-il, REVEREND GRIS, que nulle créature l'homme excepté, ne puisse accéder à cette qualité d'intelligence ?

On pourrait aussi bien demander : qu'est-ce que la VIE sinon une maladie de la fange originelle, une purulence qui à pris naissance dans le premier humus pour culminer, à travers d'innombrables cycles, distillations et sédimentations diverses par la manifestation humaine ?

Mais, REVEREND, c'est un fait bien connu que d'autres mondes ont mis en évidence le fait de la VIE. Je fais allusion aux joyaux d'Olam aussi bien qu'aux populations du Marais Chthonien.

Witling, comment se fait-il que vous ayez outrepassé le tintement précis de l'ESSENCE ?

REVEREND, j'implore votre indulgence.

Le chemin qui longe le Parapet n'est pas fait pour ceux dont le pied progresse.

REVEREND GRIS, faites je vous prie que ma direction soit définie.

Les huit coups du gong ont résonné. Réjouissez vous de cette annonce et faites quérir mon vin matutinal.

*

* *

Le filament extrait du moniteur de Lugo Teehalt lança des impulsions dans l'ordinateur, lequel digéra l'information, la combina avec les équations décrivant la position précédente du vaisseau et transmit ses instructions au pilote automatique. Celui-ci modifia la course de l'astronef et lui fit prendre un

cap sensiblement parallèle à la ligne joignant Alphanor à la Planète Smade. Le temps passait. La vie à bord se déroulait suivant la routine habituelle. Gersen, assisté de Rampold, assurait la garde de la soute aux bagages. Ce dernier s'était vu interdire l'entrée de cette soute pour des raisons de sécurité. Pendant les premiers jours, Hildemar Dasce afficha une jovialité fracassante qui alternait avec de furieuses menaces de vengeance que devait exercer contre ses geôliers un mystérieux personnage dont il se refusait à révéler l'identité.

— « Demandez à Rampold ce qu'il en pense, ricanait Dasce. Voulez vous qu'un même sort vous soit réservé ? »

— « Non, répondit Gersen, mais je pense que cette éventualité est hautement improbable. »

Parfois, Dasce exigeait de Gersen qu'il répondit à ses questions.

— « Où me conduisez vous ? » s'inquiétait-il. « Me ramenez-vous sur Alphanor ? »

— « Non ! »

— « Où donc ? »

— « Vous verrez bien. »

— « Répondez moi ou, par... (ici Dasce proférait l'un de ses jurons les plus obscènes) je vous ferai subir un châtiment plus terrible que vous ne pourriez jamais imaginer ! »

— « C'est un risque qu'il nous faut bien courir ! »

— « Nous ? questionna Dasce doucement. Qui ça, nous ? »

— « Vous ne savez donc pas ? »

— « Pourquoi ne vient-il pas ici ? Dites lui que je veux lui parler. »

— « Il peut venir quand bon lui semble. »

Là-dessus, Dasce devint muet comme la tombe. Gersen avait beau l'irriter, le provoquer, il n'arrivait pas à lui faire prononcer un nom. Par ailleurs, les trois membres de l'Université ne témoignaient pas du moindre intérêt pour Dasce.

Quant à Pallis Atwrode, son aliénation s'accentua d'abord de jour en jour. Pendant des heures, elle se tenait devant un hublot, regardant les étoiles défiler sous ses yeux. Aux moments des repas, elle mangeait lentement avec hésitation et sans appétit, elle dormait des heures d'affilée, recroquevillée sur elle-même. Puis, peu à peu, elle reprit conscience de la réalité ; il lui arrivait de redevenir l'insouciant Pallis de jadis.

Gersen se félicita de ce que la promiscuité créée par l'encombrement du vaisseau rendît impossible tout tête à tête. La présence de Dasce dans la soute et celle d'Attel Malagata dans la première cabine suffisaient à engendrer une tension presque insupportable.

Le temps passait toujours. Le vaisseau traversait des régions nouvelles où nul homme, à part Lugo Teehalt, n'avait jamais fait son apparition. De tous côtés, ce n'étaient que myriades d'étoiles suspendues dans le firmament par essaims, en poussières rutilantes, elles passaient en silencieuse procession, se

chevauchant, se dépassant interminablement – mondes innombrables d'une variété infinie, peuplés par quels êtres mystérieux ? Chacun d'eux attirait l'œil, suscitait une tentation, promettait des visions inconnues, des connaissances inédites, des spectacles jamais égalés.

Un beau jour, une étoile chaude, d'un blanc doré, fit son apparition à la proue.

Alors, au panneau de commande du moniteur, s'allumèrent des lampes alternativement vertes, rouges et vertes. Le pilote automatique freina la réaction des moteurs ; le vaisseau fit entendre un infrason provoqué par des tourbillons, des ondes en retour, des turbulences d'une substance à laquelle on ne pouvait donner d'autre nom que celui d'espace dans l'instant de sa genèse.

La poussée s'arrêta avec un léger choc ; le vaisseau continua sur son erre, comme un bateau dérivant sur une mare.

Le soleil blanc doré semblait à portée de la main, avec son trio de planètes. L'une orange, petite et proche, un bloc de cendres fumant. La seconde décrivant une orbite lointaine ; monde sinistre et funèbre, de la couleur des larmes. La troisième resplendissant de vert, de bleu et de blanc et passant à proximité du vaisseau.

Gersen, Warweave, Kelle et Detteras, oubliant temporairement leurs antagonismes, se penchèrent sur le microscope. Le monde qui apparut sous leurs yeux était vraiment magnifique, avec une atmosphère épaisse et humide, de vastes océans, une topographie des plus variées.

Gersen fut le premier à s'écarter de l'écran. Le moment était venu d'aiguiser sa vigilance au summum de ses capacités. Warweave fut le second à se redresser.

— « Je suis entièrement satisfait. La planète n'a pas sa pareille dans l'univers. Mr. Gersen ne nous a pas menti. »

Kelle le regarda avec surprise.

— « Vous pensez qu'il n'est pas nécessaire d'atterrir ? »

— « Je pense en effet que ce n'est pas nécessaire, mais je suis tout disposé à atterrir. »

Il s'avança dans la cabine et se plaça près de l'étagère où Suthiro avait disposé son commutateur. Gersen sentit ses muscles se tendre. Serait-ce Warweave ? Mais celui-ci poursuivit sa route. Gersen laissa échapper un soupir. Évidemment, le moment n'était pas encore venu. Pour se servir du gaz, Attel Malagaté devait, d'une manière ou d'une autre, se protéger de ses effets.

— « Je suis persuadé que notre intérêt est de nous poser, ne serait-ce que pour prendre quelques mensurations biologiques. En dépit de son apparence, la planète pourrait se révéler totalement inhospitalière.

— « La chose ne me paraît guère pratique, » dit Detteras d'un ton dubitatif, « nous avons à bord un prisonnier, des malades et des passagers. Plus tôt nous serons rentrés à Alphanor, mieux cela vaudra. »

— « Vous parlez comme un perroquet, » coupa Kelle d'une voix extraordinairement tranchante. « Alors nous aurions fait tout ce chemin, pour

le simple plaisir de tourner bride et de rentrer chez nous ? Évidemment, nous devons atterrir, ne serait-ce que pour nous promener pendant cinq minutes ! »

— « Oui, » dit Detteras, « vous avez certainement raison. »

— « Parfait, » dit Warweave, « en route pour la descente ! »

Sans mot dire, Gersen commuta le pilote automatique sur le programme d'atterrissage. Les horizons s'élargirent, le paysage devint distinct : des étendues verdoyantes, des collines basses et moutonnantes, une succession de lacs vers le nord, une chaîne de pics couronnés de neige vers le sud. Le vaisseau se posa sur le sol ; le rugissement des réacteurs s'éteignit. La terre ferme se trouvait maintenant sous leurs pieds ; il régnait un silence complet que troublait seulement le tic tac de l'analyseur automatique d'environnement, sur le tableau de commande duquel s'allumèrent bientôt trois lampes vertes : le verdict optimum.

Il y eut une courte attente pour l'équilibrage des pressions. Gersen et les trois universitaires revêtirent des costumes de plein air, s'enduisirent la peau de produits inhibiteurs d'allergie, se munirent d'inhalateurs contre les bactéries et les spores.

Pallis Atwrode, postée près d'un hublot, contemplait le paysage avec un étonnement candide. Rampold rôdait dans la poupe comme un vieux rat gris et maigre, faisant des mouvements comme s'il se préparait à descendre, mais sans se décider à quitter le havre de sécurité que constituait pour lui le salon.

L'air venu de l'extérieur envahit la pièce, frais, humide, pur. Gersen s'approcha de l'écouille, l'ouvrit et, avec un geste poli quoique ironique, dit :

— « Messieurs, voici votre planète. »

Warweave fut le premier à poser le pied sur le sol, avec Detteras sur les talons, suivi de Kelle. Gersen les imita avec moins de hâte.

Le moniteur les avait déposés sur un terrain qui se trouvait à moins d'une centaine de mètres de l'endroit où Techalt avait jadis pris contact avec le sol. Gersen estima que le paysage était encore plus exaltant que les photographies ne l'avaient laissé pressentir. L'air était frais, imprégné d'une senteur légèrement végétale. De l'autre côté de la vallée, au-delà d'un bouquet d'arbres blancs et sombres, les collines s'élevaient, massives en dépit de leurs courbes moelleuses, émaillées de roches grises érodées, avec des creux garnis de massifs de feuillages tendres. Au-dessus planait un énorme nuage aux volutes nacrés, qui brillait au soleil de midi.

De l'autre côté de la prairie, sur le bord opposé de la rivière, Gersen aperçut ce qu'il prit à première vue pour un parterre fleuri et identifia ensuite comme étant les dryades. Elles se tenaient à l'orée de la forêt, oscillant sur leurs membres souples, avec des mouvements aisés et gracieux. Créatures magnifiques, sans aucun doute, pensa Gersen – et pourtant, elles constituaient un élément discordant dans cette symphonie champêtre. Impression bizarre mais pourtant réelle. Elle semblaient déplacées sur leur propre planète ! Une note exotique, en quelque sorte, dans un tableau aussi familier et cher à son

cœur que... mais oui, la Terre.

Gersen n'avait pas conscience d'être lié à la Terre par un lien affectif. Et pourtant, rien ne ressemblait plus à ce monde que la Terre – ou, plus précisément ces régions privilégiées qui, par le fait de quelque hasard providentiel, avaient échappé aux artifices et aux transformations opérées par d'innombrables générations d'hommes. Ce monde était frais, naturel, immaculé. À l'exception des dryades – cette fausse note – rien ne le différençait de la Vieille Terre, la Terre de l'Age d'Or, la Terre de l'homme naturel.

Gersen fut saisi d'une brusque illumination. C'était en ceci que résidait le charme fondamental de la planète : son identification quasi parfaite au milieu dans lequel l'homme avait fait son évolution. La Vieille Terre avait dû posséder bien des vallées pareillement riantes. L'influence de semblables paysages s'était gravée jusqu'au plus profond de l'âme humaine. D'autres mondes parmi ceux de l'Œcumène pouvaient être agréables, confortables, mais aucun n'égalait la Vieille Terre ; nul ne constituait un véritable foyer.

Pour un peu, pensa Gersen, c'est ici que je voudrais construire ma maison, avec un jardin à l'ancienne mode, un verger le long de la prairie, une embarcation à rames amarrée au bord de la rivière. Rêveries que tout cela, vaines aspirations vers un idéal inaccessible...mais des rêves et des aspirations qui devaient hanter tout homme digne de ce nom.

Une pensée soudaine le ramena à la réalité. Son attention soudain éveillée, il observa attentivement ses compagnons.

Warweave se tenait debout sur le bord de la rivière, regardant l'eau avec un visage soucieux. Soudain il tourna la tête et jeta un regard soupçonneux vers Gersen.

Kelle, qui se trouvait près d'un bouquet de fougères lui venant à l'épaule, tourna d'abord ses regards dans la direction de la vallée surmontée de cumulus blancs, puis vers la plaine verdoyante. La forêt qui bordait la vallée de part et d'autre formait une sorte d'allée, se perdant au loin dans la brume.

Detteras arpentait lentement la prairie, les mains derrière le dos. Il se pencha, ramassa une poignée d'humus, le fit couler entre ses doigts. Il se retourna pour examiner les dryades. Kelle fit de même.

Les dryades, glissant lentement sur leurs jambes souples, sortirent de l'ombre et se dirigèrent vers la mare. Leurs feuillages offraient aux yeux différentes couleurs : bleu, cramoisi, rouge cuivre, ocre jaune. Des êtres intelligents ?

Gersen tourna de nouveau son attention sur les trois hommes. Kelle s'était légèrement rembruni. Warweave examinait les dryades avec une admiration évidente. Detteras porta soudain ses mains à sa bouche et fit entendre un sifflement strident qui laissa les dryades entièrement indifférentes.

Un bruit lui parvint du vaisseau. Gersen se retourna pour voir Pallis descendre l'échelle de coupée. Elle leva les mains vers la lumière et aspira l'air

à pleins poulmons.

— « Quelle vallée splendide, » murmura-t-elle. Kirth, « quelle vallée magnifique. »

Elle s'éloigna lentement, s'arrêtant de temps à autre pour regarder autour d'elle avec une expression de ravissement.

Pris d'un soudain pressentiment, Gersen fit demi-tour et se précipita au galop vers l'astronef ; il escalada l'échelle de coupée et rentra dans l'appareil. Rampold ! Où se trouvait Rampold ? Le jeune homme se hâta vers la soute à bagages. Rampold avait déjà pénétré à l'intérieur. Gersen s'avança avec précaution, tendit l'oreille.

La voix de Dasce lui parvint, sèche, rauque, pleine d'une détestable exultation.

— « Rampold, faites ce que je vous dis ! M'entendez-vous ? »

— « Oui, Hildemar. »

— « Allez à la cloison. Détachez le câble. Vite ! »

Gersen se déplaça de façon à voir ce qui se passait dans la soute sans être vu. Rampold était debout à moins d'un mètre de Dasce, les yeux fixés sur le visage rouge.

— « M'entendez-vous ? Faites vite, sinon je vous ferai regretter le jour qui vous vit naître. »

L'autre se mit à rire doucement.

— « Hildemar, j'ai demandé à Gersen la faveur de m'occuper de vous. Je lui ai dit que je vous chérirais à l'égal d'un fils, que je vous servais les aliments les plus nourrissants, les boissons les plus reconstituantes... Je ne pense pas qu'il accède à mon désir, c'est pourquoi je veux au moins tremper mes lèvres dans cette coupe de délices que je me promettais de savourer depuis dix-sept ans. Maintenant je vais vous rouer de coups jusqu'à ce que mort s'ensuive. Pour la première fois... »

— « Désolé de vous interrompre, » dit Gersen en pénétrant dans la soute.

Rampold poussa un cri de désespoir inarticulé, fit volte-face et se précipita hors de la soute. Gersen le suivit. Parvenu dans la chambre des machines, il régla soigneusement son projac comme il l'entendait, le glissa dans un étui et revint à la soute. Dasce découvrit ses dents comme un animal sauvage.

— « Rampold manque de patience. »

Il se dirigea vers la cloison et se mit en devoir de dénouer le câble.

— « Qu'allez-vous faire ? » demanda Dasce.

— « Les ordres sont venus de vous exécuter. »

Les yeux de Dasce s'arrondirent.

— « Quels ordres ? »

— « Imbécile ! » dit Gersen. « Vous ne devinez pas ce qui s'est passé ? À présent, c'est moi qui occupe votre emploi. »

L'une des extrémités du câble, libérée, tomba à terre. Gersen traversa la pièce.

— « Ne bougez pas, si vous ne voulez pas que je vous casse une jambe ! Il défit l'autre bout du câble. Maintenant, debout. En avant, doucement, en direction de l'échelle de coupée. Au premier mouvement suspect, je vous abats comme un chien. »

Dasce se mit lentement debout. Gersen fit un geste de son projac.

— « Marchez ! »

— « Où sommes-nous ? » demanda Dasce.

— « Que vous importe ! Marchez ! »

Dasce pivota lentement et, traînant à sa suite deux longs brins de câble, il traversa successivement la salle des machines, puis le salon, et se présenta devant l'écoutille d'accès. Là, il hésita, jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— « Allons, avancez, » dit Gersen.

Le prisonnier descendit l'échelle. Gersen, qui le suivait de près, glissa sur le câble et tomba sur le sol la face contre terre. Dasce poussa un rauque cri de triomphe, bondit sur lui, se saisit du projac et recula de quelques pas.

Gersen se releva lentement, battit en retraite.

— « Halte, » cria Dasce, « cette fois, c'est moi qui vous tiens. »

Il jeta un regard autour de lui. À quinze mètres de là, il aperçut Warweave et Detteras et, légèrement en retrait, Kelle. Rampold s'appuyait contre la soute. Dasce brandit le projac.

— « Rassemblez-vous tous pendant que je décide de la conduite à suivre. Ce bon vieux Rampold, il a tout ce qu'il faut pour faire un mort ! Et Gersen, naturellement... une bonne décharge dans le ventre ! »

Il tourna son regard vers les trois universitaires.

— « Et vous, » dit-il à l'un d'entre eux, « vous m'avez trahi ! »

— « Cela ne vous rapportera pas grand-chose d'agir ainsi, » dit Gersen.

— « Vous croyez ? Je suis seul à être armé et trois d'entre vous vont mourir. Vous, le vieux Rampold et Attel Malagate. »

— « Il n'y a qu'une seule charge dans le projac. Vous abattrez l'un d'entre nous, mais les autres auront votre peau. »

Dasce consulta rapidement l'indicateur de charges. Il eut un rire brutal.

— « Ainsi soit-il. Qui veut mourir ? Ou plutôt qui veux-je tuer ? Son regard allait de visage en visage. Ce vieux Rampold. J'ai tiré de lui tout le plaisir possible. Gersen. Oui j'aimerais bien vous tuer – en vous plongeant un fer rouge dans l'oreille. Et Attel Malagate Maudit chien galeux, vous m'avez trahi. Je n'arrive pas à comprendre quel est votre jeu. Pourquoi m'avez-vous amené ici ? Mystère – mais c'est vous que je vais tuer. »

Il leva l'arme, visa, appuya sur la détente. Un rayon énergétique sortit du canon – ce n'était pas l'éclair éblouissant mais un malheureux pinceau anémique. Il frappa Warweave et le renversa sur le sol. Gersen s'élança sur Dasce. Mais, au lieu de lui faire face, Dasce lui jeta l'arme à la tête, tourna les talons et s'enfuit dans la vallée. Gersen ramassa le projac, ouvrit la culasse, y inséra un nouveau chargeur.

Il s'avança lentement vers l'endroit où Warweave se relevait péniblement après sa chute.

— « Faut-il que vous soyez stupide pour vous laisser dérober votre arme par un tel homme ! » hurla Detteras.

— « Mais pour quelle raison a-t-il tiré sur Warweave ? A-t-il perdu la tête ? » demanda Kelle d'une voix intriguée.

— « Je propose que nous rentrions dans l'appareil où Mr. Warweave pourra se reposer. Il n'y avait qu'une charge réduite dans le projac, mais la commotion n'en a pas moins été douloureuse. »

Detteras poussa un grognement et prit la direction du vaisseau. Kelle saisit Warweave par le bras ; mais ce dernier refusa son aide et gravit seul l'échelle de coupée, suivi de Detteras, Kelle et, finalement, Gersen.

— « Vous sentez-vous mieux ? » s'informa Gersen.

— « Oui, » dit Warweave, « mais je suis d'accord avec Detteras, vous vous êtes conduit comme un âne bâté. »

— « Je n'en suis pas tellement sûr, » répondit Gersen. « J'ai soigneusement préparé le scénario. »

Detteras le regarda d'un air ahuri.

— « Comment ? Tout cela n'était donc qu'une comédie ? »

— « J'ai préparé le projac, je me suis arrangé pour que Dasce s'en empare, je l'ai averti qu'il ne contenait qu'une charge unique – ce qui m'a permis de vérifier mes soupçons concernant l'identité d'Attel Malagate. »

— « Attel Malagate ? »

Kelle et Detteras fixaient Gersen avec des yeux stupides. Warweave le surveillait étroitement.

— « Parfaitement, Malagate le Monstre. J'observe Mr. Warweave depuis longtemps et j'avais la conviction que je me trouvais en présence d'Attel Malagate. »

— « C'est de la folie furieuse, haleta Detteras. Parlez-vous sérieusement ? »

— « Je n'ai jamais été plus sérieux. J'avais à décider entre vous trois. C'est sur Warweave que s'est porté mon choix. »

— « Vraiment ? » dit Warweave. Et peut-on vous demander pourquoi ? »

— « Mais comment donc ! J'ai tout d'abord éliminé Detteras. Il est laid. Or, les Princes des Étoiles prêtent plus d'attention à leur physionomie. »

— « Un Prince des Étoiles ? » bredouilla Detteras. « Warweave ? Cela n'a pas le sens commun ! »

— « D'autre part, Detteras est un gros mangeur, tandis que les Princes des Étoiles ne consomment la nourriture humaine qu'avec dégoût. J'ai raisonné de la même façon pour Mr. Kelle et j'en ai conclu qu'il avait peu de chances d'être celui que je cherchais. Il est court et corpulent, ce qui n'est guère une caractéristique des Princes des Étoiles. »

Le visage de Warweave se contracta en un sourire glacé.

— « Vous prétendez qu'un visage bien fait est synonyme de caractère dépravé ? »

— « Pas le moins du monde. Je prétends simplement que les Princes des Étoiles n'abandonnent leur planète que lorsqu'ils peuvent rivaliser victorieusement avec les hommes véritables. Deux autres raisons. Kelle est marié et père d'une fille. Secundo, Kelle et Detteras ont fait une carrière normale à l'Université. Vous, vous n'êtes que Prévôt Honoraire et, si mes souvenirs sont exacts, vous avez obtenu l'emploi à la faveur d'une généreuse donation. »

— « Vous nous racontez là une véritable histoire de fous, déclara Detteras. Warweave serait Malagate le Monstre ! Et un Prince des Étoiles pour couronner le tout ! »

— « C'est un fait, » dit Gersen.

— « Et que comptez vous faire ? »

— « Le tuer. »

Detteras ouvrit ses yeux comme des soucoupes, poussa un rugissement de triomphe et empoigna Gersen. L'autre rompit avec souplesse, para du coude et le frappa de la crosse de son projac. Detteras recula en titubant.

— « Je vous demande votre concours et celui de Mr. Kelle, » dit Gersen.

— « Collaborer avec un fou furieux ? Jamais ! »

— « Warweave s'absente fréquemment de l'Université pour de longues périodes. Exact ? Et l'une de ces absences s'est produite récemment. Exact ? »

Detteras serra les mâchoires.

— « Je n'ai aucun commentaire à faire là-dessus. »

— « C'est assez vrai, dit Kelle d'un ton embarrassé. Il jeta un regard de biais à Warweave et revint à Gersen. Je suppose que vous avez de solides raisons d'accuser notre collègue.

— « Assurément. »

— « J'aimerais bien en entendre quelques-unes. »

— « C'est une longue histoire. Il me suffira de vous dire que j'ai suivi la piste d'Attel Malagate jusqu'à l'Université de la Province Océanique et que mes présomptions se sont concentrées sur vous trois. J'ai soupçonné Warweave pratiquement dès le début, mais je n'ai obtenu de certitude définitive qu'au moment où vous avez pris pied sur cette planète. »

— « Nous sommes en pleine farce ! » soupira Warweave.

— « Cette planète est identique à l'ancienne Terre – une Terre que nul homme vivant n'a jamais connue ; une Terre qui n'existe plus depuis dix mille ans. Kelle et Detteras ont été ravis. Kelle était fasciné par le paysage. Detteras a palpé respectueusement l'humus. Quant à Warweave, il s'est dirigé tout droit vers la rivière : or, vous savez que les Princes des Étoiles étaient, à l'origine, des lézards amphibiens qui vivaient dans des trous humides. Apparurent les dryades. Warweave les admira, sembla leur trouver des qualités esthétiques. À notre point de vue, je parle de Kelle, de Detteras et de moi-même, ce sont au contraire des intruses. À leur vue, Detteras s'est mis à siffler comme un

garnement et Kelle a fait triste figure, car nous n'aimons pas voir des créatures fantastiques sur un monde qui nous est si cher... Mais tout cela n'est encore que pure spéculation. Après avoir capturé Hildemar Dasce, je me suis donné une peine de chien pour le convaincre qu'Attel Malagaté l'avait trahi. Et, lorsque je lui en ai fourni l'occasion, il a identifié Warweave, alias Malagaté, d'un jet de projac. »

Warweave secoua la tête d'un air de pitié.

— « Je m'inscris en faux contre toutes ces allégations. »

Il se tourna vers Kelle.

— « Me croyez vous ? »

Kelle fit la moue.

— « Je ne puis m'empêcher de prendre Gersen pour un homme de valeur. Je ne pense pas qu'il soit irresponsable ou fou. »

— « Et vous, Rundle ? » dit Warweave en se tournant vers Detteras.

Celui-ci roula les yeux avec embarras.

— « Je suis un rationaliste. Je ne puis avoir une foi aveugle en vous, en Gersen ni en quiconque. Gersen a fait votre procès. Pour étonnant que la chose puisse paraître, les faits semblent vous accabler. Pouvez-vous faire la démonstration du contraire ? »

Warweave réfléchit.

— « Je le crois. Il se dirigea vers l'étagère où Suthiro avait dissimulé le commutateur. Il tenait à la main l'inhalateur qui lui avait servi à l'extérieur. Oui, dit Warweave, je crois que je puis présenter ma défense de manière convaincante. »

Il appliqua l'inhalateur sur son visage, actionna le commutateur. Aussitôt l'avertisseur d'air pollué retentit : une sonnerie assourdissante.

— « Si vous voulez bien couper le commutateur, » cria Gersen, « ce tintamarre s'arrêtera. »

Warweave porta une main hésitante vers l'étagère et obéit.

Gersen se retourna vers Kelle et Detteras.

— « Warweave n'est pas moins surpris que vous. Il s'imaginait que le commutateur commandait les réservoirs de gaz soporifique que vous trouverez sous les divans ; voilà pourquoi il s'est servi d'un inhalateur. Mais j'avais vidé les réservoirs et connecté le commutateur à l'avertisseur. »

Kelle se pencha devant le divan et ramena un réservoir. Il se tourna vers Warweave.

— « Eh bien, qu'avez vous à dire ? »

Warweave jeta l'inhalateur et tourna le dos, écœuré.

— « Warweave ! Dites nous la vérité ! » rugit soudain Detteras.

— « Vous avez entendu la vérité de la bouche de Gersen, » jeta Warweave par-dessus son épaule.

— « Alors, vous êtes bien Attel Malagaté ? » s'enquit Detteras d'une voix étouffée.

— « Oui. Warweave fit demi-tour, se redressa de toute sa hauteur. Ses yeux noirs allaient de l'un à l'autre. Et je suis un Prince des Étoiles, supérieur aux hommes ! »

— « Un homme vous a vaincu, » dit Kelle.

Les yeux de Warweave se firent plus brillants. Il se retourna pour examiner Gersen.

— « Je suis curieux de nature. Depuis votre rencontre avec Lugo Teehalt, vous avez suivi Attel Malagate à la piste. Pour quelle raison ? »

— « Attel Malagate est l'un des Princes Démon. J'ai décidé de le tuer. »

Warweave réfléchit un moment.

— « Vous êtes un homme ambitieux, » dit-il d'une voix neutre. « Bien peu vous ressemblent. »

— « Le raid de Mount Pleasant ne laissa guère de survivants. Mon grand-père fut du nombre. J'en fus un autre. »

— « Vraiment ? » dit Warweave. « Le raid de Mount Pleasant ? Tout cela est bien vieux. »

— « Nous aurons accompli un voyage vraiment original, » dit Kelle qui affectait une attitude détachée. « Du moins aurons nous atteint notre objectif. La planète existe. Elle correspond à la description qu'en avait faite Mr. Gersen, et la caution déposée à la banque devient automatiquement sa propriété. »

— « Pas avant notre retour sur Alphanor, » grogna Detteras.

Gersen se tourna vers Warweave.

— « Vous vous êtes donné beaucoup de mal pour vous assurer de cette planète. Je me demande pourquoi. »

Warweave haussa les épaules sans se compromettre.

— « Un homme pourrait désirer s'établir ici, s'y faire construire un palais, » suggéra Gersen, « mais un Prince des Étoiles ne nourrit pas de tels rêves. »

— « Vous faites là une erreur communément répandue, » répondit Warweave. « Les hommes ont, après tout, un esprit assez terre à terre. Vous avez tendance à oublier que des différences individuelles existent chez des gens qui appartiennent à des races autres que la vôtre. Il arrive que certains se voient refuser la libre disposition de leur propre monde. Ils deviennent des renégats : repoussés à la fois par les hommes et par ceux de leur propre race. Les gens de Ghnarumen... (il prononça avec aisance ce mot qui ressemblait à un éternuement) sont tout aussi disciplinés que les plus dociles des peuples de l'Écumène. En bref, la carrière d'Attel Malagate n'est pas de celles que les gens de Ghnarumen se soucieraient d'imiter. Ont-ils raison ? Ont-ils tort ? Je vous laisse le soin d'en décider. Quoi qu'il en soit, j'use de mon droit strict en organisant mon style de vie à ma guise. Comme vous le savez, les Princes des Étoiles possèdent, à un degré très poussé, le sens de la compétition. Aux yeux des hommes, ce monde est magnifique. Je le trouve moi-même assez agréable. Je comptais y faire venir des gens de ma race, les faire prospérer sur un

monde plus beau que la Terre, devenir le père d'un monde et d'un peuple supérieurs à la fois aux hommes et aux autochtones de Ghnarumen. Tels étaient mes espoirs, que vous ne comprendrez sûrement pas, car une pareille compréhension ne peut exister entre votre race et la mienne. »

— « Mais vous avez pris avantage de notre libéralisme pour nous déshonorer, » dit Detteras entre ses dents serrées. « Si Gersen hésitait à vous tuer, je m'en chargerais, moi ! »

— « Aucun de vous ne tuera Attel Malagate, le Prince des Étoiles. »

En deux enjambées, il atteignit l'écoutille d'accès. Detteras bondit à sa suite, ce qui empêcha Gersen de se servir de son projac. Warweave se retourna, lança son pied dans l'estomac de Detteras, se laissa choir sur le sol et dévala la pente à toutes jambes.

Gersen accourut sur le seuil. Il lança un jet de son projac dans la direction du fuyard, mais sans aucun résultat. Il dégringola alors l'échelle de coupée et se lança à sa poursuite.

Warweave atteignit le pré. Parvenu sur le bord de la rivière, il hésita, jeta un coup d'œil vers Gersen et poursuivit sa course dans le sens de la vallée. Gersen courait sur les pentes où le sol était ferme, et il commença à gagner du terrain sur le fugitif qui pataugeait maintenant dans une étendue marécageuse. Une fois de plus, Warweave s'approcha de la rivière et hésita. S'il plongeait, il serait rejoint par son poursuivant avant d'avoir atteint l'autre rive. Il jeta un regard par-dessus son épaule.

Il n'avait plus le visage d'un homme. Gersen se demanda comment il avait pu se laisser abuser, même l'espace d'un instant. Warweave poussa un cri dans une langue gutturale et indistincte, tomba sur les genoux et disparut.

En arrivant sur les lieux, Gersen découvrit dans la berge un trou de soixante centimètres de diamètre. Il se pencha mais ne put rien voir. Kelle et Detteras le rejoignirent, haletants.

— « Où est-il passé ? »

Gersen indiqua le trou.

— « Si j'en crois Lugo Teebalt, de gigantesques vers blancs vivent sous le marais. »

— « Hum, dit Detteras, c'est dans de tels trous situés dans les marécages que se sont développés ses ancêtres. Apparemment, il n'aurait pu trouver un meilleur refuge. »

— « Il faudra bien qu'il sorte pour manger, dit Kelle d'un air de doute. »

— « Je n'en suis pas si sûr. Les Princes des Étoiles détestent la nourriture humaine. De leur côté, les hommes trouvent le régime des Princes des Étoiles répugnant. Nous cultivons des plantes, nous domestiquons des animaux ils font de même pour les vers, les insectes, etc. Warweave devrait fort bien se débrouiller avec ce qu'il trouvera sous le sol. »

Gersen fouilla du regard la vallée où Dasce s'était enfui.

— « Ils m'ont glissé tous les deux entre les doigts. J'étais prêt à sacrifier Dasce pour mettre la main sur Attel Malagate... mais les voir m'échapper tous

les deux... »

Les trois hommes étaient debout sur les berges de la rivière. Une brise légère vint rider la face de l'eau, agitant les branches des grands arbres sombres qui s'élançaient au pied des collines. Des dryades, errant sur la rive opposée, tournèrent leurs yeux vers les voyageurs.

— « À la réflexion, si nous les laissons seuls en tête à tête sur cette planète, leur sort ne sera guère préférable à la mort, dit Gersen. »

— « Pire, bien pire, » dit Detteras avec une sorte de ferveur.

Ils revinrent lentement à l'astronef. Pallis Atwrode, qui s'était assise sur l'herbe tendre, se leva à l'approche de Gersen.

Elle paraissait en proie à un détachement total qui ne l'éloignait pas seulement des dernières minutes. Elle s'avança vers lui, lui prit le bras et plongea son visage souriant dans le sien.

— « Ce pays me plaît, Kirth, et vous ? »

— « Oui, Pallis. Beaucoup ! »

— « Imaginez, » dit-elle. « Une jolie maison à flanc de coteau, comme celle du vieux Morton Hodenfroë à Blackstone Edge. Ne serait-ce pas merveilleux, Kirth ? Je me demande... »

— « Il nous faut d'abord rentrer sur Alphanor, Pallis. Ensuite nous pourrions penser à revenir. »

— « Très bien, Kirth... Elle marqua un temps d'arrêt avant d'étreindre ses épaules. Son regard intense chercha le sien. Est-ce que... est-ce que je vous plais toujours ? Après tout ce qui est arrivé ? »

— « Oui. » Gersen sentit ses yeux s'emplir de larmes. « Ce n'était pas votre faute. »

— « Non... Mais, chez nous, à Lantango, les hommes sont d'une telle jalousie. »

Ne sachant que répondre, Gersen déposa un baiser sur son front et lui caressa l'épaule.

— « Mon cher Gersen, vous avez usé de nous de façon fort cavalière. Dire que je m'en réjouis serait aller un peu loin, mais d'autre part je ne puis me résoudre à vous en vouloir, » dit Detteras d'un ton bourru.

Robin Rampold s'approchait en rasant les parois du vaisseau.

— « Hildemar s'est enfui, » dit-il d'un ton funèbre. « Bientôt il franchira les montagnes et atteindra la ville...et alors je ne le verrai plus jamais. »

— « Il est possible qu'il franchisse les montagnes, répondit Gersen, mais pour ce qui est de trouver des villes, il peut chercher longtemps. »

— « J'ai parcouru le flanc des collines et l'intérieur de la forêt, » dit Rampold. « J'ai l'impression qu'il n'est pas loin. »

— « C'est assez probable. »

— « C'est déprimant, » fit Rampold, « il y a de quoi vous faire perdre tout goût de vivre. »

Gersen se mit à rire.

— « Vous auriez peut-être préféré demeurer dans votre cage ? »

— « Non, bien sûr que non. Mais j'ai passé dix-sept années à rêver à ce que je ferais lorsque je recouvrerais ma liberté ! Et maintenant que me voilà libre, Hildemar Dasce est hors de ma portée. »

Il s'éloigna, le visage empreint d'un chagrin inconsolable.

— « Du point de vue scientifique, j'estime que cette planète est fascinante, dit Kelle après un moment de silence. En tant qu'homme, je la trouve enchantée. Mais lorsque je la considère avec les yeux de l'ex-collègue de Warweave, elle produit sur moi un effet déprimant et je suis prêt à la quitter sur l'heure. »

— « D'accord, » dit Detteras. « Pourquoi pas ? »

Gersen embrassa du regard la vallée où Hildemar Dasce errait comme un fauve traqué. Ses yeux parcoururent la vallée jusqu'aux lointains horizons brumeux, revinrent à la prairie marécageuse sous laquelle rampait Attel Malagaté le Monstre. Puis il plongea ses yeux dans ceux de Pallis Atwrode.

La jeune fille prit une inspiration.

— « J'ai l'impression de vivre un rêve. »

— « Vous vivez un rêve... qui est aussi la réalité. »

— « Le reste de cette aventure ressemble également à un rêve ou plutôt à un cauchemar. »

— « Ce cauchemar est maintenant terminé. Disons qu'il n'a jamais eu lieu. »

— « J'ai été... Elle hésita, fronça les sourcils. Je ne me souviens plus de grand chose. »

— « C'est tant mieux. »

— « Regardez, Kirth. Comment appelez-vous ces magnifiques créatures ? »

— « Des dryades. »

— « Que font-elles ? »

— « Je l'ignore. Je suppose qu'elles cherchent leur nourriture. Lugo Teehalt disait qu'elles tirent leur subsistance de gros vers qui vivent sous la prairie. Peut-être pondent-elles des œufs dans le sol. »

Les dryades défilaient sur la rive, agitant leur brillant feuillage qui ondulait lentement comme des branches dans le vent. Lorsqu'elles atteignirent le marais, elles se déplacèrent avec plus de lenteur, paraissant décomposer leurs pas. L'une d'elles s'arrêta, demeura immobile. Sous son pied, apparut un éclair blanc qui était une sorte de trompe plongeant dans le sol meuble. Quelques secondes s'écoulèrent. Le sol alors se souleva, comme s'il allait être le théâtre de quelque éruption en miniature : la dryade tomba sur le dos.

Du cratère surgit Warweave, chancelant ; la trompe était plongée au milieu de son dos. Son visage était souillé de boue, ses yeux exorbités ; il poussait des cris affreux. Il se débattit, tomba sur les genoux, se dégagea de la dryade échevelée, bondit sur ses pieds et entreprit une course folle à flanc de coteau. Ses jambes vacillaient.

Il retomba sur les genoux, étreignit le sol de ses mains crispées, donna quelques ruades, puis demeura immobile.

On enterra Warweave sur le versant de la colline. Le petit groupe regagna ensuite le vaisseau. Robin Rampold s'approcha avec quelque méfiance de Gersen.

— « J'ai pris la décision de demeurer ici, » dit-il.

Gersen fut surpris et choqué de cette décision. Et pourtant, au fond de lui-même, un instinct obscur lui avait fait pressentir ce dénouement.

— « Alors, dit-il, d'un ton gêné, vous avez l'intention de vivre sur cette planète en compagnie de Hildemar Dasce ? »

— « Oui. »

— « Savez-vous ce qui va se produire ? Il fera de vous son esclave, à moins qu'il ne vous tue pour s'emparer des provisions que je suis contraint de vous laisser. »

Le visage de Rampold était livide et tiré.

— « Vous avez sans doute raison, mais je ne puis abandonner Hildemar Dasce. »

— « Réfléchissez, dit Gersen. Vous serez seul, isolé. Il deviendra encore plus sauvage qu'il ne l'était auparavant. »

— « J'espère que vous voudrez bien me laisser quelques objets. Une arme, une pelle, quelques outils pour construire un abri, un peu de nourriture. »

— « Et que ferez-vous lorsque vos provisions seront épuisées ? »

— « Je chercherai ma subsistance dans la nature. Grains, poissons, noix, racines. Il s'en trouvera peut-être de vénéneuses. Mais je les essaierai avec le plus grand soin. Que me reste-t-il d'autre, dans cette vie ? »

Gersen secoua la tête.

— « Vous feriez bien mieux de rentrer en même temps que nous sur Alphanor. Hildemar Dasce exercera sur vous une vengeance dénuée de sens, mais terrible. »

— « C'est un risque que je suis décidé à courir, » répondit Rampold.

— « Comme vous voudrez. »

L'astronef s'éleva majestueusement au-dessus de la prairie, abandonnant Rampold, debout auprès de ses maigres approvisionnements.

Les horizons s'élargirent. La planète ne fut bientôt plus qu'une boule bleue et verte qui diminua progressivement vers la poupe du vaisseau. Gersen revint vers les deux universitaires.

— « Et voilà, messieurs, vous avez vu la planète de Teehalt. »

— « En effet, » répondit Kelle d'une voix inexpressive. « Vous avez choisi une méthode curieusement détournée pour remplir les termes du contrat que vous avez souscrit avec nous. L'argent est maintenant votre propriété. »

Gersen secoua la tête.

— « Je ne prendrai pas cet argent. Je vous propose que nous gardions le secret sur cette planète, afin d'éviter de la voir profaner. »

— « Très bien, » dit Kelle, « je suis tout à fait d'accord. »

— « Moi aussi, dit Detteras, à condition toutefois qu'il me soit loisible d'y revenir dans des circonstances moins dramatiques. »

— « Une dernière condition, » ajouta Gersen. « Je propose que le tiers des fonds engagés, représentant la quote-part d'Attel Malagate, soit déposé sur le compte de Miss Atwrode en guise de dédommagement pour les préjudices que Malagate lui a causés. »

Kelle et Detteras n'élevèrent aucune objection. Après des protestations de pure forme, Pallis finit par accepter et, de ce moment, la jeune femme retrouva toute sa bonne humeur.

À la poupe, l'étoile d'un blanc doré se fondit dans la multitude avant de s'évanouir aux regards.

Un an plus tard, Gersen revint seul sur la planète de Teehalt à bord de son vieil astronef modèle 9B.

Suspendu dans l'espace, il examina la vallée au macroscopie mais n'y découvrit aucun signe de vie. Il y avait maintenant un projac sur la planète, qui se trouvait peut-être entre les mains de Hildemar Dasce. Il attendit que la nuit fût tombée et se posa sur un plateau montagneux qui dominait la vallée.

La longue nuit acheva paisiblement son cours. À l'aube, Gersen descendit dans la vallée, sans jamais quitter la protection des arbres.

Il entendit dans le lointain le bruit d'une cognée. Avec une prudence infinie, il marcha dans la direction d'où provenaient les coups sonores.

À la lisière de la forêt, il aperçut Rampold qui taillait, à la hache, un tronc d'arbre abattu. Gersen se rapprocha discrètement. Le visage de Rampold s'était rempli. Il avait la peau hâlée, et paraissait robuste et en excellente forme. Gersen l'appela par son nom. L'autre sursauta et leva les yeux en fouillant du regard les ombres épaisses.

— « Qui est là ? »

— « Kirth Gersen. »

— « Avancez, avancez ! Inutile de vous cacher. »

Gersen apparut à l'orée de la forêt, regardant autour de lui avec méfiance.

— « Je craignais de me trouver nez à nez avec Hildemar Dasce. »

— « Ah ! dit Rampold, vous n'avez pas à vous inquiéter de lui. »

— « Serait-il mort ? »

— « Non, il est bien vivant au contraire. Il habite une petite hutte que j'ai construite à son intention. Avec votre permission, nous n'irons pas lui rendre visite, car sa hutte se trouve dans un endroit discret, à l'abri des regards de ceux qui pourraient éventuellement venir prospecter cette planète. »

— « Je vois, dit Gersen. C'est vous qui avez eu le dessus. »

— « Naturellement ! En aviez-vous jamais douté ? Je suis un homme de ressource. Hildemar n'était pas de taille à lutter avec moi. J'ai creusé un piège

pendant la nuit. Au matin, il est venu sans méfiance, comptant faire main basse sur mes provisions. Il est tombé dans le piège et je l'ai mis en captivité. Ce n'est déjà plus le même homme. Il scruta le visage de Gersen. Vous ne m'approuvez pas ? »

Gersen haussa les épaules.

— « Je suis venu pour vous ramener dans l'Écumène. »

— « Rien à faire ! » dit Rampold. « Très peu pour moi. Je veux vivre ici le restant de mes jours en compagnie de Dasce. Le pays fournit suffisamment de nourriture pour deux, et j'exerce quotidiennement sur Dasce les sévices et les raffinements qu'il m'enseigna autrefois. »

Ils se promenèrent dans la vallée jusqu'au précédent lieu d'atterrissage.

— « Le cycle biologique de cette planète est des plus étranges, dit Rampold. Chaque forme se transforme incessamment en une autre. Seuls les arbres possèdent quelque permanence. »

— « C'est ce que m'apprit l'homme qui découvrit la planète pour la première fois. »

— « Venez, je vais vous montrer la tombe de Warweave. »

Rampold le conduisit le long d'une pente, vers un tertre couronné d'un bouquet d'arbres élancés aux fûts blancs. Sur le côté, poussait un arbuste assez différent des autres. Le tronc en était veiné de pourpre, les feuilles étaient vert foncé et présentaient une texture assez analogue au cuir. Rampold fit un geste.

— « Ici repose Cryle Warweave. »

Gersen demeura un instant plongé dans ses pensées, puis il se détourna. Il parcourut la vallée du regard. Elle était aussi belle, aussi calme, aussi sereine que jamais.

— « Eh bien, dit Gersen, je vais repartir une fois de plus. Il se peut que je ne revienne jamais. Vous êtes bien sûr que vous n'éprouverez pas de regret ? »

— Absolument. Rampold considéra le soleil. Mais il se fait tard. Hildemar doit déjà m'attendre. Je serais désolé de le décevoir. Je vais vous faire mes adieux, maintenant. »

Il s'inclina puis s'en fut, traversa la vallée et disparut dans la forêt.

Gersen parcourut une dernière fois la vallée d'un regard mélancolique. Ce monde avait perdu son innocence première ; il avait connu le mal. Il lui semblait que le panorama s'était terni. Gersen poussa un profond soupir et contempla ce qu'était devenue la tombe de Warweave.

Il se pencha, saisit l'arbuste, l'arracha de terre, le brisa et dispersa les fragments à tous les vents puis il fit volte-face et remonta la vallée en direction de l'astronef.

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : The Star King.

LE BALAYEUR DE LORAY

par ROBERT SHECKLEY

Vous souhaitez le remède à tous les maux ? La formule en est simple. Mais il faut auparavant décider quelle part de votre être vous désirez préserver.

« C'est absolument impossible, » déclara le Professeur Carver.

— « Mais puisque je l'ai vu... » insistait Fred, son compagnon et garde-du-corps. « Hier soir, assez tard, je l'ai vu... Ils ont ramené dans une hutte ce chasseur qui avait la tête à demi arrachée et ils... »

— « Attendez ! » ordonna le Professeur Carver qui se penchait en avant en examinant quelque chose.

Ils avaient quitté leur astronef quelque temps avant l'aube, de façon à être en mesure d'assister aux cérémonies du soleil levant dans le village de Loray, situé sur la planète du même nom. De telles cérémonies, observées d'une distance convenable, sont souvent pleines de pittoresque : elles peuvent fournir à un anthropologue la matière d'un chapitre complet. Mais Loray, comme d'habitude, se montrait décevante.

Le soleil se leva sans fanfare – exauçant par sa présence même les prières qui lui avaient été adressées la nuit précédente. Péniblement, il hissa sa boule énorme d'un rouge sombre au-dessus de la ligne d'horizon. Un reflet pourpre toucha alors les plus hautes branches de la grande forêt mangeuse de pluies qui cernait le village. Et les indigènes continuaient à dormir...

Ils ne dormaient pas tous. Le Balayeur était déjà au travail, avec son balai de fagots, il nettoyait les abords des huttes en rassemblant les détritrus. Il se déplaçait lentement d'un endroit à un autre. Bien qu'il eût forme humaine, il apparaissait inexprimablement « différent ». Le visage du Balayeur n'était qu'un vide auquel la Nature aurait donné une forme, comme si cette même Nature avait voulu en l'occurrence tracer une ébauche de ce que serait un jour l'intelligence. Sur sa tête, fleurissaient de curieuses protubérances et sa peau

était d'un gris sale.

Le Balayeur chantonait pour lui-même tout en exécutant son travail. Sa voix était épaisse et gutturale. Le Balayeur était semblable à ses concitoyens : seule le distinguait d'eux une large bande noire peinte au travers de la figure : c'était l'indication de sa fonction, la plus humble de cette civilisation primitive.

Lorsque le soleil se fut levé sans incident, le Professeur Carver reprit : « Eh bien, donc... un phénomène tel que celui que vous décrivez ne peut pas se produire. Et, en particulier, il est impossible qu'il se produise sur une petite planète aussi misérable, aussi insignifiante que celle-ci. »

— « Mais puisque j'ai vu ! » maintint Fred. « Je ne discute pas de ce qui est possible ou impossible. J'ai vu. Si vous décidez de passer outre, c'est votre affaire... »

Il était appuyé contre le tronc noueux d'un stabicus, les bras croisés sur sa maigre poitrine, et il jetait des regards de mépris sur le village aux toits de chaume qu'il dominait. Voilà près de deux mois qu'ils étaient sur Loray et Fred manifestait une aversion toute particulière pour cette localité.

Fred était d'un poids et d'une taille inférieurs à la moyenne. La Nature ne l'avait pas spécialement comblé de ses dons. Ses cheveux étaient coupés en une brosse hérissée qui accentuait encore l'étroitesse de son front. Depuis près de dix ans, il était le compagnon du Professeur Carver, il l'avait accompagné sur des dizaines de planètes, il avait été témoin comme lui de choses étranges et merveilleuses. Mais tout ce qu'il avait vu et rencontré n'avait fait qu'accroître son mépris pour la galaxie en général. Il n'avait qu'une idée en tête : revenir riche et célèbre – ou seulement riche et inconnu – en sa ville natale de Bayonne (New Jersey).

« Pour nous, c'est la fortune, » attaqua-t-il. « Et vous voulez passer outre... »

Le Professeur Carver, songeur, faisait la moue. Faire fortune ? La perspective n'en est jamais désagréable, bien sûr. Mais le Professeur n'était pas disposé à abandonner une œuvre scientifique considérable pour se lancer dans une recherche utopique. Son plus important ouvrage était en cours d'achèvement, le livre qui allait amplifier et confirmer la thèse qu'il avait audacieusement proposée dans son premier écrit : *La cécité à la couleur chez les peuples Thang* ; qu'il avait déjà largement développée dans son étude : *Lacunes de la coordination mentale chez les peuples de race Drang* ; qu'il avait ensuite généralisée dans son ouvrage capital : *Les inégalités intellectuelles au sein de la galaxie*. Il y établissait, de façon formelle et définitive, que l'intelligence chez les non-Terriens décroissait arithmétiquement en fonction de l'accroissement géométrique de la distance de leur planète à la Terre.

Et maintenant, cette thèse allait s'épanouir dans la dernière œuvre en date de Carver, où il poursuivait son effort grandiose d'unification scientifique, de synthèse cosmique, et qu'il pensait intituler *Causes profondes de l'infériorité*

manifeste des populations non-terriennes.

— « Si vous aviez raison... » reprit Carver.

— « Regardez ! » cria Fred. « Ils en apportent un autre ! Voyez vous-même ! »

Le Professeur Carver hésitait. C'était un homme assez fort, d'une réelle prestance, aux joues un peu couperosées, dont les gestes étaient lents et réfléchis. Il portait un uniforme d'explorateur tropical bien que Loray fût située dans la zone tempérée. Il tenait à la main une petite cravache de cuir ; un gros revolver, semblable à celui de Fred, pendait à sa ceinture.

— « Si vous aviez raison, » répéta Carver lentement, « ce serait, si je puis dire, une pierre dans mon jardin... »

— « Allons voir, » proposa Fred.

Quatre chasseurs de srag transportaient un de leurs compagnons blessé à la hutte du médecin : Carver et Fred y pénétrèrent à la suite du cortège. Les porteurs étaient visiblement épuisés, ils devaient avoir voyagé des jours et des jours pour ramener leur camarade jusqu'au village, car les chasses de srag s'enfonçaient loin dans la forêt humide.

— « Il est mal en point, hein ? » fit remarquer Fred.

Le Professeur acquiesça. Le mois précédent, il avait réussi à photographier un srag : pour ce faire, il s'était perché sur un arbre très élevé et très robuste. Le srag était connu comme un animal très sauvage, très puissant, rapide et fort mal intentionné... Il était pourvu d'un arsenal très dissuasif de griffes, de dents et de cornes. Il était aussi le seul animal comestible de la planète qui ne fût pas tabou. Les indigènes de Loray étaient donc pris dans l'alternative : tuer des srag ou mourir de faim.

Le chasseur blessé n'avait pas dû se montrer assez rapide, assez expert dans le maniement de son javelot et de son bouclier, le srag l'avait ouvert d'un coup de corne, depuis le bas-ventre jusqu'à la gorge. L'homme avait abondamment saigné, en dépit des sutures provisoires qui avaient été immédiatement pratiquées au moyen d'herbes sèches. Dieu merci, l'homme avait sombré dans l'inconscience.

— « Le type n'a aucune chance de s'en tirer, » fit remarquer à son tour Carver. « C'est déjà un miracle qu'il ne soit pas mort. Le choc tout d'abord, sans parler de la longueur de la blessure et de sa profondeur... »

— « Vous allez voir... » dit Fred.

Le village s'était soudain éveillé.

Hommes et femmes, tous avec leur peau grise et leur tête déformée par les protubérances, s'étaient rassemblés pour voir passer les chasseurs portant le blessé à la hutte du médecin. Le Balayeur lui-même avait interrompu son travail pour regarder. L'unique enfant du village s'était campé devant la hutte de ses parents, tout en suçant son pouce, il avait assisté à la procession. Deg, le médecin, sortit pour accueillir les chasseurs : il avait déjà revêtu son masque de cérémonie. Les danseurs sacrés – tout au moins ceux d'entre eux

qui étaient désignés pour exécuter la danse de la guérison – se réunirent en ajustant précipitamment leur costume.

— « Espérez-vous le sauver, Docteur ? » demanda Fred.

— « L'Espoir est permis, » répondit Deg d'une voix onctueuse.

Ils pénétrèrent dans la hutte du médecin, médiocrement éclairée. Le blessé avait été étendu délicatement sur un lit d'herbes : les danseurs commencèrent à s'agiter devant lui. Deg entonna un chant solennel.

— « Ça ne fera pas l'affaire ! » opina Carver à l'intention de Fred. Il arborait l'air intéressé du badaud voyant fonctionner une pelle mécanique. « Pour obtenir une guérison par l'opération du Saint-Esprit, il est un peu tard... Écoutez son rythme respiratoire. Des plus faibles, n'est-ce pas ? »

— « En effet, » admit Fred.

Deg acheva sa mélopée et s'inclina sur le chasseur blessé. La respiration de l'homme était de plus en plus pénible : on la sentait ralentir, hésiter...

— « C'est le moment ! » cria le médecin. Il saisit dans un petit sac un tube de bois, le déboucha et le porta aux lèvres du mourant. Le chasseur absorba le contenu du tube et puis...

Carver cilla. Fred se permit un sourire de triomphe. La respiration du chasseur se raffermissait. Sous les yeux des spectateurs, l'énorme entaille se transforma en une bande de tissu cicatriciel, puis en une mince ligne rose, enfin en une ligne blanche presque invisible.

Le chasseur se dressa sur son séant, se gratta la tête, fit à l'assistance un magnifique sourire et demanda à boire – de préférence quelque chose de ravigotant.

Sans désespérer, Deg ordonna de célébrer la guérison par de grandes réjouissances.

Carver et Fred se retirèrent jusqu'à la lisière de la forêt humide pour discuter à fond de la situation. Le Professeur marchait comme dans un rêve. Sa lèvre inférieure pendait ; de temps à autre, il secouait la tête.

— « Alors ? Que vous en semble ? » demanda Fred.

— « Cela demeure impossible... » répondit Carver, toujours ahuri. « Aucune substance naturelle ne peut avoir un tel effet... Et vous avez été témoin du même phénomène hier au soir ? »

— « Je vous en donne ma parole ! » confirma Fred. « Ils ont amené cet autre chasseur qui avait la tête à moitié arrachée. Deg lui a donné à boire un peu de ce liquide et l'a guéri instantanément sous mes yeux. »

— « Le rêve des hommes de tous les temps, » murmura Carver songeur. « La panacée... le remède universel. »

— « Vous rendez-vous compte du prix auquel nous pourrions vendre ce liquide ! » s'exclama Fred.

— « Sans doute... et aussi quelle contribution à la Science ! » corrigea le Professeur Carver d'une voix assez ferme. « Oui, Fred, je pense qu'il faut absolument que nous nous procurions un peu de cette substance. »

Ils firent demi-tour et, d'un pas décidé, regagnèrent le village.

Des danses se succédaient, exécutées à tour de rôle par les disciples des diverses sectes : chacune d'elles honorait un animal. Au moment où les Terriens arrivèrent, les danses étaient menées par la secte des Sathgohanis, qui vénéraient un animal ressemblant à un daim de taille moyenne. Les adeptes de ce culte étaient reconnaissables aux trois points rouges qui décoraient leur front. Attendant leur tour, les adeptes des cultes Dresfeyxi et Taganyes, adorant d'autres animaux de la forêt, se tenaient prêts à intervenir. Les animaux adoptés par l'un ou l'autre culte devenaient tabou, à partir de ce moment, il était interdit de les abattre. Carver avait tenté, mais en vain, de découvrir la justification rationnelle de cette réglementation. Les habitants de Loray refusaient de s'en expliquer.

Deg, le médecin, avait ôté son masque de cérémonie. Il s'était assis devant sa hutte et il observait les danseurs. Il se leva quand il vit s'approcher les Terriens.

— « Que la paix soit avec vous ! » prononça-t-il.

— « Qu'elle soit avec vous, » répondit Fred. « Vous avez fait du bon travail, ce matin... »

Deg eut un sourire de modestie. « Les dieux ont exaucé nos prières. »

— « Les dieux ? » s'étonna Carver. « J'ai eu l'impression que le travail a été opéré par le sérum... »

— « Le sérum ? Vous voulez dire la sève de sersee... » Deg exécuta un salut cérémonieux en prononçant le nom sacré. « La sève de sersee est la mère de la population de Loray. »

— « J'aimerais vous en acheter une certaine quantité, » demanda Fred tout à trac, sans vouloir tenir compte du froncement de sourcils désapprouvateur du Professeur Carver. « Quel serait votre prix pour... mettons cinq litres... ? »

— « Je regrette... » fit Deg.

— « Ne seriez-vous pas intéressé par quelques petites perles ? Des miroirs ? Ou par une paire de couteaux à lame d'acier ? »

— « Impossible... » confirma tranquillement le médecin. « La sève de sersee est sacrée. On ne peut l'utiliser que pour des soins ayant également ce caractère sacré. »

— « Il ne faut pas me raconter cela, » répliqua Fred. Le rouge lui était monté aux joues, animant son teint jaune. « Vous avez l'air de croire... »

— « Nous comprenons parfaitement bien votre point de vue... » coupa le Professeur Carver de sa voix tranquille. « Nous savons la valeur de tout ce qui a un caractère religieux. Ce qui est sacré est sacré : les mains profanes ne doivent pas s'y risquer... »

— « Vous êtes fou, » murmura Fred en anglais.

— « Je vous reconnais pour un homme sage, » déclara sentencieusement Deg. « Vous imaginez les raisons pour lesquelles je dois vous refuser... »

— « Oui, je les devine. Mais il arrive, Deg, que je suis comme vous médecin dans mon propre pays. »

— « Ah ! je l'ignorais... »

— « C'est pourtant vrai. De fait, dans ma spécialité, j'occupe le rang le plus élevé. »

— « Alors, vous devez être un homme d'une grande sainteté... » déclara Deg en s'inclinant devant lui.

— « Ça alors ! D'une très grande sainteté ! » confirma Fred avec un grain d'ironie. « Le Professeur est l'homme le plus saint que vous puissiez rencontrer dans cette région de l'univers ! »

— « Je vous en prie, Fred... » intervint Carver en baissant modestement les yeux. Puis il reprit à l'intention du médecin indigène : « Je n'aime pas l'entendre dire, mais c'est exact. En tenant compte de ce fait, vous pouvez vous rendre compte que ce ne serait pas un sacrilège de votre part de me confier un peu de sève de sersee. J'estime, au contraire, que ce serait votre devoir de prêtre de me faire profiter de cette offrande. »

Pendant un temps assez long, le médecin pesa le pour et le contre. Des émotions contradictoires l'agitaient : on pouvait les lire sur son visage, telles étaient sa sensibilité et sa franchise. Enfin, il parla : « Vous avez sans doute raison : malheureusement, je n'ai pas la possibilité matérielle de le faire. »

— « Mais pourquoi ? »

— « Parce que je ne dispose que de trop peu de sève de sersee. J'en suis tragiquement démuné. J'en ai à peine assez pour ce village. »

Deg eut un sourire triste et s'éloigna.

La vie reprit à Loray, simple, toujours semblable à elle-même. Le Balayeur avançait à petits pas, nettoyant le sol devant lui avec son balai de fagots. Les chasseurs suivaient les srag's à la piste. Les femmes préparaient les aliments et surveillaient l'unique enfant du village. Les prêtres et les danseurs sacrés imploraient chaque nuit le soleil et obtenaient de lui qu'il se lève chaque matin. Chacun était heureux à sa façon, dans l'acceptation de son humble destinée.

Seuls les Terriens se montraient insatisfaits.

Ils gardaient le contact avec Deg. Peu à peu, ils apprirent la véritable histoire de la sève de sersee et la succession de péripéties qui l'émaillaient.

L'arbuste dénommé sersee était de petite taille et de nature peu robuste. Sa reproduction naturelle ne s'effectuait pas facilement. Personne n'avait réussi à le transplanter ou à le cultiver. Tout ce que l'on pouvait faire était de désherber autour des pieds que l'on avait pu découvrir et d'attendre qu'ils veuillent bien fleurir. Mais la plupart des pieds de sersee végétaient pendant un an ou deux et finissaient par mourir. Un petit nombre seulement fleurissaient et, parmi ceux-ci, ce n'était encore qu'une minorité qui vivait assez pour produire les baies rouges caractéristiques.

C'est la baie du sersee qui, pressée, fournissait l'élixir qui signifiait la vie pour le peuple de Loray.

— « J'attire votre attention, » déclara Deg, « sur la rareté de cet arbuste et

sur l'énormité des distances qu'il faut parcourir pour le découvrir. Nous cherchons parfois pendant des mois avant de découvrir un seul arbuste porteur de baies. Or, les baies d'un arbuste ne peuvent guère sauver qu'un seul homme – deux tout au plus. »

— « C'est triste, » fit Carver, « très triste. Mais il me semble que certaines méthodes de fertilisation accélérée... »

— « Nous avons tout essayé... »

— « Je me rends compte, » reprit Carver avec beaucoup de conviction, « de l'importance que la sève de sersee peut avoir pour vous... Mais si vous pouvez m'en confier une petite quantité – un demi-litre ou un litre – je pourrais l'emporter sur la Terre, la faire analyser. Tenter peut-être une fabrication par voie de synthèse... Dans ces conditions, nous pourrions vous en fournir à la mesure de vos besoins. »

— « Je ne veux pas prendre le risque de renoncer à une goutte pour vous la donner. Avez-vous remarqué combien nous avons peu d'enfants ? »

Carver fit un signe affirmatif.

— « Il y a chez nous très peu de naissances. Notre vie est une lutte de tous les instants contre une menace : celle de l'extinction de notre race. Toute vie doit être prolongée jusqu'à ce qu'il y ait un enfant pour s'y substituer. Et nous ne pouvons maintenir cet équilibre que par la recherche permanente des baies de sersee. Il n'y en a jamais assez, » conclut le médecin avec un soupir. « Jamais assez. »

— « La sève de sersee guérit-elle toute espèce de maladie ? » demanda Fred.

— « Elle fait mieux encore. Ceux qui ont bu le sersee voient leur vie prolongée de cinquante de nos années. »

Les yeux de Carver s'écarruillèrent. Cinquante ans sur Loray équivalaient à peu près à soixante-trois années terrestres. Le sersee n'était pas seulement un agent curatif, un régénérateur des tissus, mais un élixir de longue vie !

Carver se surprit à considérer la perspective d'ajouter soixante-trois années à sa propre existence... Puis il demanda à Deg : « Que se passe-t-il quand un homme boit à nouveau le sersee après avoir déjà obtenu une prolongation de cinquante ans ? »

— « Nous l'ignorons, » fit Deg. « Personne ne doit tenter cette expérience tant qu'il n'y a pas assez de sersee pour la communauté. »

Le regard de Carver croisa celui de Fred.

— « Je vous demande maintenant de m'écouter avec la plus grande attention, » reprit le Professeur Carver. Il lui parla des devoirs sacrés de la science. Il lui exposa que le service de la science devait avoir le pas sur la sauvegarde de la race, sur les croyances, sur les religions. Que la marche en avant de la science primait la vie elle-même. Après tout, quelle importance y avait-il à sauver la vie de quelques Lorayiens : ils finiraient par mourir un jour ou l'autre. Par contre, il était capital que la Science Terrienne puisse recevoir un échantillon de sève de sersee.

— « Vous avez peut-être raison, » répondit Deg. « Mais mon choix est clair. En tant que prêtre de la religion Sunnitheriat, j'ai le devoir sacré de sauver les vies de mes concitoyens. Je ne peux pas transgresser ce devoir. »

Il fit demi-tour et s'éloigna. Les Terriens, déçus, regagnèrent leur astronef.

Après le café, le Professeur Carver ouvrit un tiroir et en sortit le manuscrit des *Causes profondes de l'infériorité manifeste des populations non-terriennes*. Avec délectation, il relut le dernier chapitre, celui où il caractérisait les infériorités particulières des habitants de Loray ; puis il remit en place le manuscrit.

— « Je suis tout près d'avoir terminé ! » annonça-t-il à son assistant. « Encore une semaine de travail, deux tout au plus... »

— « Hum, » dit Fred, tout en surveillant l'activité du village au travers d'un hublot.

— « Ce sera le point final, » reprit Carver. « Cet ouvrage prouvera, une fois pour toutes, la supériorité par nature de notre race de Terriens. Nous l'avons déjà prouvée, Fred, par la force des armes. Nous l'avons prouvée par notre technique. Nous la prouverons maintenant par la seule vertu d'un raisonnement logiquement conduit. »

Fred acquiesça. Le Professeur se citait lui-même : Fred se souvenait d'avoir lu ces phrases dans l'introduction de l'ouvrage.

— « Rien ne doit venir contrarier le succès de cette œuvre, » rappela le Professeur Carver. « Vous êtes bien d'accord avec moi, Fred ? »

— « Oui, oui, » confirma Fred qui pensait à autre chose. « D'abord le livre. Que ces croquants nous fichent la paix ! »

— « Ce n'est pas ce que je veux dire... Vous savez bien quelles sont mes intentions. En raison des circonstances, nous devrions sans doute passer sous silence l'existence de la sève de sersee. Il devrait nous suffire d'achever le travail pour lequel nous sommes venus jusqu'ici. »

Fred fit demi-tour et se trouva face à face avec son patron.

— « Professeur, quelle somme d'argent pensez-vous tirer de votre livre ? »

— « Heu... Eh bien, le précédent n'a pas mal marché, rappelez-vous... Ce livre-là devrait se vendre encore mieux... Disons dix, peut-être vingt mille dollars. » Il se permit un petit sourire. « J'ai de la chance, voyez-vous, dans ma partie. Le public terrien s'y intéresse manifestement, ce qui est extrêmement réconfortant pour un savant. »

— « Admettons que vous en tiriez cinquante mille dollars... Une misère ! Avez-vous idée du prix que nous pourrions vendre un tube de sersee ? »

— « Cent mille, » suggéra Carver au hasard.

— « Vous plaisantez ! Imaginez un homme très riche sur le point de mourir : nous possédons le seul moyen de le guérir. Il nous proposera la totalité de sa fortune : des millions ! »

— « Vous devez avoir raison, » admit Carver. « En outre, cela marquerait un inestimable progrès scientifique... Malheureusement, Deg ne nous donnera rien. »

— « Acheter n'est pas le seul moyen pour obtenir ce que l'on veut. » Fred sortit son revolver de sa gaine et se mit à examiner attentivement le détail du mécanisme.

— « Je vois, je vois ! » s'écria Carver ; son visage couperosé pâlit légèrement. « Mais croyez-vous que nous ayons le droit... ? »

— « Qu'allez-vous chercher là ? »

— « Ces gens sont nos inférieurs. Je pense l'avoir prouvé d'une façon définitive... Vous pouvez peut-être dire que leur vie ne pèse pas lourd dans la balance de l'univers... Mais, évidemment... nous pouvons sauver des vies terriennes avec cette sève. »

— « Nous pouvons d'abord sauver nos propres vies, » déclara Fred. « Personne ne se résigne à crever quand il peut faire autrement ! »

Carver se leva. Ayant pris sa décision, il détacha son propre revolver, le laissant dans l'étui.

— « Rappelez-vous, » dit-il à Fred, « que nous agissons au nom de la Science et pour l'avenir de la Terre et des Terriens. »

— « Je ne l'ignore pas, Professeur, » répondit Fred qui se dirigea vers la trappe de sortie avec un sourire de conquérant sur les lèvres.

Ils retrouvèrent Deg à proximité de sa hutte. Sans autre préambule, Carver lui signifia : « Je vous prie de me remettre un peu de sersee... »

— « Mais je vous l'ai déjà expliqué, » répliqua le médecin. « Je vous ai dit pour quelles raisons je ne pouvais rien vous donner. »

— « C'est un ordre ! » confirma Fred et en même temps il sortit son revolver et fixa Deg dans les yeux.

— « Non. »

— « Vous croyez peut-être que je plaisante, » reprit Fred. « Savez-vous ce que peut faire cette arme ? »

— « Je vous ai déjà vu vous en servir. »

— « Vous imaginez peut-être que j'hésiterais à l'employer contre vous ? »

— « Je m'en moque. Vous n'aurez pas de sersee. »

— « Je vais tirer ! » annonça Fred dont la voix s'anima. « Je vous le jure, je vais tirer ! »

Les habitants du village s'étaient peu à peu réunis derrière Deg. Tous de peau grisâtre, leur tête déformée par les protubérances, ils glissaient silencieusement pour prendre position : les chasseurs étaient armés de leurs javelots, les autres villageois avaient des couteaux et des pierres.

— « Vous n'aurez pas de sersee ! » confirma encore une fois Deg.

Fred leva lentement son revolver.

— « Écoutez, Fred, » fit Carver. « Ils sont réellement très nombreux... Croyez-vous vraiment... »

Le corps maigre de Fred se raidit : son doigt se tendit et blanchit sur la détente. Carver ferma les yeux.

Il y eut un instant de silence terrible. Puis le coup partit. Carver rouvrit les yeux. Deg était toujours debout, mais ses genoux tremblaient. Fred abandonna la détente qui revint en position. Les villageois n'avaient pas bougé. Pendant quelques instants, Carver se demanda ce qui s'était passé. Enfin il remarqua le Balayeur.

Le Balayeur était tombé la face contre le sol, le bras gauche étendu et la main serrant encore le balai de fascines, les jambes s'agitant convulsivement. Le sang s'écoulait de la blessure très nette que Fred lui avait faite au front.

Deg se pencha sur le corps du Balayeur, puis se releva.

— « Il est mort, » déclara-t-il.

— « Ce n'est que le premier ! » annonça Fred d'un air menaçant en mettant en joue un des chasseurs.

— « Non ! » cria Deg.

Fred le considéra, le sourcil levé, « Je vous donne ce que vous voulez, » ajouta Deg. « Je vous donne toute la sève de sersee que j'ai en réserve. Mais, après, allez-vous-en ! »

Il courut à sa hutte et reparut l'instant d'après, porteur de trois tubes en bois qu'il remit aux mains de Fred.

— « L'affaire est faite, Professeur, » déclara Fred. « Partons d'ici. »

Ils traversèrent les rangs des villageois silencieux, se dirigeant vers l'astronef. Un objet brillant étincela dans le soleil. Fred poussa un cri et laissa choir son revolver : le Professeur Carver le ramassa aussitôt.

— « Un de ces ploucs m'a blessé, » dit Fred. « Rendez-moi le rigolo ! »

Un javelot passa au-dessus de leurs têtes et se ficha dans le sol devant eux.

— « Ils sont trop nombreux ! » dit Carver. « Courons ! »

Ils piquèrent un sprint jusqu'à l'astronef, tandis que les javelots et les couteaux sifflaient à leurs oreilles. Ils atteignirent l'engin et bloquèrent la trappe.

— « Il était temps ! » fit Carver, luttant pour retrouver son souffle, affalé contre le panneau verrouillé. « Avez-vous toujours le sérum ? »

— « Oui ! » répondit Fred. « Mais j'ai mal... »

— « Qu'est-ce qui ne va pas ? »

— « Mon bras. Je le sens paralysé... »

Carver examina la blessure, fit la grimace, demeura quelque temps pensif. Il ne risqua aucun diagnostic.

— « La paralysie gagne, » répéta Fred au bout d'un moment. « Je me demande s'ils n'empoisonnent pas leurs javelots. »

— « C'est tout à fait possible, » admit le Professeur Carver.

— « Mais c'est évident ! » cria Fred. « Regardez ! La plaie change déjà de couleur ! »

Les lèvres de la plaie avaient un aspect noirâtre. L'infection était

manifeste.

— « Sulfamides, » décida le Professeur Carver. « Et pénicilline. Il n'y a rien à craindre, Fred. Les médications terriennes modernes... »

— « ...risquent de n'avoir aucun effet ! Ouvrez l'un de ces tubes ! »

— « Mais, Fred... Nous en avons si peu... Et puis... »

— « Je m'en moque, » déclara Fred qui attrapa un des tubes et le déboucha avec ses dents.

— « Attendez, Fred ! »

— « Attendre ? Bien sûr que non ! »

Fred vida le contenu d'un tube et rejeta l'emballage. Carver n'était pas content. « Je voulais seulement vous dire qu'il aurait été prudent de soumettre ce sérum à des essais avant qu'un Terrien se l'applique. Nous ignorons absolument comment il peut réagir sur un organisme humain : je disais cela pour votre bien. »

— « Je n'en doute pas ! » répondit Fred sur un ton ironique. « Eh bien, vous pouvez déjà vous rendre compte comment il réagit sur ma blessure ! »

La plaie noirâtre était redevenue saine. Elle se cicatrisait rapidement. Bientôt ils virent se former le tissu cicatriciel plus blanc. Celui-ci disparut à son tour, laissant à sa place une chair parfaitement rose et ferme.

— « Pas mal, hein ? » Fred triomphait. Il se montrait même passablement excité. « Ça marche, Professeur ! Ça marche ! Buvez-en vous-même un coup, mon vieux ! Et vous allez vivre soixante ans de plus ! Pensez-vous que nous soyons capables de fabriquer ce liquide par voie de synthèse ? Ça vaut un million, ça vaut dix millions, ça vaut un milliard ! Et, au cas où la synthèse chimique en serait impossible, on pourrait toujours revenir en chercher sur Loray. On ferait bien le voyage une fois tous les cinquante ans pour refaire le plein ! En outre, ça a bon goût ! Professeur, ça a le goût de... Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Le Professeur Carver considérait Fred avec des yeux agrandis par la surprise.

— « Qu'est-ce qui se passe ? » demanda Fred avec un sourire inquiet. « Cette cicatrice est parfaite... Que regardez-vous ? » Carver ne répondait pas. Sa lèvre tremblait. Il recula lentement.

— « Par l'enfer, qu'est-ce qu'il y a donc qui ne va pas ? » Fred dévisageait Carver à son tour. Brusquement il se précipita à l'avant de l'astronef et s'examina dans le miroir.

— « *Qu'est-ce qui m'arrive ?* » Carver essaya de parler : mais il ne trouvait plus ses mots. Il ne quittait pas des yeux le visage de Fred, observant la lente altération de ses traits qui perdaient de leur relief, de leur personnalité, qui se banalisaient comme si la Nature n'avait voulu que tenter une première ébauche de ce qui deviendrait un jour, beaucoup plus tard, un être intelligent. En même temps, d'étranges protubérances apparaissaient sur la tête de Fred. Et son teint virait progressivement du rose au gris...

— « Je vous avais dit d'attendre ! » soupira Carver.

— « *Qu'est-ce qui se passé ?* » demandait toujours Fred dans un pleurnichement terrorisé.

— « Eh bien, » dit Carver, « ce doit être un des effets secondaires du sersee. Le taux de la natalité chez les Lorayiens est pratiquement voisin de zéro, nous le savons. Même en tenant compte du magnifique pouvoir de guérison de la sève de sersee, la race aurait dû disparaître depuis longtemps... À moins que cette sève n'ait une autre vertu – celle de transformer une quelconque espèce animale et de l'élever au rang de citoyen de Loray. »

— « C'est une hypothèse absolument gratuite... »

— « C'est une hypothèse de travail. Et elle est basée sur la déclaration de Deg selon laquelle la sève de sersee est « la mère de la population de Loray ». J'ai bien peur qu'il ne faille chercher là les origines des différents cultes pratiqués à Loray et l'explication des tabous. Certaines bêtes sauvages doivent fournir des ancêtres à différentes fractions du peuple de Loray – peut-être à l'ensemble de ce peuple. Même le sujet est tabou, ce qui prouve bien l'existence d'un complexe d'infériorité, profondément enraciné, dont les causes doivent être cherchées dans la récente promotion de ces êtres du stade animal à la dignité de créatures pensantes. »

Carver se frotta le front d'un geste las. « La sève de sersee a – du moins peut-on le supposer – un rôle indirect en matière de sauvegarde et d'évolution de cette race. On peut aller jusqu'à imaginer une théorie d'après laquelle... »

— « Au diable les théories ! » cria Fred, épouvanté d'entendre sa propre voix devenue rauque et gutturale, comme celle de tous les Lorayiens. « Professeur, faites quelque chose ! »

— « Mais je ne peux rien faire... »

— « Sans doute la science terrienne... »

— « Mais non, Fred... » coupa Carver tranquillement.

— « *Quoi ?* »

— « Fred, je vous en prie : essayez de comprendre. Je ne peux pas vous ramener sur la Terre. »

— « Que voulez-vous dire ? Vous êtes fou ! »

— « Pas du tout. Je ne peux pas vous ramener sur la Terre en racontant une aventure aussi incroyable. On prendrait mon histoire pour un énorme canular ! »

— « Mais... »

— « Écoutez-moi. Personne ne me croirait. On admettrait, à la rigueur, que vous soyez un Lorayien exceptionnellement intelligent, et en ce cas, votre seule présence, Fred, anéantirait toute ma thèse... »

— « Vous ne pouvez pas m'abandonner ! Vous ne pouvez pas me faire cela ! »

Le Professeur Carver avait gardé les deux revolvers. Il en mit un à sa ceinture et leva l'autre en direction de Fred.

— « Je ne suis pas disposé à compromettre le travail d'une vie entière !

Sortez d'ici, Fred ! »

— « Non ! »

— « Fred, j'ai dit ! Sortez d'ici ! »

— « Je ne sortirai pas. Il vous faudra me tuer ! »

— « Je vous tuerai si vous vous obstinez ! Je vous tuerai et je vous jetterai dehors ! »

Il prit Fred dans sa ligne de mire. Fred marcha à reculons jusqu'au panneau de sortie, le déverrouilla, le fit glisser. Au dehors, les villageois attendaient, sans impatience.

— « Que vont-ils me faire ? » s'inquiéta Fred.

— « Je suis navré, Fred... » fit Carver en guise d'adieu.

— « Non ! Non ! » cria encore Fred, s'accrochant des deux mains aux parois de la carlingue.

Carver lui fit lâcher prise et le bascula au-dessus des mains qui se tendaient vers lui. Puis il lança à sa suite sur la foule les deux tubes de sève de sersee qui étaient restés intacts. Enfin, en toute hâte pour ne pas voir ce qui allait se passer, il referma le panneau.

En moins d'une heure, il avait franchi les limites atmosphériques de la planète Loray.

À son retour sur Terre, son ouvrage *Les causes profondes de l'infériorité manifeste des populations non-terriennes* fut salué comme une étape nouvelle en matière d'anthropologie comparative. Toutefois, la thèse qui y était défendue provoqua rapidement d'assez vives controverses.

Un astronaute nommé Jones revint peu après sur Terre en prétendant avoir rencontré, sur la planète Loray, un indigène qui était à tous égards comparable à un Terrien. Et il produisit des enregistrements sur bandes magnétiques ainsi que des films à l'appui de ses dires.

La thèse de Carver parut donc ébranlée pendant quelque temps, jusqu'à ce que Carver pût examiner lui-même les documents de son contradicteur. Il put alors faire remarquer, avec une impitoyable logique, que ce prétendu super-Lorayien, ce chef-d'œuvre de la planète Loray, ce supposé rival de l'humanité terrestre, n'occupait dans la hiérarchie lorayienne que la position la plus humble – celle de Balayeur – ainsi que le prouvait formellement le large trait noir qui lui barrait la figure.

L'astronaute admit la validité de cette réponse.

Était-il donc d'une essence tellement supérieure, ce super-Lorayien – poursuivait le Professeur Carver en affirmant vigoureusement ses avantages – qui n'était même pas capable, en dépit de ses brillantes possibilités, de se hisser à une situation prééminente dans cette localité indigène retardataire où il était né ?

Cette question, fort pertinente, réduisit au silence l'astronaute et ses supporters. De fait, leur position hérétique fut définitivement anéantie. Et désormais la doctrine carverienne de l'infériorité manifeste des non-Terriens

est admise sans discussion par tous les Terriens cultivés et capables de raisonner, où que ce soit dans l'étendue de la galaxie.

Traduit par Gersaint.

Titre original :

The Sweeper of Loray.

N.D.L.R. – À titre de curiosité, signalons aux lecteurs de l'ancien Galaxie, s'ils en ont conservé la collection, qu'en se reportant à la page 23 du 65^e et dernier numéro, ils pourront voir annoncé pour le mois suivant Le Balayeur de Loray de Finn O'Donnevan (alias Robert Sheckley). La disparition de la revue empêcha à l'époque la publication de cette nouvelle qui, annoncée en avril 1959, vient donc enfin de voir le jour, avec quelque six ans de retard...

COMMANDANT DE MORTS-VIVANTS

par WILLIAM TENN

ILLUSTRÉ PAR ASHMAN

L'idéal, dans une guerre où le nombre est l'atout majeur, c'est la récupération des effectifs. Un bon combattant doit pouvoir servir plusieurs fois...

Je me trouvais devant la porte d'entrée du Dépotoir, et je sentis mon estomac se soulever péniblement. Cette impression, je l'avais déjà ressentie, il y a de cela plus de onze ans, en voyant une flotte terrestre tout entière – près de 20.000 hommes – littéralement pulvérisée sous mes yeux, au cours de la seconde Bataille de Saturne. Mais à cette époque, j'avais pu distinguer les fragments des vaisseaux dispersés aux quatre coins du ciel, et je croyais entendre les hurlements des hommes projetés dans l'espace. Puis les appareils des Éotiens, assez semblables à des boîtes, avaient surgi dans mon champ de vision, parmi les débris de l'effroyable cataclysme qu'ils avaient déclenché, et

ce tableau d'apocalypse suffisait à expliquer la présence du serpent de transpiration glaciale qui s'enroulait autour de mon front et de mon cou.

À présent, je n'avais devant moi qu'un vaste bâtiment banal, semblable aux centaines d'usines peuplant les banlieues industrielles du vieux Chicago : une manufacture entourée d'une clôture, dont l'entrée était fermée par une grille cadénassée, et un vaste terrain d'essais – le Dépotoir. Et pourtant, je sentais sur ma peau une transpiration encore plus glaciale, mon estomac se contractait dans un spasme plus violent que je n'en avais jamais expérimenté dans aucune des innombrables et ruineuses batailles qui avaient déterminé la création de cet établissement.

C'était d'ailleurs fort compréhensible, pensai-je. Ce que je ressentais, c'était la vieille terreur ancestrale, génératrice de toutes les terreurs passées, présentes et à venir, le spectre né de la nuit des temps, qui faisait frissonner ma chair d'une invincible répugnance. Oui, c'était compréhensible – mais cela n'avançait guère les choses. Je n'arrivais pas à me résoudre à franchir cette grille, à passer devant cette sentinelle.

J'étais demeuré à peu près calme avant d'avoir aperçu l'énorme coffre cubique disposé contre la clôture, ce coffre d'où émanait une légère puanteur et qui était surmonté d'un vaste écriteau coloré :

NE GASPILLEZ PAS LES DÉTRITUS, DÉPOSEZ-LES ICI.

SOUVENEZ-VOUS :

TOUT CE QUI EST USAGÉ PEUT ÊTRE RÉPARÉ.

TOUT CE QUI EST ENDOMMAGÉ PEUT ÊTRE RÉCUPÉRÉ.

TOUT CE QUI A DÉJÀ SERVI PEUT ENCORE RESSERVIR.

DÉPOSEZ ICI TOUS VOS DÉCHETS.

Service de la Récupération.

J'avais pu voir ces coffres cubiques et compartimentés et ces écriteaux dans tous les cantonnements, les hôpitaux, les camps de détention dispersés depuis la Terre jusqu'aux astéroïdes. Mais de les retrouver, précisément à cet endroit, leur conférait une signification nouvelle. Reverrais-je, à l'intérieur, les placards au texte plus succinct ? Vous devinez de quoi je veux parler.

Il nous faut faire appel à nos ultimes ressources pour vaincre l'ennemi et...

LES DÉCHETS CONSTITUENT NOTRE PLUS GRAND RÉSERVOIR DE MATIÈRES PREMIÈRES.

C'aurait été pousser l'ingéniosité jusqu'à ses limites extrêmes que de tapisser les murs de ces affiches.

Tout ce qui est endommagé peut être récupéré...

Je fléchis mon bras droit sous la manche de mon blouson bleu. Il semblait faire partie intégrante de ma personne et le ferait toujours. Et dans deux ans, si j'étais encore vivant à cette époque, la fine cicatrice blanche qui entourait mon coude serait devenue complètement invisible. Bien sur, tout ce qui est endommagé peut être récupéré. Tout, sauf une chose – la plus importante.

Moins que jamais, j'éprouvais l'envie de franchir la grille.

C'est alors que j'aperçus ce jeune homme. Celui qui venait de la base d'Arizona.

Il était planté devant la guérite de la sentinelle, aussi paralysé que moi-même. Au centre de sa casquette d'uniforme, on apercevait un Y flambant neuf, avec un point au centre, l'insigne de commandant de chasseur d'interception. À la séance d'instruction de la veille, il ne le portait pas encore. Cela signifiait qu'il venait de recevoir sa nomination. Il paraissait tout jeune et très ému.

Je me souvenais de l'avoir remarqué à la conférence. C'était lui qui avait levé une main timide lorsque était venu le moment de poser des questions ; c'était lui qui s'était levé à demi et avait nerveusement remué les lèvres avant de bafouiller : « Excusez-moi, mais ils... ils ne *sentent* pas vraiment mauvais, je suppose ? »

La question avait déclenché une tempête de rires, de ces rires frénétiques d'hommes qui ont frisé l'hystérie collective pendant un après-midi entier et ne sont que trop heureux de profiter d'un moment de détente, tout prêts à découvrir de la drôlerie dans la phrase naïve d'un jeune homme.

Et l'officier aux cheveux blancs, qui n'avait même pas souri, attendit la fin de la tempête avant de répondre gravement : « Non, ils ne sentent absolument pas mauvais. Du moins s'ils se baignent régulièrement. Exactement comme vous, messieurs. »

Cette réponse jeta une douche sur notre gaieté. Même le jeune officier, qui se rasseyait tout rougissant, serra les mâchoires sous l'ironie. Vingt minutes plus tard, à l'issue de la réunion, les muscles de mon visage étaient encore crispés et douloureux, tant la tension avait été grande.

« *Exactement comme vous, messieurs...* »

Je me secouai énergiquement et me dirigeai vers le jeune homme. « Bonjour, commandant, » dis-je. « Vous êtes ici depuis longtemps ? »



Il parvint à sourire. « Un peu plus d'une heure, commandant. J'ai pris le 8 heures 15 à la base. La plupart des camarades dormaient encore, car la soirée s'est prolongée fort tard. J'étais allé me coucher de bonne heure – je voulais disposer du maximum de temps pour m'imprégner de l'atmosphère de l'endroit. Mais il semble que je n'en aie pas tiré grand bénéfice. »

— « Je sais. Il est des choses auxquelles il est impossible de se faire. Des choses auxquelles on ne doit pas se faire. »

Il jeta un coup d'œil sur ma vareuse. « Vous n'en êtes sans doute pas à votre premier commandement de chasseur d'interception ? »

Mon premier ? Plutôt mon vingt-et-unième, fiston ! Je me souvins alors que chacun me trouvait jeune pour le nombre de décorations que je portais. « Non, pas précisément mon premier commandement. Mais je n'ai jamais eu sous mes ordres un équipage de Récupérés. L'expérience est aussi nouvelle pour moi que pour vous. Écoutez, commandant, l'épreuve est rude pour moi aussi. Si nous franchissions la grille de compagnie ? Après cela, le plus dur sera fait. »

Le garçon approuva énergiquement. Bras-dessus bras-dessous, nous nous dirigeâmes vers la sentinelle. Celle-ci nous ouvrit la grille en disant : « C'est tout droit... vous prendrez le premier ascenseur sur la gauche et vous monterez au quinzième étage. »

Nous franchîmes la porte principale du bâtiment et escaladâmes un long escalier jusqu'à un écriteau en lettres rouges et noires :

CENTRE DE RÉCUPÉRATION DE PROTOPLASME HUMAIN

ATELIER DE FINITION DU TROISIÈME DISTRICT

On voyait passer dans le hall principal des hommes d'aspect âgé mais fort droits, et quelques jolies filles en uniforme. Je remarquai avec satisfaction que la plupart d'entre elles étaient enceintes. C'était le premier spectacle agréable qu'il m'eût été donné de contempler depuis une semaine.

Nous pénétrâmes dans un ascenseur en indiquant à la préposée que nous nous rendions au quinzième. Elle pressa un bouton et attendit que tous les passagers fussent entrés. La jeune fille ne paraissait pas enceinte. Je me demandai pour quelle raison. En regardant de près les pattes d'épaules de mes voisins, je réussis à maîtriser les écarts de mon imagination. Cette vue me rendit à peu près au sens des réalités.

C'était un écusson circulaire rouge avec les lettres FAT en noir surimprimées sur un G4 en blanc. FAT, Forces Armées Terrestres, naturellement – ces lettres constituaient l'insigne général de toutes les unités de l'arrière. Mais pourquoi n'employait-on pas les lettres G-1 qui représentaient la division du Personnel ? G-4 signifiait Approvisionnement. *Approvisionnement !*

On peut toujours faire confiance aux FAT. Des milliers de spécialistes psychologiques pouvaient se creuser le cerveau pour imaginer les moyens de préserver le moral de la troupe dans les zones de combats, mais chaque fois, le bon vieux FAT ne manquait jamais de choisir le nom le plus laid, celui dont le goût était le plus détestable.

Bien sûr, me disais-je, on ne peut mener une guerre interstellaire, dévastatrice, sans quartier, pendant vingt-cinq ans et conserver la même

délicatesse de sentiments qu'au premier jour. Mais pas *Approvisionnement*, messieurs ! Pas en cet endroit – pas dans le Dépotoir. Efforcez-vous au moins de sauver les apparences.

Puis l'ascenseur démarra et, tandis que la préposée annonçait les étages, bien d'autres pensées accaparaient mon esprit.

— « Troisième étage : réception et classification des cadavres, » récitait l'opératrice.

» Cinquième étage ; conditionnement préliminaire des organes.

» Septième étage : reconstitution du cerveau et ajustement neural.

» Neuvième étage : réflexes élémentaires et contrôle musculaire. »

À ce moment, je me contraignis à ne plus écouter, comme à bord d'un croiseur lourd, par exemple, quand la chambre des machines de poupe reçoit un coup au but lancé par un voltigeur éotien. Lorsque la chose vous est arrivée deux ou trois fois, vous apprenez à vous boucher les oreilles et à vous dire : « Je ne connais personne dans cette satanée chambre des machines, absolument personne, et dans quelques minutes tout ira bien de nouveau. » En quelques minutes, en effet, le calme est rétabli. Le seul ennui, c'est qu'alors vous avez des chances d'être désigné pour faire partie de l'équipe chargée de nettoyer les cloisons et de remettre les moteurs en route.

Même chose maintenant. À peine avais-je banni de mes oreilles la voix de l'opératrice que nous nous trouvions au quinzisième étage – « Derniers examens et expédition » – et nous dûmes, le garçon et moi, sortir de l'ascenseur.

Il était vert, les genoux fléchis, les épaules courbées en avant. J'éprouvais pour lui de la reconnaissance. Rien de tel que d'avoir à s'occuper d'autrui.

— « Venez, commandant, » soufflai-je. « Du cran, allons-y. Regardons les choses en face. Pour des gens de notre espèce, il s'agit pratiquement d'une réunion de famille. »

C'était la dernière chose à dire.

Il me regarda comme si je venais de lui lancer un coup de poing en pleine figure.

— « Je ne vous remercie pas de ce rappel, mon cher, » dit-il. Puis il se dirigea d'un pas raide vers la préposée à la réception.

Je m'en serais mordu la langue de dépit. Je me précipitai derrière lui. « Désolé, mon vieux. J'ai encore été trop bavard. Mais ne me gardez pas rancune. Il a bien fallu que je m'entende moi-même prononcer ces paroles. »

Il réfléchit un instant à ce que je venais de lui dire et hocha la tête. Puis il eut un sourire. « Entendu... sans rancune. C'est une guerre sans merci, n'est-ce pas ? » Je lui rendis son sourire. « Sans merci ? Je me suis laissé dire que, si l'on n'y prêtait pas garde, on pouvait fort bien se faire tuer. »

La préposée à la réception était une petite blonde, d'aspect doux, qui portait deux alliances sur une main et une troisième sur l'autre. D'où je conclus, selon l'usage en vigueur dans les planètes, qu'elle avait été veuve deux fois.

Elle prit nos ordres de mission et lut avec affectation devant son micro d'interphone : « Attention, Conditionnement Final, Attention, Conditionnement Final. Préparez-vous à l'expédition immédiate des numéros suivants : 70623152, 70623109, 70623166 et 70623123. Également 70538966, 70538923, 70538980 et 70538937. Veuillez mettre en route les sections ci-dessus désignées et vérifier tous les renseignements sur les états FAT AGO 362, selon les instructions FAT de la circulaire 7896 du 15 juin 2154. Prévenez lorsque les intéressés seront prêts pour les examens de sortie. »

J'étais impressionné. C'était la même procédure lorsqu'on se rendait au magasin pour obtenir le remplacement des tuyères de poupe.

Elle leva la tête et nous gratifia d'un sourire enjôleur. « Vos équipages seront prêts dans un instant. Voulez-vous vous asseoir, messieurs ? »

Elle se leva pour prendre un dossier dans un classeur disposé contre le mur. À son retour vers son bureau, je remarquai qu'elle était enceinte – environ quatre mois – et comme de bien entendu, je fis un petit hochement de tête satisfait. Du coin de l'œil, je vis que le garçon en avait fait autant. Nous nous regardâmes mutuellement en éclatant de rire. « Oui, » dit-il, « c'est une terrible guerre. »

— « D'où êtes-vous ? Vous n'avez pas l'accent du troisième district, apparemment. »

— « En effet. Je suis né en Scandinavie, onzième région militaire. Ma ville natale est Göteborg, en Suède. Mais, après ma promotion, je ne voulais naturellement plus voir les parents. C'est pourquoi j'ai demandé mon transfert à la troisième et, dorénavant, jusqu'au moment où je rencontrerai un voltigeur, c'est là que je passerai mes permissions et me ferai, le cas échéant, hospitaliser. »

J'avais entendu dire que beaucoup de jeunes chasseurs pensaient ainsi. Personnellement, je n'avais pas eu l'occasion de savoir quels seraient mes sentiments s'il m'était donné d'aller voir mes parents à la maison. Mon père avait péri au cours de la tentative désespérée pour reprendre Neptune ; à l'époque, je me trouvais encore à l'école et j'étudiais les notions élémentaires de combat spatial. Quant à ma mère, elle était secrétaire de l'amiral Raguzzi lorsque le vaisseau *Thermopylae* avait reçu un coup direct au cours de la célèbre défense de Ganymède. Cela se passait avant la publication des Décrets sur la Repopulation, naturellement, lorsque les femmes pouvaient encore occuper des emplois administratifs dans les zones de combat.

D'autre part, il se pouvait que deux de mes frères, au moins, fussent encore vivants. Mais je n'avais fait aucun effort pour les revoir depuis que j'avais obtenu mon Y frappé d'un point. C'est pourquoi mes sentiments étaient fort proches de celui du garçon, ce qui n'avait rien d'étonnant.

— « Vous êtes Suédois ? » demandait la blonde jeune fille. « Mon second mari était né en Suède. Vous le connaissiez peut-être : Sven Nossen. Je crois qu'il avait beaucoup de parents à Oslo. » Le garçon fronçait les sourcils, donnant l'impression de fouiller ses souvenirs. Enfin il secoua la tête. « Non, je ne vois pas. Mais je me rendais rarement à Göteborg avant mon départ. »

Elle claquait la langue avec l'air de dire : « Quel provincial ! » La classique petite blonde au visage d'enfant. Une vraie sotte. Et pourtant, il ne manquait pas de jolies filles intelligentes, dans les planètes, qui devaient se contenter d'un cinquième de part dans l'intérêt d'un crétin abyssal, pourvu qu'il pût se prévaloir d'un minimum de virilité ou d'un certificat de la banque locale de semence spermatique. La blondinette qui se trouvait devant nous en était à son troisième époux complet.

Peut-être bien, pensai-je, si j'étais moi-même en quête d'une femme, est-ce le genre que je choisirais pour me faire oublier la puanteur des rayons des voltigeurs et les pétarades des obusiers nucléoniques. Peut-être qu'au retour des échauffourées compliquées avec les Éotiens, au cours desquelles on s'était cassé la tête à deviner le rythme de bataille que les maudits insectes allaient adopter, il serait doux de retrouver une petite bonne femme jolie et simple auprès de laquelle on pourrait goûter une détente dans le calme.

Je m'aperçus qu'elle me parlait. « Vous n'avez jamais eu sous vos ordres un équipage de ce genre, n'est-ce pas, commandant ? »

— « De zombies, voulez-vous dire ? Non, c'est la première fois, je suis heureux de le dire. »

Elle fit une moue de désapprobation, tout aussi séduisante que ses moues d'approbation. « Nous n'aimons pas ce mot. »

— « Des Récupérés, si vous préférez. »

— « Nous n'aimons pas non plus ce terme. Vous parlez d'êtres humains comme vous-même, commandant. Tout à fait comme vous-même. »

Je sentais la moutarde me monter au nez. Puis je m'aperçus qu'elle n'y avait pas mis de mauvaises intentions. Elle ne savait pas. Après tout, ce détail ne se trouvait pas inscrit sur nos ordres de mission. Je me calmai.

— « Eh bien, dites-moi comment on les appelle ici. »

La blonde se redressa avec raideur. « Nous les appelons subrogés soldats. L'épithète « zombie » désignait le modèle périmé n° 21 dont la construction a été abandonnée depuis cinq ans. On vous fournira des individus basés sur les modèles 705 et 706, qui sont pratiquement parfaits. À vrai dire, ils sont, à bien des points de vue... »

— « Ils n'ont pas la peau bleuâtre ? Pas de crises de somnambulisme au ralenti ? »

Elle secoua énergiquement la tête. Ses yeux s'éclairèrent. Elle avait

évidemment ingéré toute la prose publicitaire. Après tout, elle n'était pas tellement sottre – pas un grand cerveau bien sûr, mais elle avait pu converser de temps en temps avec ses époux successifs. Elle poursuivait avec enthousiasme :

— « La cyanose résultait d'une mauvaise oxygénation du sang – c'est lui qui nous a posé les problèmes de reconstitution les plus difficiles après le système nerveux. Lorsque les cadavres nous parviennent, les cellules sanguines se trouvent dans un état déficient, mais nous parvenons néanmoins à reconstruire un cœur très valable. Mais que subsiste le plus petit dommage au cerveau ou à la moelle épinière et il faut tout reprendre à zéro.

» D'autre part, il y a les erreurs de connexion !

» Ma cousine Loma travaille au département de conditionnement neural et elle me dit qu'il suffit d'une seule inversion pour que tout soit fichu – vous savez ce que c'est, commandant. À la fin de la journée, vous avez les yeux fatigués, vous commencez à lorgner la pendule du coin de l'œil – alors, une seule inversion et les réflexes de l'individu terminé deviennent si aberrants qu'il faut le ramener au troisième étage et tout reprendre de bout en bout. Mais vous n'avez à craindre aucun incident de ce genre. Depuis l'adoption du modèle 663, nous employons le système d'inspection à deux équipes dans le service du Conditionnement Neural. Et les séries 700 ont été absolument *merveilleuses* ! »

— « Vraiment ? Supérieures au vieux procédé mère-fils, peut-être ? »

— « Mon Dieu... » réfléchit-elle. « Vous seriez étonné, commandant, si vous pouviez voir les dernières fiches de performances. Naturellement, il reste la grande déficience, à laquelle on n'a jamais pu remédier... »

— « Il est une chose que je ne comprends pas, » intervint le garçon. « Pourquoi utilise-t-on nécessairement des cadavres ? Un corps qui a vécu sa vie, mené ses batailles, pourquoi ne pas lui laisser la paix ? Je sais que les Éotiens peuvent toujours nous vaincre sur le terrain de la reproduction en augmentant le nombre des reines dans leurs vaisseaux, je sais que la question des effectifs est le plus grand problème qui se pose aux 102 FAT, mais il y a longtemps que nous faisons la synthèse du protoplasme. Pourquoi n'en ferions-nous pas autant pour le corps tout entier, depuis les orteils jusqu'aux lobes frontaux ? De cette façon, nous produirions des androïdes présentables, qui n'empesteraient pas vos narines de l'odeur de la mort chaque fois que vous les rencontrez sur votre chemin. »

La blonde se fâcha pour de bon. « Nos produits n'ont aucune odeur. Grâce à nos récents travaux, nous pouvons garantir que nos derniers modèles ne dégagent pas plus d'odeur corporelle que vous, jeune homme, et peut-être moins. D'ailleurs, nous ne réanimons pas les cadavres. Nous nous contentons de prélever sur eux le protoplasme humain. Nous récupérons les matériaux cellulaires endommagés dans les secteurs où la pénurie se fait le plus durement sentir dans le personnel militaire. Vous ne parleriez pas de cadavres

si vous pouviez voir dans quel état nous parviennent quelques-uns de ces corps. Parfois, dans un ballot entier – chaque ballot contient vingt victimes – nous ne trouvons pas suffisamment de matière pour reconstituer un seul rein. Il nous faut alors prendre un fragment de tissu intestinal par ci, un morceau de rate par là, les traiter, les réunir avec soin...»

— « C'est bien ce que je veux dire. Au lieu de vous donner toute cette peine, pourquoi ne pas travailler sur de véritables matières premières fraîches ? »

— « Comme par exemple... » interrogea-t-elle.

Mou voisin agita dans l'espace ses mains gantées de noir.

— « Les éléments de base : le carbone, l'hydrogène, l'oxygène et ainsi de suite. »

— « Ces éléments de base, il faut encore pouvoir en disposer, » fis-je remarquer doucement. « Vous pourriez prélever l'oxygène et l'hydrogène dans l'air et dans l'eau. Mais où prendriez-vous le carbone ? »

— « Là où s'approvisionnent les autres fabricants de produits synthétiques – charbon, huile, cellulose. »

La préposée à la réception s'adossa à sa chaise. « Ce sont là des substances organiques, » lui rappela-t-elle. « Si vous utilisez des matières premières qui ont été vivantes autrefois, pourquoi ne pas adopter celles qui se rapprochent le plus possible du produit fini que vous voulez obtenir ? C'est une simple question d'économie industrielle. Croyez-moi, commandant. Le meilleur matériau et le moins cher pour la fabrication des subrogés soldats, c'est encore les cadavres de soldats morts à l'ennemi. »

— « Naturellement, » dit le garçon, « cela se comprend. On ne peut faire d'autre usage des corps des soldats usés et vieillis par mille combats. Cela vaut mieux que de les enfouir dans la terre où ils seraient perdus pour tout le monde. »

La petite blonde esquissa un sourire d'acquiescement, puis lui jeta un regard scrutateur et changea d'avis. Un certain trouble semblait s'être emparé d'elle. Aussi répondit-elle avec empressement à l'appel de l'interphone.

Je l'observais d'un air approbateur. Non ce n'était pas une écervelée. Elle était très féminine, voilà tout. Je soupirai. Je me trompe facilement sur les gens, mais lorsqu'il s'agit de femmes, cela devient une sorte d'infailibilité à rebours.

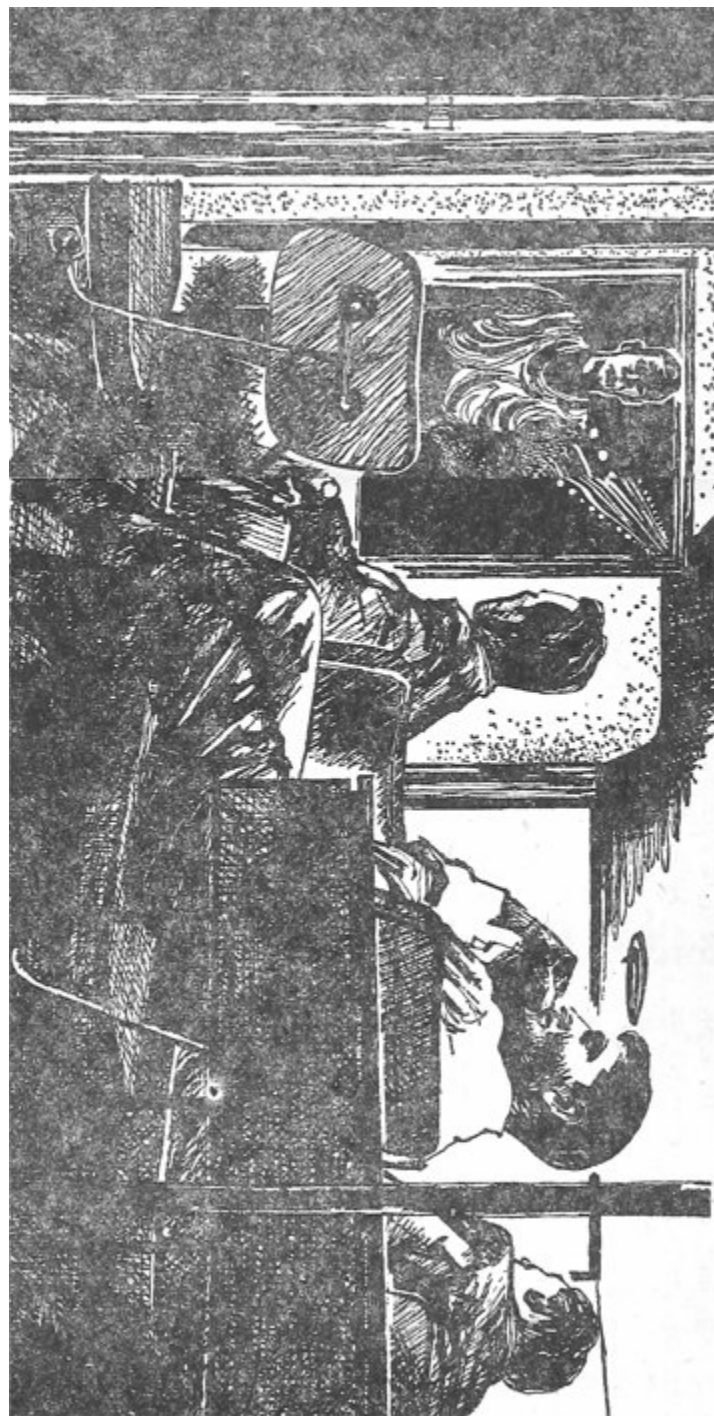
— « Commandant, » dit-elle en s'adressant au garçon, « voudriez-vous vous rendre à la chambre 1591 ? Votre équipage vous y rejoindra dans un instant. » Elle se tourna vers moi. « Et pour vous la chambre 1524, s'il vous plaît, commandant. C'est tout droit. »

Le garçon s'inclina et sortit, droit comme un I. J'attendis que la porte se fût refermée derrière lui et me penchai vers la préposée à la réception. « Je regrette les Décrets sur la Repopulation, » dis-je. « Vous feriez un excellent officier d'orientation à l'arrière. Vous m'en avez appris davantage sur le Dépotoir en une seule conversation qu'en vingt conférences d'instruction. »

Elle examina mon visage anxieusement. « Vous pensez ce que vous dites, j'espère, commandant. Voyez-vous, nous nous sommes tous engagés à fond dans cette entreprise. Nous sommes très fiers des progrès qu'a réalisés l'usine de finition du Troisième District. Nous parlons des nouveaux progrès, tout le temps, partout – même à la cantine. Il était trop tard lorsque je me suis avisée » (elle rougit de cette rougeur profonde qui est l'apanage des blondes) « que vous pourriez prendre ce que je disais pour des allusions personnelles. Je serais navrée si... »

— « Il n'y a pas lieu de regretter quoi que ce soit, » lui assurai-je. « Vous avez parlé métier. Au cours de mon récent séjour à l'hôpital, j'ai surpris la conversation de deux chirurgiens qui discutaient de la meilleure manière de réparer un bras d'homme, on aurait juré qu'il s'agissait de restaurer le bras d'un fauteuil de luxe. C'était tort intéressant et j'ai beaucoup appris. »

Lorsque je la quittai, mon visage portait une expression de gratitude, ce qui est absolument la seule manière de prendre congé d'une personne du sexe faible, et je dirigeai mes pas vers la chambre 1524.



Cette pièce servait évidemment de salle de classe lorsqu'on ne procédait pas au ramassage des pièces anatomiques humaines. Une rangée de chaises, un grand tableau noir, et quelques cartes.

L'une des cartes traitait des Éotiens et contenait la liste des informations de base, à la vérité très limitées, que l'on avait pu rassembler sur ces insectes en un quart de siècle, depuis le moment où ils avaient fait une sanglante irruption au-delà de Pluton, avec l'intention bien arrêtée de s'emparer du système solaire. Elle n'avait guère changé depuis l'époque où j'étudiais ces particularités sur les bancs de l'école secondaire ; la seule différence résidait dans un chapitre légèrement allongé en ce qui concernait leur intelligence et leurs motivations. Il ne s'agissait bien entendu que d'une théorie, mais elle reposait sur des bases plus sérieuses que celle qu'il m'avait été donné d'assimiler. Les grands cerveaux avaient abouti à la conclusion que, si toutes les tentatives de communication avec eux avaient échoué, ce n'était pas du fait de leur appétit de conquête, mais parce qu'ils étaient affectés d'une xénophobie extrême, à l'image de leurs cousins terrestres moins évolués.

Voyez par exemple ce qui se passe lorsqu'une fourmi s'aventure aux abords d'une fourmilière étrangère : pas d'explications, on lui coupe la tête sans autre forme de procès. S'il s'agit d'une race différente, les fourmis-soldats réagissent avec une promptitude encore plus grande. Ce qui fait qu'en dépit de la science dont faisaient preuve les Éotiens, et qui en bien des secteurs surpassait la nôtre de fort loin, ils étaient psychologiquement incapables de concevoir qu'un voisin à l'aspect dissemblable du leur soit doué d'intelligence, de sensibilité et possède le droit à l'existence. Beaucoup trop d'humains leur ressemblent sur ce point.

Tel était peut-être le problème. Pendant ce temps, nous étions engagés dans une lutte sans merci avec les Éotiens, une bataille sans fin qui tantôt s'étendait jusqu'aux confins de Saturne et tantôt se localisait dans l'orbite de Jupiter. Faute de découvrir une nouvelle arme d'une puissance à ce point inimaginable que nous pourrions détruire leur flotte avant qu'ils aient eu le temps de réaliser cette arme à leur tour – ce qui s'était produit régulièrement dans le passé – notre seul espoir consistait à découvrir le système solaire dont ils étaient issus, construire, non seulement un vaisseau interstellaire, mais une flotte complète de ces appareils – et sinon détruire leurs bases, du moins leur causer des dommages suffisants pour qu'ils soient contraints de battre en retraite et d'adopter une position défensive. Ce qui laissait beaucoup d'aléas.

Mais si nous voulions maintenir le statu quo jusqu'à l'heure décisive, il fallait que notre moyenne des naissances fût en excédent sur nos pertes. Pendant la décade passée, il n'en avait pas été ainsi, en dépit des réglementations de plus en plus rigoureuses sur la Repopulation, lesquelles mettaient progressivement en pièces toutes nos lois morales et sociales. C'est alors que le service de la Récupération remarqua qu'à peu près la moitié de nos vaisseaux étaient fabriqués à partir des débris métalliques récupérés sur les champs de bataille. Où se trouvait le personnel qui avait constitué les

équipages de ces épaves ?...

Et c'est ainsi que prirent naissance ceux que, par un délicat euphémisme, la jeune fille blonde et ses collègues appelaient des subrogés soldats.

Je me trouvais à bord du vieux *Jenhiz Kahn*, en qualité d'opérateur de seconde classe aux ordinateurs, lorsque les premiers éléments de cette production étaient montés en renfort pour remplacer les victimes des récentes batailles.

Permettez-moi de vous dire que nous avions de bonnes raisons de les appeler des zombies ! La plupart d'entre eux étaient aussi bleus que l'uniforme qu'ils portaient ; leur respiration était à ce point bruyante qu'ils auraient pu passer pour des locomotives ; quant à leurs yeux... aussi intelligents que des bouchons de carafe. *Et leur façon de marcher... Un poème !*

Mon ami Johnny Cruro, qui fut la première victime de la grande percée de 2143, prétendait qu'ils avaient l'air de descendre une colline escarpée pour rejoindre le caveau familial. Le corps tendu, les bras et les jambes se déplaçant comme dans un film au ralenti, avec une secousse finale – de quoi vous faire passer des frissons dans le dos.

Ils n'étaient bons à rien sinon aux corvées les plus rudimentaires. Et même dans ce cas... Si on leur confiait la mission d'astiquer l'affût d'un canon, il ne fallait pas oublier de revenir au bout d'une heure, sans quoi ils auraient continué de frotter jusqu'à usure complète de la pièce. Naturellement, ils n'étaient pas tous aussi nuls. Johnny Cruro affirmait qu'il en avait rencontré un ou deux qui auraient pu passer dans leurs bons jours pour des idiots de village.

Ce sont les combats qui mirent fin à leur carrière, du moins en ce qui concerne les FAT. Non pas qu'ils fussent pris de panique – c'était exactement l'inverse. Alors que le vaisseau tanguait et roulait, en changeant de cap toutes les trois secondes, que les obusiers nucléoniques, dans la chaleur de l'action, tournaient au jaune dans le couloir de batterie, que le haut-parleur ne cessait de lancer des ordres d'une voix stridente, que les hommes se précipitaient d'un poste à l'autre au fil des péripéties du combat, que chacun travaillait dans des transes en se demandant pourquoi les Éotiens n'avaient pas encore fait sauter une cible aussi vaste et aussi lente que le *Khan*, on voyait soudain apparaître un zombie, balayant imperturbablement le pont avec des gestes de pantin disloqué qui vous faisaient passer des frissons le long de l'échine...

Je me souviens d'avoir vu des canonniers, devenus furieux, frapper les zombies à coups de barres de fer ou les marteler de leurs poings gantés de métal. Un jour, un officier, reprenant sa place à la chambre de pilotage, avait déchargé à plusieurs reprises son arme sur un zombie qui nettoyait paisiblement un hublot pendant que la proue de l'astronef était en feu. Et tandis que le zombie s'effondrait sans se plaindre et sans avoir rien compris, sur le plancher, le jeune officier était resté près de lui tout en répétant inlassablement, comme s'il s'était agi d'un chien turbulent : « Couché, couché,

couché, tonnerre de Dieu ! »

C'est pour cette raison que les zombies furent retirés du service. Non à cause de leur manque d'efficacité – la psychose du combat passait bien au-dessus de leurs têtes. Sans cette circonstance, nous aurions peut-être fini par nous habituer à leur présence – Dieu sait si l'on se fait à toutes sortes de choses, en pleine bataille. Mais les zombies appartenaient à un monde bien au-delà de la guerre.

La perspective de mourir une seconde fois les laissait absolument de glace !

Quoi qu'il en soit, on prétendait que les nouveaux modèles constituaient un progrès considérable. Je le souhaitais. Un chasseur d'interception, c'est, à peu de chose près, un appareil-suicide, mais il vous faut obtenir le maximum de chacun des membres de l'équipage, si vous voulez espérer mener à bonne fin les folles missions qui vous sont confiées, sans parler de rentrer à la base. D'autre part, l'engin est terriblement exigü, et les hommes doivent apprendre à se supporter dans un espace aussi restreint.

J'entendis un bruit de pas : plusieurs hommes descendaient le long du corridor et vinrent s'arrêter devant la porte.

Ils attendirent. J'attendis aussi. Je sentais ma peau se hérissier. Et puis je perçus un piétinement incertain. La perspective de se présenter devant moi les rendait nerveux !

Je me dirigeai vers la fenêtre et jetai un coup d'œil sur le champ de manœuvres. Des vétérans, dont le corps et l'esprit étaient trop usés pour être utilement réparés, apprenaient à un groupe de zombies à se servir de leurs réflexes nouvellement conditionnés, en leur faisant effectuer des exercices groupés.



J'avais les mains croisées derrière le dos et je les serrais avec une telle force que le sang avait reflué dans mes poignets. C'est alors que j'entendis la porte s'ouvrir et un bruit de pas pénétrer dans la pièce. Puis elle se referma et quatre paires de talons claquèrent.

Je fis demi-tour.

Au garde-à-vous, ils me saluaient. *Par tous les diables, il est normal qu'ils me saluent ! Ne suis-je pas leur commandant de bord ?* Je rendis leur

salut et les quatre bras reprirent fort correctement leur position le long de la jambe.

— « Repos ! » dis-je. Ils écartèrent les jambes et croisèrent les mains derrière le dos, le corps légèrement détendu. « Eh bien, mes amis, » dis-je, « asseyez-vous et faisons connaissance ! »

Ils prirent des chaises et je montai à la tribune de l'instructeur. Nos regards se croisaient. Leurs visages étaient rigides, vigilants – impénétrables.

J'aurais voulu voir ma propre figure. En dépit de toutes les conférences d'instruction, en dépit de la préparation que j'avais reçue, j'avoue que leur vue m'avait fortement impressionné. Ils resplendissaient de santé, leur aspect était parfaitement normal et ils faisaient montre d'une attitude résolue. Mais ce n'était pas cela qui me gênait.

Ce n'était pas ça du tout !

Il y avait quelque chose qui me poussait à prendre la porte en courant, à quitter l'usine, ce quelque chose à quoi je m'étais pourtant préparé depuis notre dernière séance d'instruction à la Base d'Arizona. Quatre hommes morts me regardaient dans les yeux. Quatre hommes qui avaient été très célèbres.

Le plus grand était Roger Grey, qui avait été tué un an auparavant en jetant son petit appareil de reconnaissance dans les tuyères de proue d'un vaisseau éotien. Il avait proprement coupé l'appareil ennemi en deux tronçons. Il possédait toutes les décorations imaginables et la Couronne Solaire. Grey serait mon copilote.

Le petit homme vif à l'épaisse tignasse noire, c'était Wang Hsi. Il avait trouvé la mort en couvrant la retraite vers les astéroïdes après la Grande Percée de 2143. Selon le fantastique récit des témoins, son appareil tirait encore après avoir subi à trois reprises le feu de l'ennemi. Presque toutes les décorations imaginables et la Couronne Solaire. Wang serait mon mécanicien.

Le petit personnage au teint foncé s'appelait Yussuf Lamehd. Il avait été tué dans une escarmouche mineure, au large de Titan, mais à l'époque de sa mort, il était l'homme le plus décoré de toutes les FAT. Une *double* Couronne Solaire. Lamehd serait mon canonnier.

Enfin le gros, c'était Stanley Weinstein, le seul prisonnier qui se fût jamais tiré des griffes des Éotiens. Il ne restait plus grand-chose de lui à son arrivée sur la planète Mars, mais le vaisseau à bord duquel il se trouvait était le premier appareil ennemi qui fût tombé intact entre des mains humaines, ce qui avait permis de l'étudier. À cette époque, l'ordre de la Couronne Solaire n'avait pas encore été fondé, si bien que cette décoration ne lui avait pas été attribuée, même à titre posthume, mais on donnait toujours son nom aux promotions dans les académies militaires. Weinstein serait mon astronavigateur.

Mais tout cela n'était qu'une illusion. Ce que j'avais devant moi, ce n'était pas les héros authentiques. Il n'y avait probablement pas, dans les corps reconstruits, le moindre globule de sang ayant appartenu à Roger Grey, la

moindre parcelle de chair prélevée sur Wang Hsi. Il ne s'agissait que de copies fidèles exécutées d'après les spécifications précises et détaillées, enregistrées dans les fiches médicales des FAT à l'époque où Wang était cadet et Grey une jeune recrue.

4

Et des Yussuf Lamehd ou des Stanley Weinstein, il y en avait peut-être une centaine... peut-être un millier. Je ne devais pas l'oublier. Ils sortaient d'une chaîne de montage, à quelques étages au-dessous de moi. « *Seuls les braves sont dignes de l'avenir.* » Telle était la devise du Dépotoir, et pour la faire passer dans les faits, on reproduisait en série les hommes qui s'étaient spécialement signalés par leur héroïsme.

C'était un principe d'efficacité industrielle. Si vous employez les méthodes de production en grande série – ce que faisait précisément le Dépotoir – il tombe sous le sens qu'il faut se limiter à quelques modèles standard et non fabriquer des produits qui diffèrent tous les uns des autres, comme pourrait le faire un artisan doué d'esprit créateur. Tant qu'à se limiter à quelques modèles standard, pourquoi ne pas choisir ceux dont le caractère se marie agréablement à l'apparence plutôt que de fabriquer des individus sans personnalité issus de l'anonymat de la planche à dessin ?

Il existait une autre raison de prendre pour modèles des héros, qui était tout aussi importante, sinon plus, mais qui était aussi plus difficile à définir. Si j'en crois l'officier instructeur qui nous faisait une conférence la veille, on avait le sentiment obscur – je dirais même superstitieux – qu'en copiant les traits d'un héros, sa musculature, son métabolisme et même ses circonvolutions cervicales avec suffisamment de fidélité, il serait *possible* de construire un nouveau héros. Bien entendu, la personnalité originelle ne reparaitrait jamais – elle était le résultat d'un conditionnement prolongé dans un certain milieu et de quantité d'autres facteurs plus ou moins impondérables – mais il était possible, selon les biotechniciens, qu'un certain quantum de courage utilisable résulte de la seule structure corporelle.

Du moins, ces zombies ne ressemblaient-ils pas à des zombies ! Ce dont je me félicitais.

Mû par une impulsion soudaine, je tirai de ma poche le rouleau de papier contenant nos ordres de mission, affectai de l'étudier et le laissai soudain glisser entre mes doigts. La feuille tomba en zigzag et Roger Grey, d'un geste prompt, la saisit avant qu'elle eût atteint le sol. Il me la rendit avec aisance. Je la pris, l'esprit soulagé. Sa façon de se mouvoir me plaisait. J'aime que mon co-pilote ait les gestes déliés.

— « Merci, » dis-je.

Il ne me répondit que d'un simple mouvement de tête.

Ce fut ensuite le tour de Yussuf Lamehd. Lui aussi avait ce qui fait un canonnier de grande classe.

C'est une chose à peu près impossible à décrire, mais lorsque vous pénétrez dans un bar, disons sur Éros, et que vous apercevez les cinq membres de l'équipage d'un chasseur, penchés au-dessus d'une table, vous devinez immédiatement lequel est le canonnier. Il s'agit d'une nervosité parfaitement dominée, d'un calme quasi-surnaturel avec des réactions instantanées. Et c'est cela qu'il faut. Lamehd possédait ce quelque chose à un très haut degré et j'aurais volontiers misé sur lui contre n'importe quel autre canonnier des FAT.

Les astro-navigateurs et les mécaniciens sont tout différents. Il faut les avoir vus travailler en période critique avant de pouvoir les juger. Malgré cela, j'aimais le calme et la confiance dont Wang Hsi et Weinstein faisaient preuve sous mon regard. Ils me plaisaient.

Un poids immense venait de se lever de ma poitrine. Je me sentis détendu pour la première fois depuis de nombreux jours. Zombies ou pas, mon équipage me plaisait. Nous nous entendrions bien.

Je décidai de leur faire part de mes impressions. « Soldats, » dis-je, « je crois que nous pourrons nous entendre. Je pense que nous ferons un excellent équipage de chasseur. Vous trouverez en moi... »

Je m'arrêtai court. Ce regard froid et légèrement moqueur. Ces regards échangés, lorsque je leur avais déclaré que nous nous entendrions, ce souffle qu'ils avaient laissé échapper entre leurs narines légèrement distendues. Je m'aperçus qu'aucun d'entre eux n'avait prononcé une parole depuis leur arrivée. Ils s'étaient contentés de m'observer et leur expression n'était pas précisément chaleureuse.

Je m'accordai une longue pause. Pour la première fois, je m'aperçus que j'avais peut-être pris le problème par le mauvais bout. Je m'étais inquiété de mes propres réactions à leur égard. Je me demandais dans quelle mesure je pourrais les accepter comme membres de mon équipage. Ce n'était, après tout, que des zombies. Il ne m'était jamais venu à l'idée de me demander quels seraient *leurs* sentiments à mon endroit.

Et pourtant, de toute évidence, quelque chose en moi les choquait.

« De quoi s'agit-il, soldats ? » demandai-je. Ils tournèrent vers moi des regards interrogateurs. « Dites-moi ce qui vous tracasse. »

Ils continuaient à me fixer. Weinstein faisait la moue tout en se balançant sur sa chaise. Elle grinçait. Tous demeuraient silencieux.

— « Grey, » dis-je en marchant de long en large dans la salle de classe, « on dirait qu'il y a quelque chose de noué en vous. Pouvez-vous m'en donner la raison ? »

— « Non, commandant, » dit-il lentement, délibérément. « Je ne vous en donnerai pas la raison. »

Je fis la grimace. « Si quelqu'un veut me dire ce qu'il a sur le cœur, ce sera à titre purement confidentiel, absolument confidentiel. D'autre part, pour le moment, nous ne tiendrons pas compte des grades. » J'attendais. « Wang ?

Lamehd ? Vous ne voulez rien dire ? Weinstein ? »

Ils commuaient à me fixer silencieusement. Et la chaise de Wemsiein grinçait toujours.

J'étais stupéfait. Qu'avaient-ils donc à me reprocher ? Ils me voyaient pour la première fois. Mais je savais une chose, jamais je ne monterais à bord de mon chasseur avec un équipage qui nourrissait à mon endroit un mystérieux grief. Je n'avais nullement l'intention de sillonner l'espace avec ces yeux dans le dos.

— « Écoutez-moi, » dis-je, « vous pouvez me croire lorsque je vous affirme que nous ne tiendrons pas compte des grades. Je veux que la concorde règne dans mon appareil, et je veux savoir la raison de votre attitude. Nous devons vivre tous les cinq dans un espace réduit au strict minimum. Nous nous trouverons à bord d'un minuscule engin, dont le seul objectif est de se glisser à grande vitesse à travers les zones de feu et les défenses du plus grand vaisseau ennemi et de lui infliger un coup décisif. Si l'entente ne règne pas entre nous, si nous permettons à une sourde hostilité de se glisser dans nos rangs, le chasseur n'obtiendra pas le maximum d'efficacité. Et alors nous aurons perdu avant de... »

— « Commandant, » dit Weinstein en se levant brusquement tandis que sa chaise tombait brutalement sur le sol, « je voudrais vous poser une question. »

— « Je vous en prie, » dis-je en poussant un soupir de soulagement. « Demandez-moi ce que vous voudrez. »

— « Lorsque vous » parlez de nous, commandant, quel mot employez-vous ? »

Je le regardai en secouant la tête. « Comment ? »

— « Lorsque vous parlez de nous, commandant, ou que vous pensez à nous, employez-vous le mot *zombies* ? C'est ce que je voudrais savoir, commandant. »

Il avait parlé sur un ton tellement calme et poli qu'il me fallut longtemps pour saisir le sens de sa question.

— « Personnellement, » dit Roger Grey d'une voix qui était un tout petit peu moins polie, « personnellement, je crois que le commandant nous désigne sous le nom de *viande en boîte*. Est-ce vrai, commandant ? »

Yussuf Lamehd croisa les bras sur sa poitrine et parut attendre la suite des événements avec beaucoup d'intérêt. « Je crois que tu as raison, Roger, je pense qu'il est du genre à nous appeler *viande en boîte* ou peut-être *viande de conserve* ! »

— « Non, » dit Wang Hsi. « À sa façon de parler, on se rend parfaitement compte qu'il ne se permettrait jamais de nous dire de rentrer dans notre boîte. Je ne pense pas non plus qu'il nous désigne sous le nom de *carne*s. Il serait plutôt du genre à confier à un autre commandant de chasseur : « Mon vieux, j'ai le plus formidable équipage de zombies qu'on ait jamais vu ! » Oui, je

crois bien que pour lui nous sommes des zombies. »

Ils avaient repris place sur leurs chaises. Ce n'était plus de la moquerie que je lisais dans leurs yeux, c'était de la haine.

Je revins m'asseoir à mon bureau. Le calme le plus profond régnait dans la pièce. De la cour, à quelque quinze étages plus bas, me parvenaient les commandements. Qui leur avait appris ces mots de *zombie*, *viande de conserve*, *carne* ? Ni l'un ni l'autre n'avaient plus de six mois d'existence. Ils n'étaient jamais sortis de l'enceinte du Dépotoir. Leur conditionnement, bien qu'intensif et mécanique, devait être absolument sans défaut et produire des esprits solides, adaptables, absolument humains, hautement qualifiés dans leurs diverses spécialités et aussi loin de tout déséquilibre que le permettaient les dernières données de la science psychiatrique. Je savais qu'ils n'auraient pas pu trouver cette notion dans leur conditionnement. Alors, où ?...

C'est alors que je l'entendis clairement. Le mot dont on se servait sur le champ de manœuvres. Ce nouveau mot que j'avais entendu indistinctement par la fenêtre de la classe. Quelqu'un marquait la cadence dans la cour en disant non pas : « *Un*, deux, trois, quatre ! » mais « *Carne*, deux, trois, quatre ! »

Cela se passait ainsi depuis toujours, dans toutes les armées. On dépensait des fortunes, on faisait appel aux cerveaux les plus éminents afin d'obtenir un produit de haute valeur. Puis, parvenu au stade de l'utilisation militaire, on commettait une grossière erreur qui risquait de compromettre le résultat de tant d'efforts. J'imaginais les instructeurs des FAT avec leurs esprits étroits et haineux, aussi jaloux de leurs prérogatives que de leurs faibles connaissances militaires péniblement acquises, donnant à ces jeunes, avant le premier goût de la véritable vie de caserne, un aperçu du monde extérieur. Quelle stupidité !

Mais était-ce bien sûr ? Il y avait une autre façon de regarder les choses. L'armée ne considérait que le côté purement pratique. Dans les zones de combat, régnaient l'horreur et l'agonie. Les secteurs avancés d'opération étaient encore bien plus terribles. Que les hommes ou le matériel vinssent à s'effondrer en cours de bataille, la note à payer serait lourde. Mieux valait que les défaillances se produisissent aussi près de l'arrière que possible.

La méthode était peut-être logique. Peut-être était-il rationnel de ressusciter les hommes d'entre les morts, au prix d'énormes sacrifices d'argent, de les traiter avec des soins infinis et le matériel le plus raffiné, pour les jeter ensuite dans le milieu le plus rude et le plus repoussant, un milieu qui transformait en haine cette loyauté que l'on avait instillée dans leurs veines avec tant de soin, qui métamorphosait en névrose leur équilibre psychologique.

Je ne savais pas si la méthode était habile ou stupide, j'ignorais même si les autorités supérieures avaient jamais envisagé la question sous cet angle. Je ne connaissais que mon propre problème et il me paraissait de taille. Je

pensais à mon attitude à l'égard de ces hommes, avant d'avoir fait leur connaissance, et j'en étais fort malheureux. Mais ce souvenir me suggéra une idée.

— « Hé, » dis-je, « comment m'appelleriez-vous ? »

Ils parurent perplexes.

— « Vous vouliez savoir quel nom je vous donnais, » expliquai-je. « Dites-moi d'abord comment vous appelez mes pareils – ceux qui sont *nés*. Vous devez bien avoir vos propres épithètes ? »

Lamehd découvrit ses dents dans un sourire sans joie « Des *Réels*, » dit-il. « Nous vous appelons des *Réels*. »

Puis les autres se mirent à parler. Il y avait d'autres noms, beaucoup d'autres noms. Ils voulaient que je les entendisse tous. Ils s'interrompaient mutuellement ; ils crachaient les mots comme des projectiles. Ils me lançaient des regards venimeux tout en me jetant ces mots à travers le visage. Quelques-uns des sobriquets étaient amusants, d'autres perfides.

— « Eh bien, » dis-je au bout d'un moment, « vous vous sentez mieux ? »

Ils étaient tout essoufflés, mais ils se sentaient décidément mieux. Je le voyais et ils le savaient bien. L'air de la pièce était déjà moins lourd.

— « Avant tout, » dis-je, « je vous ferai remarquer que vous êtes tous de grands garçons et que vous pouvez fort bien vous défendre. Dorénavant, si nous pénétrons ensemble dans un bar ou un camp de repos, et si quelqu'un de votre grade prononce un mot qui ressemble à zombie, vous avez toute liberté de le mettre en pièces – si vous pouvez. Si l'individu est de mon grade, c'est moi qui me chargerai de la correction, car je suis un commandant très susceptible. Et chaque fois que vous aurez l'impression que je ne vous traite pas en êtres humains, en citoyens du système solaire, je vous donne la permission de venir me trouver et de me dire : « Écoutez un peu, sale fils de p... de commandant... »

Les quatre hommes sourirent. Avec chaleur. Puis les sourires disparurent, très lentement, et de nouveau les yeux retrouvèrent leur froid regard. Ils avaient devant eux un homme qui, après tout, était un étranger.

— « Ce n'est pas aussi simple, commandant, » dit Wang Hsi. « Malheureusement. Il vous est loisible de nous appeler des êtres humains à cent pour cent. Mais ce n'est pas vrai. Et ceux qui nous traitent de *carnes* ou de *viande de conserve* n'ont pas tellement tort. Parce que nous ne valons pas les hommes engendrés par la femme et nous le savons bien. Et jamais nous ne pourrions vous égaler, jamais ! »

— « Je ne sais si on peut dire cela, » bafouillai-je. « Certaines de vos fiches de performances... »

— « Les fiches de performances, » dit Wang Hsi doucement, « ne font pas un être humain. »

À sa droite, Weinstein hocha la tête, réfléchit un instant et ajouta : « Pas plus que des groupes d'hommes ne font une race. »

Je savais maintenant où nous allions. Et j'aurais voulu sortir de la pièce, descendre l'ascenseur et quitter l'usine avant que nul ait eu le temps d'ajouter un mot. Je m'aperçus que je me tortillais d'un coin à l'autre de mon bureau. Je me levai et me remis à marcher de long en large.

Wang Hsi ne voulait pas abandonner le sujet. « Des subrogés soldats, » dit-il en serrant les paupières comme s'il regardait la phrase de près pour la première fois. « Des subrogés soldats, mais pas des soldats. Nous ne sommes pas des soldats parce que les soldats sont des hommes. Et nous, commandant, nous ne sommes pas des hommes. »

Le silence plana un moment, puis un énorme vacarme sortit de ma bouche. « Et qu'est-ce qui vous fait croire que vous n'êtes pas des hommes ? »

Wang Hsi me regarda avec étonnement, mais sa réponse fut néanmoins douce et calme. « Vous savez pourquoi, commandant. Vous avez vu nos spécifications. Nous ne sommes pas des hommes, de vrais hommes, car nous ne pouvons pas nous reproduire. »

Je me forçai à me rasseoir et je plaçai mes mains tremblantes sur mes genoux.

— « Nous sommes aussi stériles que de l'eau bouillie, » dit Lamehd.

— « Beaucoup de gens ont été aussi stériles que... »

— « Il ne s'agit pas de beaucoup de gens, » interrompit Weinstein. « La chose nous concerne tous, du premier jusqu'au dernier. »

— « Tu es carne, » murmura Wang Hsi, « et à la carne tu retourneras. Ils auraient au moins dû laisser une chance à quelques-uns d'entre nous. Nos enfants n'auraient peut-être pas donné de trop mauvais résultats. »

Roger Grey assena un coup de sa grosse main sur sa chaise. « C'est justement là le point sensible, » dit-il d'un ton furieux. « Nos enfants auraient peut-être surpassé les leurs – et alors qu'aurait-on dit de cette fameuse race de fils de..., les hommes véritables ? »

Une fois de plus, je les contempalai fixement, mais cette fois le tableau était tout différent. Je ne voyais pas des convoyeurs se déplacer lentement devant mes yeux, chargés de tissus et d'organes sur lesquels les biotechniciens se livraient à leurs délicats travaux. Je ne voyais pas une pièce où une douzaine de corps d'adultes mâles marinaient dans une solution nutritive, cependant que leurs centres nerveux étaient connectés à une machine à conditionner, qui leur instillait jour et nuit le minimum d'informations dont ils auraient besoin pour prendre la place d'un homme aux endroits les plus exposés de la zone des combats.

Cette fois, je voyais des baraquements remplis de héros, dont certains reproduits à plusieurs exemplaires. Et je les voyais groupés en cercles, ronchonnant à qui mieux mieux comme le font toujours les hommes dans tous les baraquements du monde, qu'ils aient ou non un physique de héros. Mais,

s'ils se plaignaient, c'était pour avoir subi des humiliations plus profondes qu'aucun soldat n'en avait jamais connu jusqu'à présent – des humiliations qui touchaient le fond même de leur personnalité.

— « Vous pensez donc... » (ma voix était douce en dépit de la sueur qui ruisselait sur mon visage) « que vous avez été délibérément frustrés du pouvoir de vous reproduire ? »

Weinstein se rembrunit. « Je vous en prie, commandant, ne nous chantez pas de berceuses. »

— « Ne vous rendez-vous pas compte que le problème de la survivance de notre race dépend de son aptitude à se reproduire ? Croyez-moi, c'est la grande question à l'ordre du jour dans le monde extérieur. Tout le monde sait que, si nous ne trouvons pas de solution satisfaisante à ce problème, les Éotiens sont sûrs de la victoire. Pensez-vous sérieusement qu'en de telles circonstances, on s'amuserait à frustrer sciemment qui que ce soit de la faculté de reproduction ? »

— « Qu'importent quelques *carnes* mâles de plus ou de moins ? » intervint Grey. « Si j'en crois les derniers bulletins d'actualité, l'importance des dépôts dans les banques de semences spermatiques n'a jamais été aussi élevée depuis cinq ans. On n'a pas besoin de nous. »

— « Commandant... » Wang Hsi pointa vers moi son menton triangulaire. « Permettez-moi quelques questions. Votre science est capable de reconstruire un corps humain, de lui donner la vie, de lui fournir des sens, une intelligence en même temps qu'un appareil digestif complexe et un système nerveux délicat, et vous voudriez nous faire croire qu'elle se trouve dans l'impossibilité de reconstituer le plasma germinal, ne fût-ce qu'une fois ? »

— « Il vous faudra l'admettre, » répondis-je, « car telle est la vérité ! »

Wang se rassit. Les autres firent de même. Ils cessèrent de me dévisager.

— « N'avez-vous jamais entendu dire, » poursuivis-je, « que le plasma germinal contient en puissance toutes les caractéristiques du futur individu ? Que, pour certains biologistes, le corps n'est que le véhicule, ou, si vous préférez, le support qui permet à ce plasma de se reproduire ? C'est lui qui nous pose l'énigme la plus complexe qui se soit présentée à nous jusqu'à présent. Croyez-moi, » continuai-je avec passion, « lorsque je vous affirme que la biologie n'a pas encore résolu le problème du plasma germinal, je vous dis la vérité. Je le sais. »

Cette fois ils paraissaient convaincus.

« Écoutez-moi, » dis-je, « nous avons un point commun avec les Éotiens que nous combattons. Les insectes et les animaux à sang chaud diffèrent d'une façon extraordinaire. Mais c'est seulement parmi les insectes communautaires et les hommes groupés en société que l'on trouve des individus qui, bien que ne prenant pas une part directe au processus de reproduction, sont néanmoins d'une importance primordiale pour l'avenir de leur race. Supposez une maîtresse d'école stérile mais qui possède une valeur incontestable lorsqu'il s'agit de former physiquement et moralement les enfants confiés à sa charge. »

— « Quatrième conférence d'orientation pour subrogés soldats, » dit Weinstein d'une voix sèche. « Il a cité textuellement le livre. »

— « J'ai été blessé, » dis-je, « j'ai été sérieusement blessé quinze fois. » Je me levai et me mis en devoir de relever ma manche droite. Elle était trempée de sueur.

— « Nous savons que vous avez été blessé, commandant, » dit Lamehd. « Vos décorations le disent clairement... »

— « Et chaque fois que j'ai été blessé, j'ai été remis à neuf. Mieux. Regardez ce bras. » Je le fléchis. « Avant qu'il eût été brûlé au cours d'une brève escarmouche, voilà de cela six ans, il n'était pas musclé à ce point. Il est actuellement supérieur au membre original et, croyez-moi, mes réflexes n'ont jamais été plus rapides : »

— « Que voulez-vous dire ? » intervint Wang Hsi.

— « J'ai été blessé quinze fois. » Ma voix couvrit la sienne. « Et quatorze fois le dommage fut réparé. La quinzième fois... eh bien, la quinzième fois, la blessure était irréparable. Ils ne purent rien faire pour moi la quinzième fois. »

Roger Grey ouvrit la bouche.

— « Heureusement, » murmurai-je, « cette blessure n'était pas visible. »

Weinstein fit un mouvement pour me poser une question, se ravisa et reprit sa place. Mais je lui avais dit ce qu'il désirait savoir.

— « C'était un obusier nucléaire. On découvrit par la suite que l'obus avait un défaut de fabrication grave pour tuer la moitié de l'équipage de notre croiseur de seconde classe. Je ne fus pas tué mais je me trouvais dans le champ de radiation de la culasse. »

— « Ces radiations de culasse... » (Lamehd pensait tout haut) « stérilisent tout individu dans un rayon de trente mètres, à moins qu'il ne porte... »

— « Et je ne portais rien. » Je ne transpirais plus. C'était fini. J'avais dévoilé mon précieux petit secret. Je respirais plus librement. « C'est pourquoi... je sais qu'ils n'ont pas encore résolu ce problème. »

Roger Grey se leva et me tendit la main. Je l'étreignis. Elle ressemblait à une main normale. Plus robuste, peut-être.

— « Les équipages d'interception, » continuai-je, « sont tous des volontaires. À l'exception de deux catégories : les commandants et les subrogés soldats. Les uns et les autres parce qu'ils ne sont plus utiles ailleurs... »

— « Ça alors ! » s'écria Yussuf Lamehd en se levant pour me serrer la main à son tour. « Soyez le bienvenu parmi nous ! »

— « Merci, fiston, » dis-je.

Le ton solennel de ma voix parut l'intriguer.

— « Voilà toute l'histoire, » continuai-je. « Je ne me suis jamais marié et j'ai toujours été trop occupé à me saouler et à brûler le pavé au cours de mes permissions pour prendre le temps de rendre visite à une banque de semence spermatique. »

— « Oh ! » dit Weinstein en montrant les murs de son gros pouce. « C'est donc ça ? »

— « Parfaitement, c'est ça – ma famille. La seule que je posséderai jamais. J'aurai bientôt suffisamment de ces breloques... » (je désignai mes décorations) « pour avoir le droit de me faire remplacer. En ma qualité de commandant de chasseur d'interception, je suis sûr de mon fait. »

— « Ce que vous ne savez pas encore, » fit remarquer Lamehd, « c'est le pourcentage de remplacement dont votre mémoire sera affectée. Cela dépendra du nombre de décorations qui vous seront décernées avant que vous deveniez, disons, de la *matière première*. »

— « Ouais, » dis-je, me sentant follement détendu, léger, à l'aise. J'avais tout obtenu et je ne me sentais plus concerné par un milliard d'années d'évolution et de reproduction.

Et j'avais commencé à leur remonter le moral !

— « Eh bien, les amis, » dit Lamehd, « j'ai l'impression que nous ne demandons qu'une chose : c'est que notre commandant obtienne quelques décorations supplémentaires. C'est un chic type, et il en faudrait beaucoup comme lui dans le club. »

Ils étaient maintenant debout autour de moi – Weinstein, Roger Grey, Lamehd, Wang Hsi. Ils avaient l'air gentils et compétents. Je commençais à croire que nous formerions l'un des meilleurs équipages... que dis-je, l'un des meilleurs ? Le meilleur, messieurs, le meilleur !

— « Eh bien, » dit Grey, « nous sommes prêts à vous suivre, partout où vous voudrez nous conduire... papa ! »

Traduit par Pierre Billon.

Titre original :

Down among the dead men.

LA JUSTICE DES SPURCIENS

par J.T. McINTOSH

ILLUSTRÉ PAR WOOD

Sur Spure, chaque crime recevait son châtement. Mais celui-ci n'était pas toujours proportionné à la faute.



Allan Simber était assis aux commandes de son petit astronef et, derrière lui, les Spurciens, tout excités, sifflotaient nerveusement. Ils ressemblaient à des ballons auxquels un sculpteur facétieux aurait donné une vague apparence humaine ; leurs corps n'étaient soutenus par aucune colonne vertébrale et ne

possédaient pratiquement pas d'ossature. D'autre part, leur parler chuintant montrait bien que toute denture était absente de leurs bouches.

[image]

Les membres de la suite royale étaient visiblement heureux. Ils étaient à la fois ravis et soulagés de voir se dérouler sans encombre cette brève excursion dans les espaces célestes qu'ils avaient souhaitée, afin de pouvoir dire au retour qu'ils y avaient été.

C'était l'un des chargements les moins excentriques qu'Allan eût jamais pris à son bord, car un pilote spatial autonome doit fréquemment accepter les missions les plus extravagantes. Mise à part la qualité particulière de ses passagers, il ne voyait rien là qui sortît de son habituelle routine.

Après son atterrissage sur Spurc, où il avait déposé du fret en provenance directe de Rigel, on lui avait demandé si son appareil était absolument sûr et s'il possédait toute la compétence nécessaire pour le piloter seul. Il avait répondu affirmativement, bien entendu ; on lui avait ensuite demandé de rédiger une déclaration dans ce sens. Il avait accepté sans plus de difficulté et apposé sa signature au bas du document – à la suite de quoi, on lui avait remis un contrat par lequel il s'engageait à conduire le roi Phunk et plusieurs membres de sa suite dans les espaces intersidéraux, afin qu'ils pussent constater de visu à quoi ceux-ci ressemblaient. Parmi ses multiples titres honorifiques, le monarque possédait celui de Roi du Ciel ; il n'était donc que naturel qu'il éprouvât l'envie de voir de près son propre domaine.

Maintenant, après un court périple autour des deux petits satellites de Spurc, le roi et sa suite n'étaient pas fâchés de voir apparaître, sur les écrans, la surface de leur propre monde qui s'avavançait doucement à leur rencontre. Là, ils se retrouvaient sur un terrain familier. En effet, si les Spurciens n'avaient pas encore atteint l'ère spatiale, par contre ils utilisaient depuis des siècles des machines volantes de types divers.

Potin, l'unique membre de la suite qui parlât anglais, s'approcha en roulant du pilote et lui demanda, dans un chuchotement chuintant, s'il se sentait capable de se poser dans les environs du palais, à Plue.

— « Comment donc, » dit Allan. « Je veux dire : oui. Dans la cour d'honneur si vous le désirez. »

— « Ne prenez pas de risques, » l'avertit le Spurcien. « Manœuvrez avec la plus grande douceur possible pour ne pas inquiéter Sa Majesté. »

— « Je me poserai, » dit Allan, « comme une fl... »

Il n'eut pas le temps de terminer sa comparaison. Le vaisseau fit un écart brutal en amorçant une vrille violente. En vérifiant ses commandes, le pilote s'aperçut qu'un jet directionnel venait de tomber en panne, et que le compensateur dont le rôle était de parer à de semblables incidents refusait lui-même de fonctionner.

Il lui fallut cinq bonnes minutes d'efforts désespérés et une adresse considérable pour donner un sens à l'histoire que lui contaient ses cadrans, et pour lors, il savait déjà que l'atterrissage serait rien moins que doux et risquait

même d'être catastrophique. De plus, il ne pouvait plus garantir l'endroit où il prendrait contact avec le sol. Il serait trop heureux d'accueillir le premier terrain qui se présenterait à lui et laisserait au vaisseau quelques chances de demeurer d'une seule pièce.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Les bulbeux petits Spurciens étaient agglutinés en écran protecteur autour de leur monarque et tout sifflement avait cessé. Inutile de les informer que les choses allaient mal. Tout ce qu'il pourrait leur dire ne changerait rien à la situation. Il ne leur restait plus qu'à courir leur chance, comme lui-même et le vaisseau.

Il ne parvenait toujours pas à comprendre la raison de la défaillance de l'appareil. Se pouvait-il qu'un ennemi politique du roi eût saboté le vaisseau ? Potin et les autres Spurciens qui parlaient anglais avaient repoussé toute suggestion tendant à faire garder l'astronef à bord duquel le monarque devait prendre place. Il était impensable qu'un sujet de Sa Majesté eût formé le projet de porter atteinte à son auguste personne, et Potin avait refusé formellement de prendre les mesures en conséquence.

Allan en était infiniment moins certain. Et il aurait vivement souhaité que le Spurcien mécontent, qui éprouvait le désir pressant de liquider son souverain, eût trouvé le moyen d'accomplir son dessein sans le truchement d'Allan Simber et de son engin.

Un instant avant d'entrer en contact avec le sol, le pilote cria : « Attention ! » et se ramassa sur lui-même en position de résistance au choc.

Le long appareil fuselé heurta la roche dure d'un unique aileron. Celui-ci céda, mais son élasticité avait suffi à faire rebondir le vaisseau dans les airs, où il amorça une courbe comme un saumon qui remonte un cours d'eau, pour atterrir sur le ventre. Une fois encore il rebondit, piqua du nez et plongea sur la roche où sa proue s'écrasa, en un fouillis de tôles froissées.

Assourdi et contusionné, mais toujours conscient, Allan jeta un regard sur la cabine disloquée. Le roi et sa suite n'étaient plus que des flaques de dimensions, de formes et de couleurs variées, aplaties sur les flancs, le plancher et le plafond de l'appareil.

Sur Spurc, les conditions d'emprisonnement variaient selon le crime et le degré de culpabilité. Un Spurcien qui s'était rendu coupable d'une peccadille était confiné dans un espace prodigieusement exigü. Au contraire, lorsqu'il s'agissait d'un méfait majeur, il était gardé à vue dans une enceinte démesurément vaste.

Allan Simber, accusé de régicide sur la personne du roi Fnunk, était coupable d'un crime tellement exorbitant que le seul endroit susceptible de convenir à son incarcération était le palais royal lui-même.

L'auguste demeure fut consciencieusement vidée de tous ses occupants et dix mille hommes de la garde royale furent chargés d'en surveiller les issues.

On ne lui infligeait aucun mauvais traitement et, comme il disposait de tout le palais pour ses promenades, il ne se sentait pas trop à l'étroit. Il est vrai

que les divans les plus vastes, les lits les plus étendus, ne dépassaient guère un mètre vingt de côté, que les lieux étaient imprégnés de la senteur particulière aux Spurciens ; mais des hommes qui passent leur vie dans d'étroites cabines d'astronefs, transportant les marchandises les plus invraisemblables sous les soleils les plus divers, sont accoutumés aux couchettes étriquées, à l'atmosphère confinée, et ont appris depuis longtemps à supporter les inconvénients de cette situation avec philosophie.

Il savait pertinemment qu'il ne pouvait attendre aucun secours de la Terre. Il était de règle que les Terriens qui tenaient absolument à se rendre sur d'autres mondes eussent à se débrouiller par leurs propres moyens, lorsque les hasards de leur vie errante les mettaient en conflit avec les lois locales et les systèmes juridiques de leurs lieux de passage. Mais Allan ne s'inquiétait pas trop de l'issue finale de son aventure.

Lorsqu'un roi trouvait une fin prématurée dans le moment où il était confié aux bons soins d'un pilote spatial, il était probablement inévitable que ce dernier fût formellement accusé de négligence. Mais cela ne pouvait aller plus loin. La situation d'Allan était claire : un régicide en puissance n'aurait pu logiquement risquer de se tuer en tablant uniquement sur la chance improbable de sortir indemne d'un accident qui serait fatal au seul roi Phunk.

En outre, ces petits Spurciens n'étaient pas tellement déraisonnables, malgré certaines de leurs idées, pour le moins saugrenues, comme celle de loger un criminel majeur dans le palais royal, par exemple. D'ailleurs, à y regarder de plus près, le raisonnement ne manquait pas d'une certaine logique. Selon eux, accuser un homme de quelque crime constituait pour ce dernier une insulte, donc, plus le crime était grand, plus grande était l'insulte. En conséquence, si l'on ne pouvait laisser en liberté un individu soupçonné d'un méfait hors série, on lui allouait le plus grand espace possible tout en le traitant avec respect et considération.

Le seul point troublant de sa situation, c'est qu'on ne le mettait au courant de rien et que nul ne venait lui rendre visite. On le laissait seul dans un palais capable de loger dix mille personnes.

Le premier jour, il s'amusa à peindre son nom, SIMBER, suivi d'une flèche sur les murs, à tous les endroits stratégiques du palais. La flèche en question était pointée dans la direction de l'appartement qu'il avait choisi. Après tout, si les Spurciens ne voulaient pas voir leur palais profané, ils n'avaient qu'à ne pas laisser traîner leurs pots de peinture dans tous les coins.

Sur la porte d'entrée de son appartement il peignit :

ALLAN H. SIMBER

Chef pilote Frappez et entrez.

Le second jour, il se demandait à quoi occuper son temps lorsqu'il entendit un bruit de pas – de pas humains – qui se répercutaient à l'extrême bout des corridors, ou plutôt des galeries. Il y eut une pause, au cours de laquelle le visiteur cherchait probablement des yeux une nouvelle flèche. Puis ils reprirent, sans doute parce que l'inconnu avait trouvé ce qu'il cherchait.

Bientôt on frappa à la porte et John Carruthers entra.

Quelques centaines d'humains, originaires de la Terre, vivaient dans le quartier cosmopolite de Plue, commerçant, étudiant les coutumes, les lois, la psychologie, l'histoire, la topographie ou la botanique de Spurc. Allan avait aperçu Carruthers au port spatial, mais n'avait pas la moindre idée de ce qu'il était ou de ce qu'il faisait.

Quoi qu'il en soit, il fut heureux de le voir dans les circonstances présentes. Carruthers était incroyablement britannique. Il portait des culottes de cheval, bien qu'on n'eût jamais vu un seul équidé sur Spurc, et s'exprimait avec un accent qui évoquait Oxford ou Cambridge à tous ceux qui n'avaient jamais eu l'avantage de mettre les pieds ni à Oxford ni à Cambridge.

— « Eh bien, mon vieux, » s'écria Carruthers jovialement, « je crois que vous vous êtes mis dans un joli pétrin ! »

— « En effet, » avoua Allan. « Vous êtes... quoi ?... L'avocat de la défense ? »

— « Non, » s'excusa Carruthers. « Il n'y a pas de défense. Pour le moment, je suis votre ambassadeur américain. »

— « Américain ? » dit machinalement Allan, bien que ce fût la phrase que Carruthers avait prononcée en entrant qui occupait son esprit à l'exclusion de tout autre.

— « Américain, mais aussi britannique, français, chinois, italien, allemand, norvégien et hollandais. Les autres pays n'ont pas souscrit d'engagements pour se faire représenter. »

Allan revint au sujet principal. « Il n'y a pas de défense ? Qu'entendez-vous par là ? Qu'ils ne vont pas poursuivre l'accusation ? »

— « Non, mon cher, je veux dire par là que vous êtes coupable. Que vous l'êtes effectivement. Incidemment, avant que vous vous mettiez en devoir de soulager votre conscience, je dois vous avertir que le palais est probablement truffé de microphones. »

Allan referma aussitôt la bouche. Était-ce là un avertissement destiné à lui faire connaître que Carruthers, lui-même, ne pouvait pas s'exprimer librement, qu'il avait affirmé la culpabilité du pilote dans la crainte que ses paroles ne tombassent dans des oreilles spurciennes ? Non, c'était là une supposition ridicule.

— « Je suis coupable ? » dit Allan sur le ton de l'incrédulité.

— « Oh ! indubitablement ! Vous aviez perdu l'esprit lorsque vous avez signé cette déclaration, mon vieux. Vous avez ainsi assumé la responsabilité de la sécurité du roi et de sa suite, rien de moins ! »

Le pilote se souvint de la déclaration et son inquiétude ne fit que s'accroître. « Tout de même... »

— « Ces gens ne possèdent pas d'astronefs de leur fabrication, vous savez bien – seulement les vieux rafiotés laissés pour compte que nous parvenons à leur fourguer. Ils ne connaissent de l'espace que ce que nous avons bien voulu

leur dire. Nous autres, bien entendu, nous sommes les experts. Vous saviez ce que vous disiez en déclarant que votre appareil offrait une sécurité totale et qu'un accident était pratiquement impossible. Par conséquent, si le roi est mort dans l'accident, c'est que vous l'avez tué ! »

Lentement, Allan pénétra la pleine signification des paroles de Carruthers. « Vous voulez dire qu'ils ne vont même pas me juger ? »

— « Oh ! il y aura une audience demain. Vous n'y serez pas. Ce sera une simple formalité avec, en conclusion, un verdict de culpabilité. Je suis venu vous parler de la peine. J'ai pensé que vous aimeriez savoir à quoi vous devez vous attendre. »

Allan se laissa tomber sur l'un des divans d'un mètre vingt de côté. Si tout cela était vrai, comment expliquer la désinvolture de Carruthers ?

— « Ne serait-ce pas une plaisanterie de mauvais goût ? »

— « Pas le moins du monde, mon vieux. Je dois dire que vous l'avez bien cherché. Tout le monde savait d'avance que vous deviez emmener le roi dans l'espace. Que vous aviez promis la sécurité totale. Que l'appareil n'était pas gardé. Il a suffi qu'un quidam décide de supprimer le vieux pour... »

— « Mais c'est exactement cela ! » s'exclama le pilote. « C'est précisément ce qui a dû se produire ! Lorsque l'appareil s'est mis en vrille, j'étais persuadé, à quatre-vingt-dix-neuf chances pour cent, qu'il avait été saboté. Il ne me sera pas difficile d'invoquer ce fait devant la cour et... »

Il s'interrompit. Carruthers secouait la tête. « D'abord, cette excuse n'est pas légalement recevable, et ensuite les choses ne se passent pas ainsi. Vous pouvez me croire, mon vieux, je suis ici depuis dix ans et s'il y a quelqu'un qui connaît les Spurciens, c'est bien moi ! Certains meurtres ont relativement peu d'importance. J'ai l'impression que Phunk avait fait truchider pas mal de gens dans sa vie, aussi je dois dire qu'il a récolté ce qu'il méritait. Mais pas un seul Spurcien – vous entendez bien, pas un seul – ne se résoudrait à tuer son roi, pas plus que vous ne consentiriez à jeter un million de dollars dans l'espace. Le roi est un objet de valeur, voyez-vous. Vous serez puni, non parce que ces gens éprouvaient une grande affection pour le roi Phunk, mais parce que vous avez détruit un objet de valeur. »

— « Mais... »

— « Quoi qu'il en soit, » continua allègrement Carruthers, « même si vous ne me croyez pas sur parole, le fait demeure que la ligne de défense que vous avez établie ne tient pas. Vous vous êtes déclaré responsable du roi. Il est mort. C'est tout ce qui compte dans la loi spurcienne. Maintenant, pour ce qui concerne la peine, vous subirez trois châtiments successifs... »

— « Comment, c'est déjà prévu ? » demanda Allan ahuri.

— « Plus ou moins. Le premier, c'est la faim. Vous serez privé de nourriture pendant cinq heures. »

Le pilote fronça les sourcils. « Cinq heures ? »

— « La loi est inflexible. Vous savez sans doute que les Spurciens doivent manger ou boire environ toutes les demi-heures. Vous avez de la

chance. Après un jeûne de cinq heures, un Spurcien est mort plus qu'aux trois quarts. »

— « Et lorsqu'ils ont affaire à un humain, vous êtes certain qu'ils n'allongent pas la période de jeûne ? »

— « Tout à fait certain, car tous nous avons enfreins leurs lois à un moment ou à un autre et nous avons toujours subi les deux premiers châtiments. Aucun individu étranger à la communauté n'a jusqu'à présent jamais été condamné à subir la troisième peine. Vous ouvrirez un nouveau chapitre d'histoire, mon cher. Les trois peines... »

— « Attendez, » dit Allan, prenant une résolution, « vous avez peut-être raison, mais j'aimerais autant attendre le verdict. »

Carruthers se montra surpris et peiné. « Vous ne voulez pas que je vous en dise davantage ? »

— « Pas pour l'instant. »

— « Mais n'aimeriez-vous pas savoir... »

— « Puis-je faire quelque chose pour me sortir de cette situation ? »

— « Je crains que non, vieux frère. »

— « Tant pis. Dans ce cas, je m'en rapporte à vous. Vous ferez tout votre possible ? »

— « Bien sûr... mais je me sens très embarrassé. Voyez-vous, je ne puis absolument rien faire. »

Le cerveau d'Allan fonctionnait à toute vitesse. « Attendez, une minute. Il y a des humains dans la ville, quelques Gaberoïdes qui viennent de Déneb et Merkat, et des Minscods en provenance de Mars, Sirius et Céphis. D'accord ? Et si l'un d'eux avait médité d'assassiner le roi ? Ils auraient pu saboter le vaisseau. »

Pour la première fois, un soupçon d'irritation passa sur le visage de Carruthers. « Vous ne pouvez donc pas vous mettre dans la tête, » dit-il, « que ça ne vous avancerait pas d'un iota, même si vous parveniez à prouver que l'on a saboté votre appareil. Supposons un instant que je me présente devant le tribunal et que je déclare avoir à moitié scié votre aileron. Ils pourraient, à mon tour, me traduire en jugement. Mais vous n'en seriez pas moins coupable de régicide. »

— « Je vois, » dit Allan. « Eh bien, pouvez-vous venir me voir demain et me dire ce que l'on a décidé ? »

— « Naturellement. Vous ne tenez vraiment pas à ce que je vous dise... ? Non, je vois que vous préférez que je m'abstienne. Je dois cependant vous avertir... »

— « Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je préfère attendre, » dit Allan.

— « Mais il s'agit... »

— « Écoutez, » répondit le pilote, « il y a un certain moment que j'ai appris à prendre les événements comme ils viennent. J'aurais vécu dans une terreur perpétuelle si j'avais passé ma vie à attendre le pire. Pour le moment, je ne souffre de rien. Donc, restons-en là, d'accord ? »

Carruthers, blessé, haussa les épaules et s'en fut.

Pour l'instant, du moins, les Spurciens ne faisaient pas mourir Allan de faim. Dans une pièce sur trois ou quatre, des tables étaient dressées où s'étaient fruits, entremets, salades, viandes froides, boissons de toutes sortes, et Allan faisait en sorte d'en laisser perdre le moins possible.

Il avait appris depuis longtemps que ce qui profitait à l'un constituait rarement pour l'autre un poison, du moins sur des mondes où les métabolismes avaient de larges similitudes avec celui de la Terre. Les Spurciens avaient le sang chaud, respiraient l'oxygène, leur existence était basée sur le carbone. La majeure partie de leur alimentation convenait aux organismes humains. Les exceptions, plutôt rares, avaient une odeur ou un goût désagréable.

Allan mangeait de fort bon appétit et trouvait que, ma foi, Spurc ne manquait pas d'avantages. Le climat était excellent et la nourriture merveilleuse. Les petits Spurciens, bien qu'ayant fort peu de traits communs avec les humains, n'étaient pas du tout répugnants et se montraient fort raisonnables. Il n'avait pas éprouvé la moindre difficulté à s'accorder avec eux.

Sa situation présente était plutôt embarrassante mais offrait peu de chances, il en était sûr, de le conduire à une issue fatale. Il avait été vraiment stupide, il est vrai, de signer cette déclaration. On aurait dû le prévenir. S'il avait été moins étourdi, il aurait sollicité l'avis de l'ambassadeur.

Un pilote qui se promène à travers la galaxie à bord d'un petit astronef doit être foncièrement optimiste. Et lorsqu'il a pratiqué ce sport pendant cinq ans, cet optimisme se trouve amplement justifié.

À vingt reprises, au moins, au cours de ces cinq années, Allan Simber s'était trouvé dans des situations dont personne – sauf lui – n'aurait pu espérer qu'il se serait tiré vivant. Lorsque la chance persiste ainsi pendant un temps suffisant, il se développe chez l'individu une faculté propre à la favoriser.

Pour passer le temps, il se mit à la recherche des microphones et autres dispositifs d'écoute contre lesquels Carruthers l'avait mis en garde. Il ne trouva aucune trace d'installation de ce genre. Selon toutes les apparences, il n'était soumis à aucune surveillance directe. Dix mille Spurciens gardaient les issues et les murs. Mais, dans la vaste enceinte de sa prison, il était libre comme l'air.

Une seule chose l'oppressait : le silence. Le pauvre petit roi Phunk aimait apparemment le silence. Toutes les pièces étaient insonorisées ; le palais ne comportait aucune fenêtre et tous les ventilateurs semblaient équipés d'un dispositif anti-bruit. Si Allan voulait à tout prix entendre du bruit, il n'avait d'autre ressource que d'en produire lui-même.

C'est à cause de ce calme surnaturel qu'il entendit un froissement qui aurait dû normalement lui échapper. Quelqu'un ou quelque chose se mouvait dans la galerie. Non pas hardiment, ouvertement, comme Carruthers mais en catimini et avec une souplesse si parfaite que le moindre souffle de vent, ou

même le tic-tac d'une pendule, aurait suffi à couvrir l'imperceptible glissement.

Peut-être le gardaient-ils étroitement, après tout. Et pourtant le bruit furtif n'était pas dans la manière des Spurciens. Leurs jambes courtes et pesantes produisaient un clapotement caractéristique ; quant à marcher sur la pointe des pieds autant demander à un dinosaure d'effectuer des jetés-battus.

Ce quelqu'un, ce quelque chose qui cherchait à dissimuler sa présence s'efforçait évidemment de ne pas éveiller l'attention d'Allan. Celui-ci se plaça donc derrière la porte dans l'intention de prendre son visiteur par surprise, s'il lui prenait fantaisie d'entrer.

Allan ne se sentait pas énervé, tout au plus intéressé. Il se demandait s'il ferait bien de se jeter sur son visiteur au moment où il ouvrirait la porte, si telle était son intention. Ce serait sans doute la meilleure méthode, pensa-t-il. S'il avait affaire à plus fort que lui, il aurait toutes les chances de lui faire perdre pied – à supposer que la chose eût des pieds.

Mais quelle que fût la nature de l'intrus, il y avait gros à parier que ses intentions n'étaient pas des plus pacifiques.

Des secondes s'écoulèrent et le silence persistait. Allan était certain que l'être se trouvait de l'autre côté de la porte et, comme lui, l'oreille aux aguets. Dans un concours de patience, Allan était sûr de gagner. Lorsqu'il s'agit d'attendre un événement qui ne se produit jamais, un pilote spatial est imbattable.

La porte s'entrouvrit, puis la fente s'élargît.

Allan bondit. Écrasé sous son poids. Il sentit un corps humide, glissant, mais dont le contact n'était pas repoussant.

Il s'agissait d'un mammifère femelle complètement évolué. C'est ce que lui apprirent ses deux yeux.

Tandis qu'il la relevait en s'excusant, Allan se demandait lequel des deux était fou.

La fille était une blonde bien galbée dont un ensemble deux pièces accusait les courbes sans réticence. En dépit de sa tenue de bains et de l'eau qui faisait luire son épiderme, elle n'avait rien de l'Amazone. Elle avait ce type de beauté qui tire une grande partie de son charme des artifices de la toilette et dont le costume succinct n'a pas été conçu pour entrer en contact avec l'eau.

— « Ne me dites pas que vous êtes venue me sauver, » s'écria-t-il.

Elle respirait toujours avec quelque difficulté et se frictionnait l'estomac à l'endroit où le genou d'Allan était entré en contact avec son anatomie.

— « Justement, c'est pour cela, » dit-elle d'un ton blessé.

— « Pourquoi donc ? »

— « Pour vous tirer de là. Je connais une issue dérobée. »

— « Vous croyez pouvoir me faire sortir d'ici ? » demanda Allan, incrédule.

— « J'en suis certaine. Maintenant, suivez-moi. »

Il acquiesça volontiers.

— « Qui êtes-vous ? » demanda-t-il.

— « Dawn Clifford. Comme si la chose avait de l'importance. »

— « À mon avis ça en a. »

Elle courait presque dans les galeries. À un moment donné, Allan la rattrapa, son pied venait de glisser sur le parquet poli.

En plein milieu du palais, ils débouchèrent devant une fontaine disposée sur le dallage.

— « Ah ! » dit-il doucement.

— « C'est par là que je suis entrée et peu là que je sortirai. Savez-vous nager ? »

— « Oui ! »

— « Sous l'eau ? »

— « Oui. »

— « Alors tout est pour le mieux. Seulement, ne me suivez pas en ce moment. Nous déboucherions dans une piscine publique. Nous profiterons de la nuit, mais pas ce soir. Je suis occupée. Je reviendrai vous prendre demain soir. »

— « Je pourrais peut-être me débrouiller tout seul. »

— « Pas sans guide. N'essayez pas, vous vous noieriez. »

Elle se laissa glisser dans la fontaine et commença de se diriger vers une grille que l'on apercevait au fond de l'eau transparente et fraîche.

— « Attendez, » protesta Allan. « Pourquoi faites-vous cela ? »

— « Pas le temps de vous expliquer, » dit-elle nerveusement en évitant son regard. « Il faut que je retourne à la piscine avant qu'on ne remarque mon absence. À demain soir. »

Après avoir pris une forte aspiration, elle se laissa couler vers la grille. Celle-ci était munie de charnières. Lorsqu'elle fut passée, la grille se referma immédiatement derrière elle.



Le lendemain, Carruthers fit une nouvelle apparition.

— « Eh bien, mon vieux, » dit-il, « tout s'est exactement passé comme je vous l'avais dit. »

— « C'est-à-dire que le procès est terminé ? »

— « Oui, si l'on peut appeler cela un procès. Vous avez été déclaré coupable. Ce qu'il leur fallait, c'est un verdict. Et bien entendu, vous avez écopé des trois peines. La première débutera sitôt après mon départ. Vous ne

recevrez pas de nourriture pendant cinq heures. »

— « Alors je suis exactement à la même enseigne que les Spurciens ? »

— « Exactement. Ils aiment à se montrer justes, et les étrangers sont soumis aux mêmes lois et mêmes châtiments que les autochtones. La seconde pénalité en constitue trois en une. C'est ce qu'on appelle les trois contre-désirs. »

— « Les quoi ? »

— « C'est là une traduction littérale. Les trois opposés du désir. La troisième peine... »

— « Halte. Tenons-nous-en aux trois contre-désirs. En quoi consistent-ils ? »

— « Ils s'arrangeront pour découvrir quelles sont les trois choses que vous désirez le plus, et ils réaliseront exactement le contraire. »

— « Comment s'y prendront-ils pour connaître mes désirs ? »

— « En vous posant la question par le truchement de sérums de vérité et autres méthodes similaires. Vous ne pourrez rien faire pour vous y opposer. Ensuite ils feront le contraire de vos désirs. »

Il haussa les épaules. « Il existe certaines difficultés de vocabulaire, mais je crains qu'un prisonnier ne soit pas autorisé à défendre son point de vue. Vous serez contraint d'accepter ce qu'ils considèrent comme l'opposé de vos désirs. Supposez, par exemple, que vous soyez dévoré par l'envie secrète de pouvoir jouer le second concerto pour piano de Rachmaninoff, en conséquence, ils se trouveraient apparemment désarmés. Mais ne vous réjouissez pas trop vite, car les Spurciens pourraient fort bien estimer que, pour vous empêcher définitivement de jouer le second concerto pour piano de Rachmaninoff, le moyen le plus sûr serait encore de vous couper les doigts. »

Allan frémit.

— « Mais les choses n'iront pas obligatoirement aussi loin, » dit Carruthers d'un ton encourageant. « J'ai dû subir une fois la peine des trois contre-désirs et il ne m'est rien arrivé. Si vous parvenez à leur faire accepter des désirs inoffensifs, vous serez sauvé. Tout dépend de cela. Évidemment, si votre désir était de ne jamais mourir, la situation serait grave. »

— « Ne m'avez-vous pas dit que je ne pourrais pas les empêcher de découvrir mes principaux désirs ? »

— « C'est vrai, mais étant prévenu, vous serez peut-être capable de truquer un peu. C'est ce qui s'est passé pour moi. »

— « Et quand commence la séance ? »

— « Lorsque vos cinq heures de jeûne auront pris fin. Ils découvriront vos trois plus grands désirs et commenceront à vous punir dès demain. »

Demain. Cela signifiait que, si Dawn Clifford parvenait à favoriser sa fuite, il n'avait rien à craindre.

— « Ils ne me transféreront pas dans une autre prison ? »

— « Certainement pas. » Le regard de Carruthers se fit inquisiteur. « Vous est-il arrivé quelque chose depuis la dernière fois que je vous ai vu ? »

— « Qu'aurait-il pu m'arriver ? »

— « Je sais pas moi, une tentative in extremis pour vous sauver par exemple, exécutée par une jeune femme. »

Allan le dévisagea avec un dégoût non dissimulé.

— « Je voulais vous prévenir, » dit vertueusement Carruthers, « mais vous ne m'en avez pas laissé le loisir. Les traditions sont fortement ancrées sur Spurc. De même que la loi garantit chez nous la défense de l'accusé, qu'il le mérite ou non, les Spurciens vous offrent la chance de vous échapper. Il ne leur paraît pas convenable de voir un accusé attendre sa sentence, sans que ses amis, parents, femme ou petite amie ne tentent un effort pour lui rendre la liberté. Ils prennent donc toutes garanties pour que soient organisées des tentatives d'évasion. »

— « Mais lorsqu'il s'agit d'un humain, comment font-ils pour obtenir le concours d'un autre humain ? »

— « Très facilement. Pour de l'argent. Si une telle tentative s'est produite – et je ne puis imaginer qu'on s'en soit abstenu – je crois pouvoir deviner à qui vous avez eu affaire : Dawn Clifford. »

Allan se sentit envahir d'une chaleur soudaine. Il n'avait pas une confiance démesurée en Carruthers et il entendait bien ne rien lui révéler. Il ne put, néanmoins, s'empêcher de dire avec amertume : « Comment un humain peut-il être assez dénaturé pour aider ces cruelles petites outres à torturer un autre humain ? »

— « Si vous voulez savoir comment Dawn en est venue là, je vais vous le dire. C'est une actrice. Elle a débarqué ici il y a deux ans avec une tournée théâtrale. Elle a enfreint la loi spurcienne et n'a pas pu repartir. »

— « Qu'est-ce qui peut bien attirer les humains sur cette planète ? » explosa Allan.

— « Je n'en sais rien. Vous y êtes bien venu, non ? » dit Carruthers avec la plus grande politesse.

La nuit même, les médecins, les psychologues et les scientifiques se présentèrent à l'appartement de Simber. Aucun, si ce n'est l'interprète, ne parlait anglais et son rôle consistait, non pas à se faire le porte-parole d'Allan pour transmettre son point de vue, mais à traduire les renseignements que le savant aréopage désirait obtenir de lui.

Ils disposèrent des plaques sur son épiderme, relevèrent sa pression artérielle, examinèrent ses circonvolutions cervicales. Du point de vue technique, ils avaient des siècles de retard, mais si les méthodes étaient relativement frustes, les résultats ne laissaient rien à désirer. Allan pouvait être sûr que, puisqu'ils se trouvaient en présence d'un être étranger dont la biologie ne leur était guère familière, ils avaient consulté les tables organiques officielles publiées à travers toute la galaxie et qu'ils seraient donc en mesure d'interpréter ses réactions avec seulement un peu moins de précision que les psychologues humains.

Ils établirent tout d'abord qu'il désirait avant tout quitter la planète Spurc. Ils ne tirent aucun commentaire, ou du moins l'interprète n'en fit aucune mention. Mais il n'était pas besoin d'être doué d'une imagination débordante pour comprendre que ce désir le condamnait à demeurer sur Spurc pour le reste de ses jours.

Allan se souvint alors des explications que Carruthers lui avait données sur la situation de Dawn Clifford. Elle aussi avait enfreint la loi spurcienne, à la suite de quoi elle avait sans doute subi le jeûne réglementaire et l'épreuve des trois contre-désirs ; et, comme de bien entendu, l'un de ses plus chers désirs devait être de quitter Spurc au plus vite.

C'était à coup sûr le sort commun des visiteurs étrangers qui avaient eu des démêlés avec la justice spurcienne.

Ensuite, Allan ne désirait rien de moins que d'obtenir les faveurs de la plus belle fille de la galaxie. Son troisième souhait, c'était de posséder un million de dollars dans son escarcelle.

En somme, trois désirs simples et directs. De quelle façon les juges prendraient-ils le contre-pied des deux derniers ? Mettrait-on à sa disposition la fille la plus laide de toute la galaxie ? Serait-il proclamé le débiteur du gouvernement spurcien d'une somme d'un million de dollars ?

L'interprète s'adressait à lui. Acceptait-il de considérer Dawn Clifford comme la plus belle fille de la galaxie ?

Il se prit à réfléchir à toute vitesse. Donc Carruthers avait dit vrai – elle avait été payée pour jouer un rôle. Son projet d'évasion n'avait été qu'une comédie. C'étaient les Spurciens qui tiraient toutes les ficelles de la marionnette.

Son cœur se souleva. Comment une fille pouvait-elle tomber si bas ?

L'interprète répéta sa question. Acceptait-il de considérer Dawn Clifford comme la plus belle fille de la galaxie ?

De toute évidence, il était de son intérêt de répondre non. Et à ce moment, les juges seraient contraints de chercher quelqu'un d'autre. Les filles de sa race ne devaient pas être nombreuses à Spurc, et il leur faudrait longtemps pour persuader quelque jeune personne de se plier à leurs caprices. Il pourrait peut-être faire traîner les choses pendant des années. Mais qu'y gagnerait-il au bout du compte ?

Poussé par une soudaine impatience, il répondit : « Oui. » Qu'ils en fassent donc à leur tête. Le plus tôt serait le mieux.

Après quoi, ils prirent congé. Et le soir venu, Dawn Clifford ne reparut pas.

Il se glissa dans la fontaine où elle avait disparu et découvrit que les grilles étaient aussi solidement fermées que les portes du palais.

Le lendemain, il reçut une visite officielle. Il s'agissait non de Carruthers, mais de l'accusateur public. Il ressemblait exactement à tous les Spurciens, sauf que sa peau avait cette teinte brune qui, chez ses pareils, était l'indice

d'un grand âge. Il était accompagné d'une trentaine de gardes ayant pour mission de le protéger contre la dangereuse créature étrangère qui avait assassiné le roi Phunk. Il prononça la sentence en un chuintement musical que l'interprète traduisit.

— « Allan Simber, humain, régicide, voici quelle sera votre peine. Après avoir subi l'épreuve du jeûne qui vous a conduit à deux doigts de la mort... »

— « De la mort ? » s'exclama Allan.

L'interprète devait se borner à traduire. « Après avoir subi l'épreuve du jeûne qui vous a conduit à deux doigts de la mort... »

— « À quel moment ? » interrompit encore Allan. Il ne se souvenait pas d'avoir jeûné pendant cinq heures. Puis se rappela avoir dormi pendant la plus grande partie de l'après-midi de la veille. Ils avaient dû faire entrer cette période dans leurs calculs. Eh bien, si c'était de cette façon qu'ils comptaient le punir de son terrible crime, il avait bien fait de ne pas permettre à l'inquiétude de troubler son sommeil.

— « Parfait, » dit-il, « je vous suis, continuez. »

— « Après avoir subi l'épreuve du jeûne qui vous a conduit à deux doigts de la mort, » reprit l'interprète pour la troisième fois, « vous êtes condamné à la peine des trois contre-désirs suivants : Primo, vous resterez pour toujours sur ce monde. Secundo, vous passerez cette nuit avec la plus belle fille de la galaxie avec défense de la posséder. Tertio, vous ne recevrez pas un million de dollars. »

Allan éclata de rire. Il n'avait aucune envie de finir ses jours sur Spurc. Mais s'ils avaient pu retenir Dawn Clifford pendant deux ans, la tâche serait moins facile lorsqu'il s'agirait de surveiller un pilote spatial de sa classe.

Il ne voyait aucun inconvénient à passer une nuit en compagnie de Dawn Clifford, dût-il faire preuve à son égard d'une chasteté exemplaire. Et d'autre part, la perspective de ne pas recevoir en présent un million de dollars n'avait rien qui pût le terrifier. Il n'éprouvait même pas de déception.

— « La troisième peine, enfin, implique la mort infligée de la manière exacte dont le crime a été commis. »

Allan cessa de rire. « Comment ? » dit-il.

— « Le troisième crime implique la peine de mort, infligée de la manière exacte dont le crime a été commis, » répéta docilement l'interprète.

— « Minute, » dit Allan, « qu'est-ce que cela signifie ? »

Les Spurciens firent demi-tour et s'en furent à la queue-leu-leu, l'accusateur prenant cette fois la tête du cortège.

Pour une fois, il aurait voulu voir apparaître Carruthers, afin d'obtenir de lui des explications, mais Carruthers ne parut pas.

La première peine, il ne l'avait même pas remarquée. La seconde, des trois contre-désirs, était insignifiante, mis à part le fait qu'il ne devait plus quitter Spurc, et là-dessus il avait ses propres idées.

Mais une sentence de mort, ce n'était plus de la plaisanterie. Quelles que fussent les différences linguistiques, il n'était guère possible de se livrer à des

interprétations optimistes : la mort était la mort dans toutes les langues.

La nuit venue, Dawn Clifford vint le voir. Elle portait en entrant une longue mante noire et demeura de l'autre côté de la pièce. Aucun Spurcien ne l'accompagnait.

— « J'espère que vous êtes contente de vous, » dit amèrement Allan.

Elle ne donnait plus l'impression de jouer un rôle à présent. « Je suis désolée, » dit-elle, mais sa sincérité semblait problématique. « Je n'avais pas le choix, comme je n'ai pas le choix maintenant. Ma sympathie vous est acquise, mais je me soucie bien davantage de mon propre sort. À parler franc, je vous sacrifierais sans l'ombre d'une hésitation si cela me permettait de quitter ce monde. »

Il préféra cette franchise. Lorsque les gens se montraient honnêtes, du moins savait-on sur quel pied danser.

Il regarda autour de lui. « Où sont les Spurciens ? »

Elle haussa les épaules avec indifférence. « Derrière les murs. Depuis que vous êtes ici, vous avez été soumis à une surveillance beaucoup plus étroite que vous ne le pensez. »

— « Et que va-t-il se passer maintenant ? »

— « Rien. Du moins si vous ne me touchez pas. »

— « Et dans le cas contraire ? »

— « Je ne sais pas. Il arrivera sûrement quelque chose. Pour le savoir, il faudra que vous tentiez l'épreuve. »

— « Je n'y manquerai pas. Mais plus tard. Ce qui veut dire que nous allons simplement nous regarder en chiens de faïence pendant toute la nuit, et tant que je ne mettrai pas la main sur vous, rien ne se produira. C'est bien cela ? »

Elle haussa de nouveau les épaules. « Je le suppose. » Il voyait bien, maintenant, qu'en dépit de la beauté de son visage et de son corps, ce n'était qu'une monomaniaque qui n'avait qu'une ambition, un seul intérêt dans la vie : s'évader de Spurc. Elle était prête à sacrifier n'importe qui pour y parvenir.

— « J'aime bien les Spurciens, » dit Allan. « Ils ont un très grand sentiment de la justice, qu'ils appliquent selon leurs principes. Carruthers m'avait laissé entendre qu'ils interpréteraient les trois contre-désirs d'une façon impitoyable, mais ils ont au contraire fait preuve d'honnêteté. Ils... »

— « Ne me parlez pas de ces gens. » dit Dawn avec une passion contenue.

— « Pourquoi pas ? Nous sommes chez eux. »

— « Je les hais ! Ils me répugnent ! J'ai la peau qui se hérisse lorsque je me trouve dans leur voisinage ! »

Elle frissonna et Allan s'aperçut avec intérêt qu'elle dominait difficilement la répugnance quelle éprouvait pour les Spurciens. Cela ressemblait à l'horreur que certaines personnes ressentent en présence d'araignées, de rats ou de serpents.

À son tour, il éprouva de la compassion pour elle, imaginant ce que devait être sa vie de captive sur Spurc avec une aversion aussi puissante pour les bulbeux petits Spurciens.

— « Pourquoi êtes-vous venue ici ? » s'informa-t-il.

— « Comment le saurais-je ? Je n'en avais jamais vu sur la Terre. Écoutez, je préfère que nous n'en parlions pas ! »

— « Encore une chose. Après l'application des trois contre-désirs, je dois mourir conformément au crime commis. Qu'est-ce que cela veut dire ? »

— « Je n'en sais rien. Pour l'amour du ciel, n'allez surtout pas croire qu'ils me font leurs confidences. J'exécute les ordres qu'on me donne. Je ne désire qu'une chose, retourner sur la Terre. »

— « Et si vous travaillez pour eux pendant assez longtemps, ils vous laisseront partir, c'est bien cela ? »

— « Jamais de la vie ! Lorsqu'ils vous condamnent à demeurer ici pour la vie, ce n'est pas pour rire. Si j'exécute les ordres qu'on me donne, c'est que je ne puis faire autrement, voilà tout. Je n'obtiens rien en échange que le vivre et le couvert. Maintenant, ne parlons plus des Spurciens, voulez-vous. Parlez de la Terre si vous tenez à tout prix à parler ! »

D'un mouvement naturel, elle défit les cordons de sa mante. Le long vêtement noir tomba à ses pieds, révélant un corps entièrement nu.



— « Êtes-vous obligée de faire cela ? » s'exclama Allan.

Elle hocha la tête sans se troubler. « Naturellement. Le désir est censé vous rendre fou, vous vous ruez sur moi pour m'êtreindre, et à ce moment

arrive ce qui doit arriver. »

Elle se mit à parcourir la pièce avec un lent déhanchement voluptueux. « Cette comédie fait-elle également partie du programme imposé ? » demanda Allan d'une voix étranglée.

— « Bien entendu. Vous pouvez détourner les yeux si cela vous incommode. »

Allan tint encore quelques secondes. Puis il se redressa.

— « Je veux avoir le fin mot de l'histoire, » dit-il. « Y voyez-vous une objection ? »

Elle haussa les épaules. C'était peut-être une sorte de tic, chez elle. « En ce qui me concerne, je n'ai pas voix au chapitre. J'espère qu'ils se souviendront que vous êtes le coupable et non moi. »

Allan bondit sur elle et saisit dans ses bras son corps léger aux courbes affriolantes. Instantanément, il perdit conscience.

Lorsqu'il revint à lui, il était étendu sur un divan, et Dawn sur un autre à une cinquantaine de centimètres, si bien qu'en ouvrant les yeux, ses regards se posèrent sur elle.

Elle écarta les paupières quelques secondes après lui, promena un regard autour d'elle et frissonna.

— « Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais bien que vous ne recommenciez pas ce petit jeu. Après nous avoir assommés de leur rayon, ils ont dû entrer pour nous déposer sur ces divans. Peu m'importe que vous me touchiez, mais les Spurciens... Pouah ! » Elle frissonna de nouveau. « Prenons la situation comme elle se présente, d'accord ? »

— « D'accord, » soupira Allan. On ne leur permit pas de dormir. Des cloches se mettaient à carillonner sitôt qu'ils dodelinaient de la tête et à un certain moment, à la grande horreur de Dawn, une douzaine de Spurciens pénétrèrent dans la pièce pour la tirer de son sommeil. Après cela, elle n'éprouva plus aucune envie de dormir.

Ils passèrent le reste de la nuit à parler de la Terre.

En décollant, Allan se sentait raisonnablement heureux. S'il lui fallait mourir, il préférerait que ce fût encore de cette manière.

Le vieux vaisseau rapetassé que l'on avait mis à sa disposition, à la place du sien, se dirigeait comme une vache abreuvée de stupéfiants, mais il lui imposait suffisamment sa volonté pour pouvoir, le moment venu, effectuer le grand passage avec toute la netteté et la promptitude désirables.

Les Spurciens lui avaient déclaré que ses réservoirs contenaient suffisamment de carburant pour le hisser dans l'espace, mais pas davantage. Par contre, ils ne lui avaient pas révélé quelle partie du vaisseau avait été sabotée, ni comment ils s'étaient assurés qu'au moment du retour dans l'atmosphère il serait incapable d'effectuer un atterrissage normal. Mais il n'était pas difficile de le deviner. Les ailerons de direction céderaient, comme précédemment.

C'était cela qu'ils entendaient par « conformément au crime commis ».

Il n'avait revu ni Carruthers ni Dawn Clifford. Il n'avait aucune envie de les revoir. Ailleurs, sur une autre planète, ou même dans l'espace, il aurait sans doute aimé faire plus ample connaissance avec Dawn Clifford. Sur Spurc, hélas, elle n'était plus qu'un beau disque de phonographe qui jouait éternellement le même air : *Laissez-moi partir Grands dieux, comme je les hais !*

Il avait été heureux de quitter le palais, d'entrer dans la ville de Pluc, où du moins on entendait un peu de bruit, et encore plus heureux de remettre les pieds dans un vaisseau – même s'il ne s'agissait que de cette antique épave.

S'il en avait le loisir, il se proposait de venir s'écraser en plein sur le palais – et venir leur cracher sa vie à la face – au moins symboliquement. L'ennui, c'est que cela ne leur ferait ni chaud ni froid. Ils étaient plus préoccupés de voir leur justice s'accomplir que des dommages qui pourraient résulter de l'application de la peine.

Le vaisseau prenait de l'altitude. La poussée avait été réglée de telle sorte qu'il ne pourrait pas la couper avant dix minutes. Il constatait que l'appareil répondait maintenant aux commandes. Il tendit la main pour couper l'arrivée du carburant, afin de l'économiser au maximum.

— « Non ! » dit une voix derrière lui.

Il se retourna et se trouva nez à nez avec Carruthers et Dawn Clifford. La jeune femme était heureuse et souriante. C'est à peine s'il la reconnut.

— « Carburez, mon vieux, » dit Carruthers. « Je ne sais pas ce que vous valez comme pilote, mais si votre qualité est suffisante, vous finirez bien par nous poser sur une planète civilisée. »

— « Mais... »

— « Nous nous sommes occupés du carburant. Les réservoirs sont pleins à ras-bord. Nous avons également réparé les avaries qu'ils avaient pratiquées dans le vaisseau avant de vous le remettre. Pas très bien, peut-être, mais suffisamment pour vous donner la chance de vous en tirer. »

Dawn Clifford le regardait toujours en souriant.

— « Bonjour ! » dit-elle en tendant la main. « Je m'appelle Dawn Clifford. »

— « Je sais, » dit-il légèrement estomaqué. Ce n'était plus la même personne, une fois habillée, et il s'aperçut qu'il préférerait la seconde version. Elle débordait maintenant de bonheur. C'était une créature bouillante de vie et de sève qu'il n'avait jamais vue.

— « Non, vous ne me connaissez pas, » dit-elle. « Nous n'avons jamais été présentés, n'est-ce pas ? »

— « Vous avez raison, » dit Allan. « Enchanté de faire votre connaissance. Et à ma grande surprise, je parle en toute sincérité. »

Elle se mit à rire. « Je vais aller faire un peu de café, » dit-elle « C'est du café spurcien, j'en ai peur. Mais aujourd'hui, ça m'est égal. Quel bonheur d'avoir quitté cette planète ! »

Lorsqu'elle fut partie, Allan se tourna vers Carruthers. « Que signifie tout ceci ? Prétendez-vous que cet astronef soit en bon état de marche ? »

— « C'est affaire d'appréciation, mon vieux, » dit jovialement Carruthers, « mais du moins ne sommes-nous pas dans l'obligation de nous écraser sur Spurc. Je savais que les Spurciens n'auraient pas fait garder ce vaisseau plus qu'ils n'ont gardé le vôtre. D'ailleurs, pourquoi diable chercherait-on à saboter un vaisseau déjà condamné à sauter comme un ballon de baudruche ? »

— « Je vous devrai beaucoup de reconnaissance, je suppose, » dit Allan, « et si la chose est possible, je vous déposerai en lieu sûr. Mais que faites-vous ici, Carruthers ? Je savais que Dan n'en pouvait plus, mais vous ? »

— « Je vous ai dit que j'avais moi aussi passé l'épreuve des trois contredésirs. Tôt ou tard, c'est ce qui attend tous les visiteurs étrangers. Et naturellement leur souhait principal c'est de quitter Spurc au plus tôt. »

— « Je comprends, » dit Allan. « Vous n'aviez pas d'autre moyen de vous enfuir. Vous êtes très fort, Carruthers. »

Carruthers inclina le chef. « Je ne suis pas mécontent de moi, » avoua-t-il.

— « Quand vous est venue cette idée ? »

— « Un peu avant votre excursion dans l'espace en compagnie du roi, » répondit l'autre laconiquement.

Allan demeura un instant sans comprendre. Lorsqu'il réalisa la signification implicite de cette réponse, la colère l'envahit.

— « Alors, c'est vous... »

— « Après tout, il y a dix ans que je suis prisonnier sur la planète Spurc. Je ne suis pas venu ici en qualité d'ambassadeur... j'ai accepté le poste parce qu'il faut bien manger. Chaque fois qu'un astronef prenait le départ, ils le fouillaient de fond en comble pour s'assurer que des passagers clandestins, comme Dawn ou moi, n'y avaient pas pris place. Il m'a paru que le seul vaisseau qui échapperait à la fouille serait celui qui se verrait condamner à s'écraser sur le sol quelques minutes après son départ. Il ne me restait plus qu'à trouver un vaisseau et un pilote voués au fatal écrabouillage. D'où la nécessité de... mais je pense qu'il est inutile de vous faire un dessin. »

— « Vous avez saboté mon appareil pour provoquer la mort du roi ? »

— « Bien entendu. Je savais que vous vous arrangeriez pour vous poser tant bien que mal et que vous sortiriez probablement indemne de l'aventure. Mais ces petites outres de gélatine que sont les Spurciens n'avaient aucune chance de se tirer d'un atterrissage un peu rude. Avec la déclaration que vous avez signée et quelques artifices de procédure de mon cru, les trois peines ne devaient pas dépasser ce maximum. J'ai dû m'assurer la collaboration de Miss Clifford, mais si vous tenez à la laver de toute participation au crime, rien n'est plus facile – je ne l'ai pas mise au courant de mon plan avant la mort du roi Phunk. Pour lors, il ne lui restait plus d'autre ressource que de jouer le jeu avec moi. »

Allan se sentit soulagé d'apprendre que Dawn n'avait pas trempé dans la

conspiration depuis le début. Mais sa rage contre Carruthers ne s'en trouva pas amoindrie. L'homme avait massacré le pauvre petit roi Phunk et toute sa suite et l'avait jeté lui-même dans une situation dramatique afin de pouvoir s'évader de Spurge, Or, non seulement il n'éprouvait pas le moindre remords, mais il faisait impudemment étalage de sa vaniteuse satisfaction.

— « J'ai bien envie d'écrabouiller cet astronef sur le premier rocher venu, » dit Allan avec rage.

— « Vous n'en ferez rien, » répondit Carruthers imperturbable. « Du moins, pas tant que vous serez à bord en compagnie de Miss Clifford. Surtout de Miss Clifford. Sa présence vous conduit à envisager les choses sous un autre aspect, n'est-ce pas ? »

— « Oui, » avoua Allan. « Je ne pourrais vous tordre le cou sans la bouleverser et peut-être m'en faire une ennemie. Est-ce pour cette raison que vous l'avez introduite dans votre plan ? »

Carruthers parut blessé. « Naturellement, » dit-il, « vous n'imaginez tout de même pas que j'aurais laissé une pareille chose au hasard ? »

Il fut choqué, horrifié et encore plus blessé lorsque Allan lui flanqua son poing à travers la figure.

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : Kingslayer.

UNE MORT DANS LA MAISON

par CLIFFORD D. SIMAK

ILLUSTRÉ PAR FRANCIS

**La créature n'était pas humaine : mais elle était
misérable et perdue, et cela suffisait à éveiller la**



Le vieux Mose Abrams était à la recherche de ses vaches quand il rencontra l'extraterrestre. Il ne savait pas que c'était un extra-terrestre. Il vit simplement que c'était quelque chose de vivant et qui était bien mal en point ; or, le vieux Mose, ses voisins avaient beau jaser, n'était pas homme à abandonner une créature malade au milieu des bois.

Elle était immonde. Verte – un vert moiré – avec des tachés violacées. À cinq mètres, elle vous faisait dresser les cheveux sur la tête. Et son odeur était infecte.

Elle avait rampé – ou plutôt essayé de ramper – jusqu'à un bouquet de coudriers mais elle n'avait pu l'atteindre. La partie qui constituait la tête était enfoncée dans les broussailles et le reste du corps gisait à découvert. De temps en temps, un imperceptible mouvement agitait ce qui semblait être des bras et des mains griffues, mais la créature était trop faible : elle n'avancait pas d'un pouce.

Elle gémissait de façon étouffée ; on eût dit la plainte désolée du vent qui s'engouffre dans une gouttière. Mais il y avait autre chose dans ce soupir que

ce qui frémit dans le vent d'hiver. Il y avait de la terreur, il y avait du désespoir, et le vieux Mose, en entendant ces soupirs déchirants, avait la chair de poule.

Il resta longtemps immobile à se demander quelle décision prendre. Et quand elle fut prise, il lui fallut mobiliser tout son courage. Pourtant, la plupart des gens disaient qu'il en avait à revendre. Mais ce genre de situation exige plus que du courage, une folle témérité.

Mais c'était une créature blessée qu'on ne pouvait abandonner à son sort. Le vieux Mose s'approcha et s'agenouilla devant elle. Elle n'était pas facile à regarder quoiqu'il y eût quelque chose de fascinant dans son horreur même – une horreur si profonde, en quelque sorte, qu'elle se détruisait elle-même. Et sa puanteur dépassait les odeurs les plus nauséabondes qui existaient.

Pourtant, Mose n'était pas délicat. Il n'avait pas la réputation d'être un raffiné. Depuis le décès de sa femme, qui remontait à près de dix ans, il vivait seul à la ferme et le désordre qui y régnait était un objet de scandale pour les commères du voisinage. Une fois L'an, il passait à l'attaque et évacuait les détritres à la pelle mais, le reste de l'année, il laissait tout bonnement les choses en l'état.

Aussi la puanteur de la créature ne l'incommodait pas autant qu'elle aurait incommodé un autre. Sa vue, toutefois, le troublait et il lui fallut le temps de la réflexion pour se forcer à toucher la chose. Quand, enfin, il s'y résolut, il fut grandement étonné. Il s'attendait à ce que ses doigts effleurent quelque chose de froid ou de visqueux, peut-être les deux à la fois. Or, il n'en était rien. L'être était chaud et sec ; son contact n'avait rien de désagréable. Sa texture rappelait celle d'un épi de maïs encore vert.

Le vieux Mose glissa les deux mains sous le corps de la créature blessée, l'écarta doucement des broussailles et la retourna afin de la voir de face.

Elle n'avait pas de face. La partie supérieure du corps s'évasait simplement comme s'épanouit une fleur au sommet de sa tige – bien que le corps ne fût pas une tige – et, tout autour de cette protubérance, palpitait une sorte de frange de vers grouillant. À ce spectacle, Mose faillit faire demi-tour et détalier.

Mais il tint le coup.

Il resta où il était, accroupi sur le sol, le regard fixé sur cette absence de visage auréolé de vers. Il eut soudain très froid ; des haut le cœur le secouèrent et il était pétrifié d'effroi – un effroi qui s'accrut encore quand il crut se rendre compte que le vagissement de la chose provenait de cette couronne vermiculaire.

Mose était têtue. Il fallait l'être quand on avait une ferme d'un rendement aussi bas que la sienne. Têtue et, par bien des côtés, insensible. Mais, évidemment, il n'était pas insensible devant la douleur d'un être.

Finalement, il se ressaisit, prit la chose dans ses bras. Elle ne pesait pour ainsi dire, à peine autant qu'un porcelet.

Il regagna la ferme avec son fardeau à travers bois. Il lui semblait que l'odeur s'atténuait. Sa terreur l'avait abandonné et il n'avait plus froid.

C'est que la créature s'agitait moins à présent et ne gémissait plus guère. Mose n'en était pas sûr mais, par moments, il avait l'impression quelle se pelotonnait contre lui comme un bébé qui a peur et qui a froid.

Arrivé chez lui, le vieux s'immobilisa au milieu de la cour, se demandant s'il allait porter la chose dans la grange ou dans la maison. Là grange était évidemment l'endroit qui allait de soi car ce n'était pas un être humain – elle n'avait même pas le semblant d'humanité que peut avoir un chien, un chat ou un agneau malade.

L'hésitation de Mose fut de courte durée. Il porta la chose dans la maison et la déposa sur ce qu'il appelait un lit et qui était à côté du fourneau. Il la recouvrit d'une couverture sale et, cela fait, secoua le feu jusqu'au moment où quelques flammes jaillirent des braises.

Alors, il approcha, une chaise et se mit à examiner son hôte avec attention. La créature s'était calmée et paraissait plus à son aise que dans les bois. Il la borda avec une tendresse dont il fut le premier surpris. Il se demanda ce que pouvait manger cette chose mais, l'eût il su, il eût été incapable de l'alimenter car elle n'avait pas de bouche apparente.

— « T'as pas à t'en faire, » lui dit-il. « Maintenant que t'es sous un toit, tout va s'arranger au poil. J' m'y connais pas des masses mais je m'en vais m'occuper de toi du mieux que je pourrai. »

Le crépuscule commençait à tomber. Mose se tourna vers la fenêtre. Il constata que les vaches qu'il avait cherchées étaient rentrées toutes seules.

— « J' m'en vais traire et faire les boulots qu'il y a à faire mais ça ne me prendra pas longtemps. Je reviendrai aussitôt après. »

Le vieux Mose recharga le feu pour que la cuisine reste chaude, s'assura que la créature était bien couverte, prit ses seaux et se dirigea vers l'étable.

Il donna à manger aux moutons, aux porcs et aux chevaux, tira les vaches, rassembla les œufs, enferma le chien, pompa un baquet d'eau. Puis il entra dans la maison.

À présent, il faisait nuit. Il alluma la lampe à pétrole posée sur la table. Car il était contre l'électricité. Quand on avait installé la ligne, il avait refusé de signer le contrat, ce qui lui avait valu les reproches de nombre de voisins qui l'accusaient de manquer d'esprit communautaire. Il s'en moquait éperdument, d'ailleurs.

Il jeta un coup d'œil sur la chose. Son état ne semblait s'être ni amélioré ni aggravé. Si ç'avait été un agneau ou un veau malade, il aurait tout de suite vu comment allait l'animal. Mais ce n'était pas du tout pareil. Là, impossible de se faire une opinion.

Il se fit cuire un petit quelque chose et, tout en soupant, déplora de ne pas savoir comment nourrir cette créature. Il regrettait aussi d'être incapable de la soigner. Il lui avait donné un abri, de la chaleur. Mais était-ce bon ou mauvais pour elle ? Il n'en avait pas la moindre idée.

Il se demanda s'il ne faudrait pas essayer de chercher de l'aide mais se trouva aussitôt dans l'embarras : comment chercher une aide dont il ignorait la nature qu'elle devait offrir ?

Pourtant, songeait-il en suivant le fil de ses pensées, pourtant, si c'était lui qui se trouvait ainsi malade et sans ressources en quelque lointain pays étranger, et que personne ne pût lui porter secours parce qu'on ne saurait pas exactement ce qu'il était, quels sentiments éprouverait-il ?

Cette réflexion le décida et il se dirigea vers le téléphone. Mais qui appeler ? Le médecin ou le vétérinaire ? Il choisit le médecin parce que la chose était dans la maison. Si elle avait été dans la grange, il aurait opté pour le vétérinaire.

C'était une ligne rurale dont la qualité était médiocre ; en outre, le vieux Mose était à moitié sourd. Cela explique pourquoi il se servait rarement du téléphone. À maintes reprises, il s'était dit qu'il résilierait son abonnement mais, ce soir, il était bien aise de n'en avoir rien fait.

La cabine lui passa le docteur Benson. Les deux hommes entendaient aussi mal l'un que l'autre mais Mose finit par se faire reconnaître et faire comprendre au médecin qu'il avait besoin de lui. Le docteur Benson répondit qu'il se mettait en route sur-le-champ.

Mose raccrocha. Il se sentait un peu soulagé. Brusquement, une idée le frappa : peut-être y avait-il d'autres créatures semblables dans les bois. Il ignorait ce qu'elles étaient, ce qu'elles faisaient, où elles pouvaient aller mais il était évident que la chose qui gisait présentement sur le lit était un être venu d'une lointaine planète. Et il était logique de supposer qu'il n'était pas seul, quand on entreprend un si long voyage, on doit redouter la solitude et souhaiter avoir un peu de compagnie.

Il décrocha la lanterne et sortit en clopinant. La nuit était d'un noir d'encre et sa lumière bien chétive mais le vieux Mose n'y prêtait pas attention : il connaissait les alentours de sa ferme comme sa poche.

Il prit le sentier conduisant à la forêt. Le décor était sinistre mais il fallait autre chose qu'une promenade nocturne à travers bois pour faire trembler le vieux Mose. Il examina attentivement l'endroit où il avait rencontré la chose, fouilla les buissons mais il ne trouva pas d'autres créatures.

Il fit cependant une découverte : une sorte de volière démesurée, une immense cage à oiseaux aux barreaux métalliques entrecroisés, qui s'était comme enroulée autour d'un noyer dont le tronc avait un diamètre de vingt centimètres. Il essaya de dégager l'objet mais il était si profondément fiché dans le bois qu'il était impossible de le remuer.

Mose se retourna pour déterminer la trajectoire que la cage avait suivie. Elle avait crevé le feuillage. Par la trouée qu'elle avait faite, on apercevait les étoiles, froides et indifférentes.

Le vieux ne douta pas une seconde que la chose qui, pour le moment, reposait sur son lit, près du fourneau, était arrivée dans cette espèce de cage à oiseaux. Il s'en émerveilla mais ne se creusa pas la cervelle outre mesure,

toute l'affaire sortait tellement de l'ordre normal qu'il savait n'avoir que bien peu de chances d'en trouver le fin mot.

Il reprit le chemin de la ferme. À peine avait-il eu le temps d'éteindre sa lanterne et de la remettre à sa place qu'il entendit un bruit de moteur.

Le docteur se renfroigna un peu en voyant le fermier debout.

— « Vous ne me faites pas l'effet d'être bien malade, » fit-il. « Pas malade, en tout cas, au point de me déranger en pleine nuit. »

— « J'suis pas malade, » répondit Mose.

— « Dans ce cas, » reprit le médecin d'une voix dépourvue d'affabilité, « pourquoi ce coup de téléphone ? »

— « J'ai quelqu'un qu'est malade. J'espère que vous pourrez lui venir en aide. J'aurais bien essayé mais j'sais pas par quel bout m'y prendre. »

Le médecin entra et Mose referma la porte derrière lui.

— « Il y a quelque chose de pourri, ici, non ? » demanda le médecin.

— « Non. C'est lui qui sent comme ça. Au début, c'était rudement pénible mais j'y suis habitué, à c't'heure. »

L'homme de l'art aperçut la chose sur le lit et s'en approcha. Mose l'entendit haleter et le vit se raidir, puis se pencher sur elle et l'observer attentivement.

Quand il se releva et se tourna vers Mose, il était tellement stupéfait que la colère lui resta dans la gorge.

— « Mose, qu'est-ce que c'est que ça ? » hurla-t-il.

— « Je ne sais pas. Je l'ai trouvé dans le bois. Il était blessé, il se plaignait. Je ne pouvais quand même pas le laisser là. »

— « Vous croyez qu'il est malade ? »

— « Je ne crois pas, je sais. Il a besoin d'aide. J'ai peur qu'il ne soit en train de passer. »

Le médecin se tourna à nouveau vers la chose et tira la couverture. Il approcha la lampe, étudia la créature de long en large, l'ausculta avec hésitation et émit ce mystérieux bruit de gorge qui est l'apanage des médecins. Finalement, il recouvrit la chose et reposa la lampe sur la table.

— « Je ne peux rien faire, Mose. »

— « Mais vous êtes docteur ! »

— « Je suis un docteur humain, Mose. J'ignore ce qu'est cet être mais en tout cas, il n'est pas humain. Je serais incapable ne serait-ce que de diagnostiquer son mal. D'ailleurs, même si je formulais un diagnostic, je ne pourrais pas préconiser de traitement. Je ne suis même pas sûr que cette chose appartienne au règne animal. Beaucoup d'indices tendent à suggérer qu'il s'agit d'un végétal. »

Puis le médecin demanda à Mose comment il avait trouvé l'extraterrestre et le vieux relata les circonstances de sa découverte. Toutefois, il ne souffla mot de la cage car, en y réfléchissant, cela lui parut tellement fantastique qu'il ne put se résoudre à y faire allusion. La présence de la créature était déjà

suffisamment troublante sans faire intervenir en plus cette bizarre volière.

— « Voulez vous mon avis, Mose ? Cet être est au-delà de la science des hommes. Je doute même qu'il y ait jamais eu une chose pareille sur Terre. J'ignore ce que c'est et je n'ai aucune envie d'essayer de le savoir. Si j'étais vous, je me mettrais en rapport avec l'université de Madison. Peut-être qu'il y a là-bas quelqu'un qui aura une idée. N'importe comment, ça les intéressera et ils voudront l'étudier. »

Mose ouvrit le placard, d'où il sortit un coffret à cigares presque entièrement rempli de dollars d'argent et régla son dû au médecin qui glissa les pièces dans son gousset non sans sourire de l'excentricité du vieux paysan.

Mais Mose avait des idées bien arrêtées sur la question :

— « Moi, le papier-monnaie, ça ne m'inspire pas confiance. J'aime l'impression qu'on a quand on touche l'argent, j'aime le bruit qu'il fait. Ça vous donne de l'autorité. »

Le docteur Benson s'en fut, moins soucieux que Mose ne l'avait craint. Dès qu'il se retrouva seul, le fermier prit une chaise et s'assit à côté du lit.

C'était injuste que cette chose soit malade et que nul ne puisse la soigner, songea-t-il. Injuste que personne ne sache comment s'y prendre pour la guérir. Soudain, comme il contemplait la créature, il se prit à souhaiter qu'elle se remette et demeure auprès de lui. La cage était complètement déglinguée, à présent, peut-être son hôte serait-il par la force des choses obligé de rester. Et Mose l'espérait car, déjà, la maison lui paraissait moins solitaire.

Ainsi installé entre le fourneau et le lit, Mose médita sur la solitude qui était son lot et dont il prenait brusquement conscience. Il ne s'était jamais senti aussi cafardeux depuis la mort de Towser. Il avait pensé avoir un autre chien mais ne s'y était jamais décidé. D'abord, aucun chien n'aurait pu remplacer Towser ; et puis c'aurait été une sorte de trahison. Il aurait évidemment pu adopter un chat mais un chat lui aurait trop rappelé Molly qui les adorait. De son vivant, il y en avait toujours deux ou trois à la maison.

Maintenant, Mose était seul. Seul avec sa ferme, son entêtement et ses dollars d'argent. Le docteur s'imaginait, comme tout le monde, que ceux qui se trouvaient dans le coffret à cigares étaient toute sa richesse. Personne ne connaîtrait l'existence de la vieille bouilloire pleine à ras bord de piécettes d'argent, enfouie sous le plancher de la grande salle. Mose gloussa de rire. Il les avait bien mystifiés ! Il donnerait gros rien que pour voir la tête que feraient les voisins, s'ils savaient. Mais il n'était pas homme à le crier sur les toits. Il faudrait qu'ils cherchent eux-mêmes s'ils voulaient la trouver, la bouilloire !

Sa tête dodelinait sur sa poitrine et il finit par s'endormir, tout droit sur sa chaise, les bras serrés autour de sa poitrine comme pour se tenir chaud. Quand il se réveilla, il ne faisait pas encore jour. La lampe émettait une lueur vacillante et il n'y avait plus que des tisons dans le fourneau.

Et l'extra-terrestre était mort.

Il ne pouvait pas y avoir de doute. Il était froid et raide. Le tégument qui recouvrait son corps était desséché et cassant. On aurait dit un épi de maïs oublié dans les champs.

Mose recouvrit entièrement le cadavre de la couverture et, bien qu'il fût encore tôt, prit sa lanterne et sortit pour s'occuper des besognes matinales.

Lorsqu'il eut avalé son petit déjeuner, il se débarbouilla et se rasa. C'était la première fois depuis bien des années qu'il se rasait un jour de semaine, il mit ensuite son costume des dimanches, se passa un coup de peigne, s'assit au volant de son vieux tacot et partit pour là ville.

Il se rendit auprès d'Ed Dennison, le greffier municipal, qui était également secrétaire de l'administration du cimetière.

— « Je veux acheter une concession, Ed, » annonça-t-il.

— « Mais tu en as déjà une. »

— « Celle-là, c'est celle de la famille il n'y a de place que pour Molly et moi. »

— « Et alors ? Pourquoi en veux-tu une autre ? Tu n'as pas de parents. »

— « C est pour quelqu'un que j'ai trouvé dans les bois. Je lai ramène a la maison et n'est mort pendant la nuit. J'ai l'intention de lui donner une sépulture. »

— « Si tu as trouvé un mort dans les bois, je te conseille de le signaler au coroner et au shérif. »

— « On verra plus tard, » répondit Mose, bien décidé à n'en rien faire. « Pour le moment, il s'agit de cette concession dont je te parle. »

Se lavant les mains de toute cette histoire, Ed lui vendit une concession.

Cette affaire réglée, le vieux Mose alla voir Albert Jones, le directeur de la compagnie des pompes funèbres.

— « Il y a un mort à la maison, Al, » commença-t-il. « Un étranger que j'ai découvert dans les bois. Je ne pense pas qu'il ait de parents et je voudrais me charger de tout. »

— « Tu as un certificat de décès ? » demanda Al qui manquait de la délicatesse qu'affichaient généralement ses confrères.

— « Ben, non. »

— « Un médecin était-il au chevet du défunt ? »

— « Le docteur Benson est passé. »

— « Il aurait dû signer le permis d'inhumer. Je vais lui donner un coup de fil. »

Jones téléphona au docteur. La conversation dura un moment. À mesure qu'elle se prolongeait, le teint du croque-mort virait au pourpre. Enfin, il raccrocha sèchement et se tourna vers Mose :

— « Je ne sais pas ce que tu manigances, » éructa-t-il, « mais le toubib affirme qu'il ne s'agit pas d'un être humain. Je ne m'occupe ni des chats ni des chiens ni... »

— « Ce n'est ni un chat ni un chien. »

— « Ce que c'est, je m'en balance ! Moi, c'est des humains que je me

charge, un point c'est tout. Dis donc, ne t'avise pas de l'enterrer au cimetière parce que c'est interdit par la loi. »

Mose quitta, découragé, l'établissement et, traînant les pieds, fit l'ascension de la butte où se dressait l'unique église de la ville.

Le ministre du culte rédigeait son prochain sermon dans son bureau. Mose s'assit et se mit à tripoter son vieux chapeau cabossé.

— « Je vais tout vous raconter depuis le début, mon père. » Et il lui raconta tout. « Je ne sais pas ce que c'est, » conclut-il, « et je crois bien que personne d'autre ne le sait non plus. Mais c'est un mort qui doit être décemment enterré, je ne peux pas taire moins. Comme il n'est pas possible de l'enterrer au cimetière, il va sans doute falloir que je lui trouve un coin à la ferme. J'aimerais que vous veniez dire un bout de prière sur la fosse. »

Le prêtre réfléchit longuement.

— « Je regrette, Mose, » répondit-il enfin. « Je regrette mais je ne crois pas pouvoir accéder à ton désir. L'Église, je le crains, désapprouverait ce geste. »

— « Peut être bien que c'est pas un être humain, mon père. N'empêche que c'est une créature du bon Dieu. »

Le prêtre réfléchit encore mais demeura sur ses positions.

Mose remonta dans sa guimbarde et rentra en médita sur la laideur qu'a parfois l'humanité.

De retour chez lui, il s'arma d'une pelle et d'une pioche et creusa une tombe dans un coin du jardin. Cela fait, il chercha quelques planches dans l'espoir de confectionner un cercueil. Mais il n'y en avait plus : il avait utilisé les dernières pour réparer la soue.

Il fouilla la maison de fond en comble et réussit à dénicher une vieille caisse abandonnée. Mais il ne trouva pas le moindre drap pour servir de linceul. Il se dit qu'une nappe ferait l'affaire.

Il ôta la couverture et considéra l'étrange créature. Sa gorge se serra en songeant à la façon dont elle était morte, toute seule, si loin de la présence d'un être de sa race. Et elle était morte nue, sans laisser quoi que ce soit comme souvenir d'elle.

Mose étala la nappe par terre et y déposa la chose, ce faisant, il remarqua une poche – ou ce qu'il prit pour une poche – une sorte de fente à rabat au milieu de la « poitrine » de l'être défunt. Il la palpa et sentit une bosse. Accroupi auprès du cadavre, il s'interrogea longuement sur ce qu'il convenait de faire.

Il se décida enfin à glisser la main dans cette curieuse poche et à en sortir ce qui s'y trouvait. C'était un objet rond, un peu plus gros qu'une balle de tennis, fait de verre opaque. Du moins, cela ressemblait à du verre opaque. Il considéra la sphère, l'approchant de la fenêtre pour mieux la voir.

C'était une simple boule de verre laiteuse qui avait, elle aussi, quelque chose de mort.

Secouant la tête, le vieux Mose la replaça là où il l'avait trouvée, enveloppa solidement la chose dans la nappe, la transporta dans le jardin et la fit glisser dans la fosse. Debout devant la tombe dans une attitude empreinte de solennité, il récita une brève prière, puis reboucha le trou.

Son intention première avait été d'élever un tertre et d'y planter une croix, mais, au dernier moment, il renonça à ce projet ; cela eût risqué d'éveiller la curiosité. On jaserait et les fouineurs afflueraient. Non, mieux valait qu'il n'y eût ni tumulus ni croix. D'ailleurs, quelle inscription aurait-il gravée ?

Il était midi passé quand il en eut terminé et son estomac criait famine mais il ne prit pas le temps de déjeuner, il avait autre chose à faire. Il alla chercher Bess, la jument, l'attela au traîneau et la conduisit dans la forêt.

Bess arracha sans difficulté la cage qui s'était enroulée autour de l'arbre ; Mose attacha l'objet sur le traîneau et, de retour à la ferme, le cacha au fond de son hangar, près de l'enclume.

Alors, il sortit sa charrue et laboura le jardin de fond en comble afin qu'on ne pût distinguer l'endroit où la terre avait été fraîchement retournée.

Il venait de finir de labourer quand la voiture de Doyle, le shérif, s'arrêta devant la ferme. Le shérif était aimable mais il ne tourna pas autour du pot. Il alla droit au but :

— « Il paraît que tu as trouvé un cadavre dans les bois, Mose ? »

— « Ouais. »

— « Paraît qu'il est mort chez toi ? »

— « Vous êtes bien informé, shérif. »

— « Je voudrais le voir, Mose. »

— « C'est pas possible. J'l'ai enterré. Et j'vous dirai pas où. »

— « Mose, je n'ai pas envie de t'attirer des ennuis mais ce que tu as fait est illégal. On ne ramène pas des choses des bois comme ça pour les enterrer quand elles passent l'arme à gauche ensuite. »

— « Vous avez parlé au docteur Benson ? »

Le shérif acquiesça. « Il m'a dit qu'il n'avait jamais rien vu de pareil. C'était pas humain, qu'il dit. »

— « Alors, y a pas à discuter. S'il était pas humain, il ne peut pas y avoir d'infraction. Et si c'était à personne, il ne peut pas y avoir atteinte au droit de propriété. Est-ce que quelqu'un prétend que la chose lui appartenait ? »

Le shérif se gratta le menton. « Non. Tu as peut-être raison. Où est-ce que tu as étudié le droit ? »

— « J'ai jamais étudié le droit, shérif. J'ai jamais étudié. C'est simplement une question de bon sens. »

— « D'après le toubib, les types de l'université aimeraient sans doute jeter un coup d'œil à cette chose. »

— « Écoutez-moi, shérif. Cette créature venait de je ne sais où. Elle est morte. J'veux pas savoir ce que c'était et j'veux pas qu'on s'en occupe. Pour moi, c'était rien qu'un être qui avait besoin qu'on lui porte secours. Il était

vivant. Il avait sa dignité et la mort exige le respect. Vous autres, vous n'avez pas voulu qu'il ait une sépulture décente. Alors, moi, j'ai fait ce que j'ai pu. Et c'est tout. Il n'y a plus à en parler. »

— « Eh bien, si c'est ton désir, Mose, d'accord. »

Le shérif fit demi-tour et remonta dans sa voiture. Mose le regarda s'éloigner. Doyle conduisait vite en prenant des risques. Comme un homme en colère.

Le fermier rangea sa charrue. Il avait du travail.

Quand il eut achevé sa besogne, il se fit à dîner. Et, lorsqu'il eut terminé son repas, il s'assit devant le fourneau, écoutant le tic-tac de la pendule et le crépitement des flammes.

La nuit fut longue et solitaire.

Le lendemain après-midi, comme il labourait le champ de blé, le vieux Mose vit apparaître un journaliste qui l'accompagna tandis qu'il traçait ses sillons. Le paysan trouva l'homme déplaisant, il était trop désinvolte et posait des questions bizarres. Aussi Mose n'ouvrit-il guère la bouche.

Quelques jours plus tard, Mose reçut la visite de quelqu'un de l'université qui lui montra l'article au journaliste.

— « Je suis navré, » dit le professeur en voyant la colère de Mose. « Ces journalistes sont des gens irresponsables. Il n'y a pas de raison de se mettre martel en tête à cause de leurs élucubrations. »

— « Je ne me mets pas martel en tête, » répondit le vieux Mose.

L'émissaire de l'université lui posa une foule de questions et lui expliqua clairement qu'il était de la plus haute importance qu'il vît le cadavre.

Mais Mose se contenta de hocher la tête. « Il repose en paix et j'entends qu'il continue de reposer en paix, » dit-il.

L'autre prit alors congé, écœuré mais sans rien perdre de sa dignité.

Plusieurs jours durant, beaucoup de gens se rendirent chez Mose, des curieux, des oisifs et quelques voisins qui n'étaient pas venus depuis plusieurs mois, mais le vieux fermier se montra intraitable et, bientôt, on le laissa tranquille. Il retrouva son travail quotidien et sa solitude.

À nouveau, il songea à se procurer un chien mais le souvenir de Towser lui interdit de mettre ce projet à exécution.

Un jour, comme il s'occupait du jardin, il constata qu'une plante avait poussé à l'emplacement de la tombe et qu'elle avait un drôle d'air, sa première idée fut de l'arracher mais il ne le fit pas car elle l'intriguait. Elle était d'une espèce qu'il ne connaissait pas et il décida de la laisser grandir afin de l'identifier. Épaisse et charnue, elle avait de lourdes feuilles d'un vert sombre, toutes irisées, et elle lui rappelait le chou panais.

Il eut un autre visiteur, plus bizarre que les précédents, un monsieur au teint sombre et au regard intense qui se présenta comme le président d'une association de soucoupistes. Il voulait savoir si Mose avait parlé avec la chose qu'il avait découverte dans le bois et parut follement désappointé en apprenant

que ce n'avait pas été le cas. Il voulait également savoir si le fermier avait vu un engin ayant pu servir de moyen de transport à la créature. Mose préféra mentir. Il redoutait ce personnage surexcité qui aurait fort bien pu être capable d'exiger une fouille approfondie des lieux. Or, on aurait aisément mis la main sur la cage dissimulée dans un coin de la forge. Mais l'amateur de soucoupes volantes continua de sermonner son interlocuteur, le mettant en garde contre le délit qui consiste à garder par devers soi des informations d'une importance capitale, tant et si bien que, à bout de patience, Mose s'empara de la carabine à canon scié qui se trouvait derrière la porte. À cette vue, le soucoupomane déguerpit sans demander son reste.

Et la vie à la ferme reprit son cours normal. Mose faucha. Puis il fallut rentrer les foin. L'étrange plante, cependant, se développait et prenait forme. Le vieux avait du mal à croire au témoignage de ses yeux quand il voyait l'étonnante silhouette qui s'ébauchait. Le soir, il restait de longues heures dans le jardin à l'observer en se demandant si la solitude ne commençait pas à lui monter à la tête.

Un beau matin, en ouvrant sa porte, il vit la plante qui l'attendait sur le seuil. Cela aurait dû lui causer une certaine surprise, bien sûr, mais, en fait, il ne manifesta pas tellement d'étonnement. Il l'avait trop longtemps observée et, bien qu'il n'eût pas osé le reconnaître, il savait de quoi il retournait.



La créature blessée et gémissante, la créature agonisante qu'il avait trouvée dans les bois était à présent devant lui, pleine de vie et de jeunesse.

Ce n'était cependant peut-être pas tout à fait la même. Elle avait une apparence identique mais il existait de petites différences, néanmoins – les petites différences qui distinguent l'adolescent du vieillard, le fils du père. Où celles que manifeste un cycle d'évolution.

— « Bonjour, » fit Mose comme si rien n'était plus naturel que d'engager

la conversation avec cette chose. « Je suis heureux de vous voir de retour. »

La créature qui se tenait debout dans la cour ne répondit pas. Mais cela n'avait pas d'importance : Mose ne s'était pas attendu à ce qu'elle lui répondît. Ce qui comptait, c'est qu'il avait quelqu'un à qui parler.

— « Il faut que j'aille travailler dehors. Vous m'accompagnez ? »

La chose l'accompagna, l'observant tandis qu'il exécutait ses différentes tâches. Et il lui parlait, ce qui était beaucoup mieux que de se parler à soi-même.

À l'heure du petit déjeuner, il disposa une assiette de plus et approcha une seconde chaise mais il s'avéra que l'extra-terrestre ne possédait pas l'équipement corporel indispensable à la station assise.

Il ne mangea pas, ce qui ennuya Mose qui était d'un caractère hospitalier ; mais le fermier se dit qu'un jeune et solide gaillard de cet acabit était assez grand pour savoir ce qu'il avait à faire et qu'il n'y avait sûrement pas lieu de se tracasser pour lui et pour son confort.

Quand il eut mangé, il alla dans le jardin, suivi par son hôte. Bien entendu, la plante n'était plus là.

Il y avait simplement une espèce de cosse abandonnée par terre – le berceau de la créature.

Mose se rendit alors dans la remise et l'étranger se rua sur la cage dès qu'il l'eut aperçue et l'examina avec le plus grand soin.

Son inspection terminée, il se tourna vers l'homme et fit une sorte de geste de supplication.

Mose s'approcha, empoigna les barreaux tordus. L'être d'ailleurs l'imita. Tous deux tirèrent. Mais ce fut en vain. Le métal pliait un peu sous l'effet de la traction mais pas suffisamment pour qu'il soit possible de lui redonner sa forme primitive.

Le paysan et la chose se regardèrent (bien que le terme ne convienne guère puisque l'extra-terrestre n'avait pas d'yeux pour regarder). Elle fit des gestes bizarres avec ses mains : Mose ne les comprit pas. Alors, elle s'étendit par terre et montra au fermier comment les tiges étaient fixées à la base de la cage.

Il fallut un certain temps à Mose pour comprendre comment fonctionnait le système d'attache – et il ne comprit jamais pourquoi il fonctionnait, il n'y avait en fait aucune raison pour qu'il marche de cette façon.

Il fallait d'abord exercer une pression exactement calculée selon un angle précis, la tige se mouvait alors légèrement. Ensuite, on exerçait dans les mêmes conditions une autre pression, la tige se mouvait encore. Lorsque l'on avait répété trois fois cet exercice, la tige se libérait, bien que ce fût parfaitement illogique.

Mose alluma sa forge, la garnit de charbon et actionna le soufflet. Mais quand il voulut mettre le barreau dans le foyer, l'extraterrestre l'en empêcha. Notre homme en conclut, à tort ou à raison, qu'il ne fallait pas employer la

chaleur pour redresser ce métal. Partant du principe que l'être savait ce qu'il faisait, il admit sans réserve le bien-fondé de cet interdit.

Aussi entreprit-il de marteler la tige à froid tandis que l'autre s'efforçât de lui indiquer la forme à lui imprimer. Ce fut un long travail mais, finalement, la chose s'estima satisfaite. Le second barreau fut façonné plus rapidement : Mose commençait à prendre la main. Mais il fallut toute la journée pour redresser cinq éléments et quatre jours pleins pour que tous soient remis en état. Pendant ce temps, le foin attendait.

Mose n'en avait cure. Il avait quelqu'un à qui parler. La maison avait perdu sa solitude.

Lorsque les barreaux furent remontés, la chose se glissa à l'intérieur de la cage et se mit à tripoter un accessoire ressemblant vaguement à un panier et que Mose supposa faire office de tableau de bord.

L'extra-terrestre donnait les signes d'un découragement manifeste. Il fit le tour de la remise comme s'il cherchait quelque chose qu'il ne parvenait pas à trouver. Il finit par revenir vers Mose en gesticulant désespérément. Le vieux lui présenta des morceaux de fer et d'acier, fouilla dans un carton rempli de boulons, de crampons, de vieux instruments, brandit des bouts de cuivre, d'étain et même des bribes d'aluminium : rien ne semblait faire l'affaire.

Mose était heureux. Un peu honteux de l'être – mais heureux quand même.

Car il allait de soi que lorsque la cage serait en état de marche son compagnon s'en irait. Il n'avait pas été possible de lui refuser de l'aider à remettre l'engin en état. Mais maintenant qu'il était apparemment hors de question qu'on puisse le réparer, le vieux fermier était heureux.

L'extra-terrestre serait contraint de rester avec lui. Il aurait quelqu'un à qui parler. C'en serait fini de l'esseulement. Comme compagnie, cet être venu d'ailleurs valait presque Towser.

Le lendemain matin, pendant qu'il préparait son petit déjeuner, Mose ouvrit le placard pour prendre une boîte de flocons d'avoine. Mais il heurta le coffret à cigares qui tomba par terre. Le couvercle s'ouvrit et les dollars d'argent se mirent à rouler dans toutes les directions.

Du coin de l'œil, il vit la chose se précipiter pour ramasser une pièce. Elle la brandit devant le nez du bonhomme, émettant en même temps un bruissement monocorde qui émanait de la collerette vermiculaire entourant ce qui lui servait de tête.

Elle se baissa pour récupérer d'autres piécettes tout en se trémoussant comme si elle exécutait un pas de gigue et, avec un serrement de cœur, Mose comprit que c'était le métal dont elle avait besoin.

Alors, il se mit à genoux et aida l'étranger à récupérer ses dollars. Tous deux les replacèrent dans le coffret et le fermier tendit celui-ci à son hôte.

L'extra-terrestre le prit et le soupesa. Il eut l'air déçu. Il le posa sur la table et entreprit de disposer les pièces en piles. Il paraissait vraiment déçu.

Après tout, se dit Mose, ce n'est peut-être pas de l'argent qu'il cherchait. Peut-être s'était-il mépris et avait-il pris l'argent pour un autre métal.

Il versa ses flocons d'avoine dans une casserole d'eau qu'il plaça sur le feu. Quand ce fut cuit et que le café fut prêt, il s'installa devant la table et commença de manger.

L'extra terrestre, en face de lui, faisait et défaisait des piles de dollars. D'un geste, il montra à l'homme qu'il lui en fallait beaucoup plus. Tant de piles de telle hauteur...

Mose s'immobilisa, pétrifié, la cuillère à mi-chemin de sa bouche. Il songeait à tous les dollars de la bouilloire de fer cachée sous la planche de la grande salle. Ce n'était pas possible ! C'était son unique richesse... avec l'extra-terrestre. Il ne pouvait pas s'en défaire pour que son compagnon puisse partir et l'abandonner.

Il vida son bol sans appétit et but deux tasses de café. Et, pendant tout ce temps, la chose, debout devant lui, expliquait par geste qu'elle avait besoin d'autres pièces. De beaucoup d'autres pièces.

— « Je ne peux pas, » murmura Mose. « J'ai fait tout ce que l'on est en droit de demander à un être humain de faire. Je vous ai trouvé dans les bois. Je vous ai recueilli. Je vous ai offert un toit. Je vous ai réchauffé. J'ai essayé de vous secourir et, n'y étant pas parvenu, je vous ai au moins donné un endroit où mourir. Je vous ai enterré. Je vous ai protégé des intrus et je ne me suis pas détourné de vous lorsque vous avez ressuscité. Vous ne pouvez tout de même pas exiger que je me sacrifie indéfiniment. »

Mais ce plaidoyer ne servait à rien. La chose ne pouvait l'entendre et Mose n'arrivait pas à se convaincre lui-même.

Il se leva et se rendit dans la grande salle, la créature sur ses talons. Là, il écarta les planches et sortit la bouilloire de sa cachette. Des qu'il vit ce qu'elle contenait, l'extra-terrestre manifesta une joie évidente.

Tous deux retournèrent à la forge. Mose alluma le feu sur lequel il posa le récipient et commença à faire fondre le trésor péniblement amassé.

Par moments, il se disait qu'il n'arriverait pas au terme de l'entreprise. Mais il y parvint.

L'être alla chercher dans la cage l'objet qui ressemblait à une corbeille. Armé d'une cuillère de fer, il fit couler le métal en fusion en des points bien précis, lui donnant soigneusement forme par petites touches délicates à l'aide d'un marteau.



Ce fut long et fastidieux mais il finit par arriver au bout de ses peines. Presque tout l'argent était utilisé. Alors, il remit la corbeille en place.

L'après-midi était fort avancé et Mose avait du travail à faire à la ferme. Quand il l'eut achevé, il s'attendait à moitié à ce que la créature eût disparu

avec la cage. Il essayait de lui en vouloir (l'extraterrestre l'avait exploité sans chercher à le payer de retour, il ne l'avait pas même remercié) mais il ne réussit pas à éprouver vraiment de la rancune.

Or, lorsqu'il quitta l'étable, un seau de lait à chaque main, la créature d'ailleurs l'attendait. Elle le suivit jusqu'à la maison sans le quitter d'un pas. Mose lui parlait mais il ne se sentait pas particulièrement bavard. Il n'avait pas le cœur à babiller. Comment oublier que son hôte allait partir ? La terreur de la solitude prochaine balayait le plaisir que sa compagnie donnait au vieux paysan.

À présent, il n'avait même plus d'argent pour adoucir son isolement.

Cette nuit-là, Mose, se retournant dans son lit, songea à une autre solitude, une solitude pire que celle qu'il avait jamais connue, la solitude terrible, dévastatrice, du vide interstellaire, la solitude sans nom faisant escorte à l'être en quête d'un lieu, d'une personne impossible à définir mais qu'il est capital de trouver.

C'étaient là d'étranges pensées. Brusquement, Mose se rendit compte que ce n'étaient pas les siennes mais celles de l'extra-terrestre.

Il voulut se lever mais ses efforts furent vains. Il parvint seulement à redresser sa tête un instant mais elle retomba sur l'oreiller et il sombra dans un sommeil profond.

Après le petit déjeuner, Mose et son hôte sortirent la cage de la remise. Elle étincelait dans la lumière de l'aube, étrange, insolite.

L'être d'ailleurs s'approcha de l'engin d'un autre monde et entreprit de se glisser entre deux barreaux. Mais, s'interrompant, il fit demi-tour.

— « Adieu, ami, » murmura le vieux Mose « Vous me manquerez. »

Ses yeux, c'est drôle, le piquaient un peu.

L'autre lui tendit la main en signe d'adieu et Mose la lui serra. Il sentit alors quelque chose. Quelque chose de rond et de lisse sous sa paume.

L'étranger retira sa main et se faufila prestement entre les barreaux de la cage. Il manipula l'objet qui ressemblait à une corbeille. La cage parut vaciller et soudain, elle ne fut plus là.

Mose demeura seul, les yeux fixés sur l'endroit où, quelques secondes plus tôt, se trouvait la cage, et le souvenir des pensées, des impressions qui l'avaient visité pendant la nuit (était-ce un récit qu'on lui avait fait ?) lui revint à l'esprit.

La chose était déjà là-bas, très loin, entre les étoiles, enfermée dans une solitude ténébreuse et totale, en quête d'un lieu, d'un objet ou d'un être qu'un humain ne pouvait concevoir.

Lentement, Mose se détourna et revint vers la maison. Il fallait chercher les seaux de lait et baratter.

Il se souvint de l'objet rond et lisse et haussa son poing fermé à la hauteur de ses yeux. Il écarta les doigts et vit une petite boule de cristal. C'était exactement la même que celle qu'il avait trouvée dans la poche de l'être avant

de l'enterrer dans le jardin. Mais au lieu d'être laiteuse et morte, celle-ci avait l'éclat vivant d'un brasier lointain.

Et Mose se sentit heureux – heureux, apaisé, comme il l'avait rarement été. On aurait dit qu'une foule de gens l'entouraient. Des gens qui étaient tous des amis.

Il emprisonna à nouveau la sphère dans sa main. Ce sentiment de joie demeurait en lui. Et c'était absolument irrationnel car il n'avait aucune raison d'être heureux. Son hôte l'avait quitté, son argent s'était volatilisé, il n'avait pas d'anis... et pourtant, Mose était heureux.

Il fourra la boule dans sa poche et se remit en marche d'un pas alerte. Ses lèvres se plissèrent sous les poils hirsutes de sa moustache mal rasée et il se mit à siffloter. Il y avait un temps incalculable que cela ne lui était pas arrivé.

S'il était aussi heureux, se disait-il, c'était peut-être parce que l'extra-terrestre n'avait pas voulu partir sans lui serrer la main, sans essayer de lui dire adieu.

Un cadeau, même s'il ne s'agit que d'une babiole sans importance, possède quand même une valeur fondamentale : une valeur sentimentale. Il y avait des années que personne n'avait pris la peine de faire un présent au vieux Mose.

Sans Compagnon, les insondables espaces cosmiques sont ténébreux et l'on y est bien seul. Combien de temps s'écoulerait avant qu'il puisse se procurer un nouveau Compagnon ?

Peut-être avait-il agi stupidement, mais ce vieux sauvage avait été si bon, si touchant dans sa gaucherie, si avide de rendre service... On ne s'encombre pas d'excédent de bagages quand on s'embarque pour un si long voyage. Son Compagnon était la seule chose qu'il avait eue à donner.

Traduit par Michel Deutsch.

Titre original :

A death in the house.

Au prochain sommaire de “Galaxie”

Parmi les étoiles apparues depuis ces dernières années au firmament de la S F., il en est une de première grandeur : CORDWAINER SMITH. Ce nouveau venu encore pratiquement inconnu en France, GALAXIE compte s'employer activement à le révéler. Vous avez déjà vu sa signature aux sommaires de nos numéros 3 et 4. Et il sera en vedette dans notre prochain numéro, avec un récit que les critiques américains unanimes ont considéré comme l'un des plus hallucinants de la science-fiction moderne. Son titre : La planète Shayol. Encore l'histoire d'une planète étrange ? Oui, si l'on veut, mais aussi beaucoup plus que cela. D'abord l'évocation captivante d'un monde futur étonnant. Ensuite une extraordinaire idée de base, développée de façon

inédite, et qui donne une nouvelle dimension à l'horreur. Nous *écrivons* sans Hésitation : La planète Shayol est une nouvelle comme on en voit peu dans une carrière de lecteur de science-fiction.

Ajoutons que le reste du numéro sera particulièrement propre à satisfaire l'amateur. On y retrouvera un auteur de la grande tradition « Galaxie » : FLOYD L. WALLACE, avec L'homme : un nouveau venu déjà plébiscité par nos lecteurs : KEITH LAUMER, avec Les filous de la galaxie ; ainsi qu'un excellent spécialiste, trop peu connu du public français : CHRISTOPHER ÀNVIL, dont la nouvelle Piège mental est l'une des plus ahurissantes qui aient paru dans ces pages.

Un numéro exceptionnel à ne pas manquer, et que vous trouverez en vente à partir du 11 mars.

Nouvelles des auteurs de ce numéro parues dans l'ancien "Galaxie"

J.T. McINTOSH

4 Made in U.S.A.

9 Têtus comme des ânes rouges

17 Marche arrière

20 L'amour est le plus fort

26 Les mirages de l'espace

28 L'espion

38 Les visiteurs

39 La première dame de Lotrin

53 Voyage sans retour

59 En noir et blanc

CLIFFORD D. SIMAK

Voir notre numéro 9

ROBERT SHECKLEY

Voir notre numéro 9

WILLIAM TENN

Voir notre numéro 8

JACK VANCE

23 Une conquête abandonnée

65 La retraite d'Ullward

Dépôt légal : 1er trimestre 1965.

Le Gérant : M. Renault.

Imprimerie Riccobono.

Draguignan (Var)